Nouveaux livres
DE POLOGNE

Nº 55.

PAWEŁ HUELLE
JERZY PILCH
HUBERT KLIMKO-DOBRZANIECKI
JUSTYNA BARGIELSKA
IGNACY KARPOWICZ
PAWEŁ POTOROCZYN
BEATA CHOMĄTOWSKA
JAN KRASNOWOLSKI
PIOTR PAZIŃSKI
ANDRZEJ STASIUK
AGNIESZKA TABORSKA
ANGELIKA KUŹNIAK
ARTUR DOMOSŁAWSKI
MAŁGORZATA REJMER
KATARZYNA PAWLAK
WOJCIECH TOCHMAN
FILIP SPRINGER
WITOLD GOMBROWICZ
WISŁAWA SZYMBORSKA
CZESŁAW MIŁOSZ
MAŁGORZATA I. NIEMCZYŃSKA

INSTITUT POLONAIS DU LIVRE
INSTYTUT KSIĄŻKI

ul. Szczepańska 1
PL 31-011 Kraków
Tél. : +48 12 433 70 40
Fax : +48 12 429 38 29
office@bookinstitute.pl

Section de l'Institut à Varsovie
Pałac Kultury i Nauki
Pl. Defilad 1, IX piętro, pok. 911
PL 00-901 Warszawa
Tél. : +48 22 656 63 86,
Fax : +48 22 656 63 89
warszawa@instytutksiazki.pl
Warszawa 134, P.O. Box 39

www.bookinstitute.pl

CHOIX DE PROGRAMMES DE L'INSTITUT POLONAIS DU LIVRE

LE PROGRAMME DE TRADUCTION ©POLAND

Le Programme est destiné aux éditeurs étrangers. Il cherche à soutenir la traduction d'œuvres de littérature polonaise. La préférence est donnée aux belles-lettres et aux essais ainsi qu'aux récits et œuvres à caractère humaniste au sens large du terme.

Les demandes peuvent être déposées par toute maison d'édition ayant commandé la traduction d'un livre polonais et souhaitant publier cet ouvrage.

Il peut couvrir :

- les frais de traduction de l'œuvre de langue polonaise vers une langue étrangère donnée (jusqu'à 100% du montant total),
- les frais d'acquisition des droits d'auteur (jusqu'à 100% du montant total).

LE PROGRAMME SAMPLE TRANSLATIONS ©POLAND

Ce Programme s'adresse aux traducteurs de littérature polonaise. Il sert à financer des extraits d'ouvrages (jusqu'à vingt pages) que le traducteur s'engage à proposer aux éditeurs étrangers.

Le programme est ouvert aux traducteurs ayant déjà publié au moins un ouvrage. Le projet concerne des œuvres n'ayant encore jamais été traduites ni publiées dans la langue donnée.

Les formulaires relatifs à ces deux programmes peuvent être téléchargés à partir du site : www.bookinstitute.pl

Pour plus d'informations, veuillez contacter : e.wojciechowska@bookinstitute.pl

PRIX « TRANSATLANTYK »

Le Prix « Transatlantique » est décerné tous les ans au meilleur ambassadeur de la littérature polonaise à l'étranger. Il peut récompenser un traducteur, un éditeur, un critique littéraire ou un animateur ayant contribué à promouvoir la littérature polonaise. Son montant s'élève à 10.000 euros.

LE COLLÈGE DES TRADUCTEURS

Il s'agit d'un programme de résidence à Cracovie destiné aux traducteurs de littérature polonaise. La durée du séjour peut varier entre un et trois mois. Ce programme s'adresse aux traducteurs résidant à plein temps à l'étranger et ayant déjà publié un livre ou un article traduit par leurs soins.

CONTACT :

Institut polonais du Livre
ul. Szczepańska 1
PL 31-011 Kraków
E-mail : office@bookinstitute.pl
Tél. : +48 (12) 433 70 40
Fax : +48 (12) 429 38 29
www.bookinstitute.pl

Directeur de l'Institut polonais du Livre:
Grzegorz Gauden

ADRESSES DES EDITEURS

AGENCE LITTERAIRE PIERRE ASTIER & ASSOCIES

142, rue de Clignancourt
750018 Paris
Tél. : +33 (0)1 53 28 14 52
pierre@pierreastier.com
www.pierreastier.com

AGORA

ul. Czerska 8/10
PL 00-732 Warszawa
Tél. : +48 22 555 60 00, +48 22 555 60 01
Fax : +48 22 555 48 50, +48 22 555 47 80
malgorzata.skowronska@agora.pl
www.agora.pl

AUSTERIA

ul. Szeroka 6
PL 31-053 Kraków
Tél. : +48 12 411 12 45
austeria@austeria.pl
www.austeria.pl

CZARNE

Wołowiec 11
PL 38-307 Sękowa
Tél. : +48 18 351 00 70, +48 502 318 711
Fax : + 48 18 351 58 93
redakcja@czarne.com.pl
www.czarne.com.pl

DOM WYDAWNICZY PWN

ul. Gottlieba Daimlera 2
PL 02-460 Warszawa
Tél. : +48 22 695 45 55
Fax : +48 22 695 45 51
sekretariat@domwydawniczypwn.pl
www.dwpwn.pl

FUNDACJA WISŁAWY SZYMBORSKIEJ

Pl. Wszystkich Świętych 2
PL 31-004 Kraków
Tél. : +48 12 429 41 09
copyright@szymborska.org.pl
www. szymborska.org.pl

GRUPA WYDAWNICZA FOKSAL

ul. Foksal 17
PL 00-372 Warszawa
Tél. : +48 22 826 08 82, +48 22 828 98 08
Fax : +48 22 380 18 01
b.woskowiak@gwfoksal.pl
www.gwfoksal.pl

KARAKTER

ul. Kochanowskiego 19/1
PL 31-127 Kraków
debowska@karakter.pl
www.karakter.pl

KORPORACJA HA!ART

Pl. Szczepański 3a
PL 31-011 Kraków
Tél./Fax : +48 12 422 81 98
korporacja@ha.art.pl
www.ha.art.pl

NISZA

Tél. : +48 22 617 89 61
nisza@intertop.pl
www.nisza-wydawnictwo.pl

POLISHRIGHTS.COM

ul. Kochanowskiego 19/1
PL 31-127 Kraków
debowska@polishrights.com
www.polishrights.com

THE WYLIE AGENCY

17 Bedford Square
London WC1B 3JA
Tél. : +44 020 7908 5900
Fax : +44 020 7908 5901
mail@wylieagency.co.uk
www.wylieagency.com

WIELKA LITERA

ul. Kosiarzy 37/53
PL 02-953 Warszawa
Tél. : +48 22 252 59 25
wydawnictwo@wielkalitera.pl
www.wielkalitera.pl

WYDAWNICTWO LITERACKIE

ul. Długa 1
PL 31-147 Kraków
Tél. : +48 12 619 27 40
Fax : +48 12 422 54 23
j.dabrowska@wydawnictwoliterackie.pl
www.wydawnictwoliterackie.pl

ZNAK

ul. Kościuszki 37
PL 30-105 Kraków
Tél. : +48 12 619 95 01
Fax : +48 12 619 95 02
nowicka@znak.com.pl
www.znak.com.pl

PAWEŁ HUELLE

***Pawel Huelle** (1957), l'un des écrivains polonais les plus connus, ses romans sont traduits dans une vingtaine de langues.*

Le dernier roman de Paweł Huelle s'est fait attendre pendant quelques années, mais l'attente en valait la peine. *Chante les jardins* a une chance de figurer en tête du classement de nombreux critiques. Ses atouts ? La magie du récit, l'histoire de Gdańsk et le charme d'une femme.

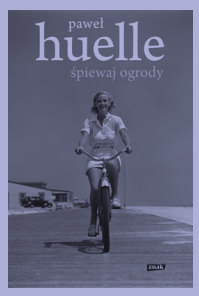
« Le temps du récit a sa loi propre : il fait des tours et des détours, revient à son point de départ, enjambe les mois et même les années pour, à certains moments, s'attarder davantage sur un événement ou sur un détail sans grande signification pour l'ensemble du roman, mais uniquement en apparence ». Comme dans ses œuvres antérieures, Huelle révèle ici son art de captiver le lecteur avec une histoire subtile courant à travers des temps éloignés (ici, elle s'étend sur trois siècles), et à travers des lieux lointains (le nouveau Huelle nous emmène à Budapest et même au Brésil), ainsi que son art délicat de la construction (le thème de la partition revient dans le roman tel un leitmotiv : la partition disparue d'un opéra de Wagner, *l'Attrapeur de rats de Hamelin,* et les arrangements pour plusieurs voix de l'intrigue, la répétition des thèmes, les variations du tempo). Dans chacun de ses livres, Huelle sert sa magie autrement, mais c'est à chaque fois un nouvel enchantement qui fait pénétrer dans la réalité littéraire comme si elle était la plus authentique des réalités.

Dans *Chante les jardins*, la ville de Gdańsk occupe la place d'un véritable personnage, et cela ne surprend pas non plus. Huelle est lié à sa ville par un attachement si profond qu'il est impossible d'imaginer aucun roman de lui dont elle serait absente. Mais le Gdańsk de Huelle n'est jamais le même. Si dans ce dernier livre, la cité apparaît certes sous sa forme la plus connue, la ville libre de l'entre-deux-guerres, elle s'y montre également sous les traits dessinés par les autorités soviétiques après la Deuxième Guerre mondiale. Le Gdańsk de Huelle est un lieu vivant qui vit de son histoire et de sa vérité, y compris celle du roman. L'on a ici affaire à une fiction littéraire, bien sûr, mais l'auteur en situe néanmoins l'action principale dans un palais très concret dressé dans un parc du quartier d'Oliwa. On peut s'y rendre pour regarder par les fenêtres du salon de Greta, frapper à la porte du jardinier

ou aller jusqu'à l'étang où un Français noyait les cadavres de jeunes filles qu'il avait assassinées. La vérité de *Chante les jardins*, c'est la vérité d'un lieu, Gdańsk, qui vit dans ses pages d'une réalité différente de celle que l'on définit d'ordinaire comme authentique. Le filtre de l'imagination littéraire lui donne une authenticité plus réelle encore.

Le troisième atout, c'est Greta. La présence d'une femme au cœur du récit constitue une véritable nouveauté dans l'œuvre de l'auteur de *Weiser David*. Bien que Huelle n'ait jamais fait partie des écrivains machistes, les héros masculins prédominent dans tous ses livres précédents ; l'intrigue, la langue, la narration sont organisées du point de vue d'un homme. *Chante les jardins* est orchestré par une femme. Les hommes tournent autour de la belle Gretchen, c'est elle qui commande les émotions du roman et à plusieurs reprises prend l'initiative narrative. « Greta conduisait le motif directeur, moi je tentais de suivre en contrepoint », dit d'elle le narrateur masculin. Elle semble être le catalyseur des grands événements historiques, et les englobe dans une réflexion philosophique plus large. Elle paraît aussi être la seule à réellement comprendre à quoi ils mènent. L'aura de Greta baigne tout le roman. Comme elle, il est beau, délicat et subtil et comme elle, il fascine et séduit.

Iga Noszczyk



PAWEŁ HUELLE
„ŚPIEWAJ OGRODY"
ZNAK, CRACOVIE 2014
140×205, 300 PAGES
ISBN : 978-83-240-2195-6
DROITS DE TRADUCTION : ZNAK

CHANTE LES JARDINS

APRES TANT

d'années, lorsque je me remémore notre dernière plage ensemble, le murmure du torrent qui se jetait dans la mer à proximité de la falaise, les ombres longilignes des arbres qui enlevaient avec lenteur les dernières taches de soleil sur le bord, je me dis que mon père n'a pas été un homme totalement heureux, même s'il n'a jamais prononcé, dans aucune circonstance, un mot de plainte ou de regret. Il travaillait au Registre maritime polonais, une assez grosse institution de la marine, l'homologue de la Lloyd's britannique. Il n'a pas eu une carrière florissante. Les autres ingénieurs obtenaient des contrats pour aller travailler en Irak ou à Cuba, quand lui allait en mission à Puck, à Jastarnia, à Hel, pour réceptionner des moteurs de bateau. Ses collègues se voyaient attribuer des congés en Bulgarie ou à Constanța, en Roumanie, mais nous, nous allions en Cachoubie. Le ministère distribuait des récompenses – des bons de commande pour une voiture ou un appartement plus grand –, dont lui ne bénéficiait jamais. Il faut dire aussi qu'il ne participait pas aux défilés du Premier-Mai et que malgré les invites réitérées à s'inscrire au parti, il refusa toujours de le faire. Mais en était-ce l'unique raison ?

Ce jour-là, au déclin de l'été, sur la plage de Kamienny Potok, ces réflexions ne m'étaient pas venues, bien sûr. Fatigués par la baignade, étendus côte à côte, nous mâchions les dernières bouchées des sandwiches préparés par maman. Oui, j'avais déjà vu maintes fois mon père en maillot de bain au bord des lacs de Cachoubie ou sur des plages de la Baltique, et pourtant je n'avais jamais remarqué sa cicatrice en forme de cuillère sur son mollet droit, deux cicatrices à vrai dire, de part et d'autre de son mollet. C'est ce jour-là, au déclin de l'été, que je les ai vues et que je lui ai demandé sans façon : « C'est quoi, papa ? »

Il resta d'abord silencieux. Visiblement, il hésitait à me le dire. Enfin, après une première phrase prononcée du bout des lèvres – « L'armée de l'Intérieur, tu sais ce que c'était ? » –, lentement, comme si cela lui causait de la peine, il se mit à me raconter. Non, il n'avait pas pris le maquis dans la forêt comme son frère aîné, Ryszard. Il avait été seulement dans les *Szare Szeregi*, les scouts. Trop jeune pour entrer dans la résistance. Mais vers la fin de la guerre, son rêve d'égaler son frère s'était enfin réalisé. Après avoir prêté serment, il était parti se former sur le terrain, à la campagne, à Izdebna. La chance lui sourit : une opération eut lieu au bout de trois jours. Sur une route de montagne en lacets qui longeait le lac Rożnowskie. Son détachement dressa une embuscade pour attaquer un convoi allemand. Une mitrailleuse, vingt hommes, dont quelques-uns seulement avaient une grenade en plus de leur fusil. Dès

que le premier camion sortit du tournant, ils ouvrirent le feu. Or, l'opération de reconnaissance n'avait pas été bien menée : les deux camions étaient suivis de trois véhicules blindés, eux-mêmes suivis d'autres camions qui, eux, n'étaient pas chargés de ravitaillement, mais de troupes. Ils n'avaient aucune chance. Pris sous le feu des mitrailleuses et des canons des véhicules blindés, ils durent se disperser et s'enfuir. C'était chacun pour sa peau, comme l'ordre leur en avait été donné.

« Les Allemands étaient déjà sur la colline dont ils nous avaient chassés, racontait mon père, je me suis retrouvé pris au piège. Ma seule possibilité était de courir jusqu'au lac et d'essayer de le traverser à la nage. Comme ils me tiraient dessus d'une assez grande distance, ils rataient leur cible. »

Le soleil avait déjà disparu derrière la falaise, la fraîcheur s'était abattue sur la plage pendant que j'écoutais mon père raconter sa course jusqu'au lac et le moment où il avait compris qu'un soldat était à sa poursuite. Une quinzaine de mètres plus loin, l'Allemand s'était arrêté et avait épaulé son fusil. La balle atteignit mon père au mollet. Elle transperça la chair de part en part, sans endommager l'os.

« Je n'ai pas eu mal, me dit-il en avalant une lente gorgée d'orangeade. J'ai senti comme une piqûre de taon. Je me suis retourné, mon fusil était chargé, l'autre courait sur moi, mais je ne lui ai pas laissé le temps de réarmer. Je l'ai touché à la tête. Il n'avait pas de casque, juste un calot. La distance entre nous n'était pas grande, disons vingt mètres. Il était jeune. Pas beaucoup plus vieux que moi. J'ai abandonné mon fusil, mes chaussures, mon pantalon, ma chemise, et je suis parti à la nage. La rive d'en face était à deux kilomètres, peut-être un kilomètre et demi. Quelques minutes après, d'autres Allemands sont accourus. Ils m'ont tiré dessus. Ils ne m'ont pas eu. »

Mon père avait réussi à traverser le lac Rożnowskie. Sa blessure au mollet saignait, mais dans l'eau froide, il ne sentait pas la douleur. Là-bas, sur l'autre rive, des fermiers le pansèrent puis appelèrent un médecin. Ils le gardèrent quelques jours dans leur grange, jusqu'à ce qu'un agent de liaison vienne le chercher pour le ramener en ville, habillé en paysan.

« Si le jeune Allemand avait eu un Schmeisser, un fusil automatique, j'aurais été fichu, acheva mon père. Il aurait tiré une rafale de balles, tu comprends. Mais nous devions avoir le même. Des Mannlicher autrichiens datant de la première guerre. A cinq cartouches. A chaque coup, il fallait ouvrir la culasse pour éjecter la douille et engager une nouvelle balle dans le canon. »

Je restai silencieux. Au bout d'un moment, mon père ajouta : « Parfois, je rêve que je suis au bord de ce lac. Et je revois toute la scène comme dans un film qu'on a déjà vu cent fois. Si je me réveille, je n'arrive pas à me rendormir parce que je repense à ce garçon que j'ai tué. Il était peut-être mécanicien automobile, apprenti boulanger, ouvrier dans une usine, ou encore étudiant à Heidelberg. Je ne sais pas. Il avait certainement des parents, peut-être des frères et sœurs. Sa famille a certainement reçu un avis l'informant de son décès pour le Reich et pour le Führer lors d'une escarmouche avec des bandits polonais. C'est le nom qu'ils nous donnaient, des *polnische Banditen*, n'oublie jamais ça, *polnische Banditen* », répéta-t-il d'une voix tourmentée.

J'étais sous le choc. Comme si un rideau s'était subitement levé sur mon père et me le révélait sous un tout autre éclairage. Je sentais que cette balle dans la tête du jeune Allemand le faisait plus souffrir que jadis sa blessure au mollet. Après toutes ces années, voici comment je vois les choses : une seconde, quelques secondes de plus, et l'Allemand l'aurait devancé ; mon père serait tombé sur la rive du lac Rożnowskie et aurait été mort avant d'avoir pu devenir mon père. Il n'aurait pas descendu le Dunajec et la Vistule jusqu'à Gdańsk en kayak ; il n'aurait pas connu monsieur Bieszek ; il n'aurait pas habité chez *pani* Greta ; il ne se serait pas marié avec maman ; il n'aurait pas travaillé avec les Cachoubes pour la réception des moteurs de leurs petits bateaux. Et puis, surtout, je n'aurais pas été là. Et l'autre, le jeune Allemand, aurait été décoré pour avoir tué un bandit polonais, une décoration méritée, bien sûr. La Croix de fer ? Avec feuilles de chêne ? Je n'en sais rien. Mais si ce Horst ou ce Willy avait survécu à la guerre, qu'il ait atterri en *Bundesrepublik* ou en RDA, se serait-il souvenu du jeune résistant polonais sur lequel il avait tiré au bord du lac Rożnowskie ? Aurait-il eu des remords comme en avait eu mon père ? Je viens subitement de comprendre que tout cela n'a plus aucune importance.

Nous rentrâmes à Sopot en longeant la plage. A côté des galeries d'art, mon père nous acheta des glaces Giusti, les premières en Pologne fabriquées par des machines à glaces à l'italienne. Pendant que nous remontions la rue des Héros de Monte Cassino, j'avais eu une pensée pour l'altiste Fox : il avait habité au numéro dix, mais les fenêtres de sa chambre donnaient-elles sur la rue ? A son époque, les voitures et les motos circulaient par ici, il y avait des étals de marchandes, c'était une rue banale. Là, nous avancions d'un bon pas dans la rue piétonnière, cette étrange invention à l'intention des touristes et des vacanciers qui, depuis les années soixante, dominait le centre de beaucoup de villes, pas exclusivement celui de Sopot. Déjà sur le quai de la gare, mon père me demanda : « Tu peux me dire sincèrement ce que tu lui trouves ? »

Traduit par Laurence Dyèvre

JERZY PILCH

Jerzy Pilch *(1952), un des écrivains polonais contemporains les plus remarquables et les plus en vogue. Auteur de dix-neuf livres, il est traduit dans dix-sept langues. Sept fois nominé pour le Prix littéraire Niké, il l'obtient en 2001 pour son roman* Sous l'aile d'un ange. Mes démons *est son premier roman depuis cinq ans.*

Le roman de Jerzy Pilch, accueilli avec enthousiasme par les critiques, aborde deux grands thèmes inhérents à la littérature. L'amour et la mort. Le désir et la perte. L'extase et le néant. Pessimisme noir et jouissance du récit, admiration et raillerie, foi et scepticisme s'entrelacent ici dans un rythme quasi orgiaque. Le roman retrace la vie des luthériens polonais de Siegel dans les années 1960. La localité et les scènes de la vie privée ne sont pas inconnues aux lecteurs de Jerzy Pilch car Siegel n'est rien d'autre que Wisła, lieu de naissance non seulement de l'auteur, mais également du monde qu'il a créé. La symbolique de *Mes démons* s'ancre dans la théologie protestante et la structure du livre renoue avec le mythe littéraire. Certes, on y retrouve en filigrane le néant et l'épuisement, mais le récit est étonnant par la suggestivité des images, la tension dramatique et le tempo narratif.

En apparence, les habitants de Siegel mènent une vie austère et triste car les protestants économisent le chauffage et habitent des endroits mal éclairés. Les passions et les vices palpitent, mais l'ordre règne. Il arrive que le monde soit beau à pleurer – lorsque l'herbe s'embrume le matin dans le soleil d'octobre ou lorsque « le gel resserre son étau de cristal » – ou atrocement dégoûtant. « L'homme vient au monde au fond d'un horrible gouffre, vit on ne sait pourquoi et meurt dans d'affreux tourments ». La mort, sous diverses formes, attire, effraie, harcèle ou éprouve les héros ainsi que le narrateur, personnage quasi transparent fortement apparenté à l'auteur. Les peurs enfantines connaissent la mort bien mieux que la vie réelle. « On grelotte de fièvre dans le vestibule sombre. Ils mourront, ils mourront, ils mourront. Au plafond enduit d'un givre brunâtre, une ampoule diffuse une lumière blafarde. Quelqu'un se faufile dans le jardin. » La disparition de l'une des très belles filles du pasteur Mrak et les recherches faites pour la retrouver font de *Mes démons* une sorte de roman policier. En apparence seulement, car l'essence de ce roman

est d'être un mystère et non une énigme à résoudre. Bien sûr, le facteur clairvoyant finira par indiquer « au bout de quelques années de réflexion » l'endroit « où, sous des blocs de glace bruns verdâtres qui ne fondent jamais, se trouve le pyjama couleur cerise foncé – oui, cerise foncé, presque noir - de la plus jeune des filles Mrak ». Mais le cadavre présumé apparaîtra, si jamais, par flashes déconnectés du récit principal. Comme l'indique l'auteur lui-même, c'est le récit d'une disparition comme celle qui hante le film *Pique-nique à Hanging Rock* de Peter Weir. La jeune fille reste l'esprit du récit, un ange de pureté baignant dans l'érotisme, une Ophélie symbolisant l'impossibilité d'un accomplissement amoureux. Le mystère du destin d'Ola sert à appâter les lecteurs ; son corps échappe continuellement au désir des hommes, mais aussi à celui de la mère et de la sœur. La véritable horreur se joue à un niveau inférieur, dans les maisons, dans la quotidienneté, dans la vie qu'on s'applique à transformer en enfer. Ce démonisme bien singulier, lié à une existence vécue au sein d'une communauté religieuse, est le paradoxe qui guette les protestants, personnages que nous connaissons bien par la prose autobiographique de Pilch. Pourtant *Mes démons* n'est pas uniquement une sombre histoire d'horreur. C'est un récit postmoderne romantique sur les démons de la littérature et l'inéluctabilité de la mort.

Kazimiera Szczuka

JERZY PILCH
„WIELE DEMONÓW"
WIELKA LITERA, VARSOVIE 2013
215×130, 480 PAGES
ISBN : 978-83-63387-91-4
DROITS DE TRADUCTION :
POLISHRIGHTS.COM

MES DEMONS

Au milieu du

siècle dernier, il y avait à la poste de Siegel, un facteur nommé Fritz Moitschek qui connaissait le secret de la vie humaine, savait vers quoi nous allions et ce qui se passait après notre mort. Seule une poignée de gens lui faisait confiance même si ce qu'il disait ou, plutôt, ce qu'il lisait dans une chemise à tirette, se vérifiait toujours à la virgule près.

Les gens mouraient, tombaient malades et guérissaient selon ses prédictions. La météo du lendemain était toujours telle qu'il l'avait annoncée. Il prévoyait avec justesse les vents aussi suffocants que l'air des cimetières, les inondations arracheuses de ponts, les canicules poisseuses et enveloppantes, ainsi que les hivers infiniment glacials et neigeux qui approchaient de toutes parts.

Le football ne l'intéressait que moyennement et épisodiquement. Il était donc plus difficile de l'inciter à pronostiquer des résultats, mais quand il le faisait, il tapait toujours dans le mille : le Real Madrid, Ruch Chorzów, FC Santos, Wisła Kraków et, pourquoi pas, nos onze de première division, toutes ces équipes auxquelles il s'intéressait tiraient ou encaissaient exactement le nombre de buts qu'il voulait. C'était rare, car il évitait les situations où son don aurait pu être utilisé. Il ne craignait pas tant de servir quelque gain facile, que de voir son don associé à des magouilles. On sentait, sans l'ombre d'un doute, que le côté divin de Fritz n'avait rien à voir avec ce miracle hebdomadaire qui consiste à gagner les paris de foot, choisir les bons numéros du loto, éviter les tickets perdants à la loterie. On le sentait, oui, on le sentait d'une façon si évidente, qu'avec toute la subtilité dont on était capable, on n'insistait pas. Ne me tente pas Antéchrist ! Vas-t-en Satan ! « Ayant ainsi épuisé toutes les formes de tentation, le démon s'est éloigné de Jésus jusqu'au moment fixé » (Luc, IV, 13). Fritz n'était pas un saltimbanque obligé de gagner sa vie avec des tours à vous couper le souffle. Fritz était un prophète pur-sang : sang de Dieu et corps du Christ. Son royaume n'était pas de ce monde. Du fric, il en avait à tire-larigot, allez savoir d'où, mais certainement pas pour services de prophétie rendus à l'humanité.

A Zuzia Bujok, il a prédit une léthargie et le réveil de sa léthargie ; à Józek Lumentiger, l'abstinence et l'abandon de l'abstinence ; à la Pologne, le communisme et la sortie du communisme. Le tout, bien entendu, gratis, mais avec une assez grande fougue patriotique.

Il en était ainsi avec tout et il en était toujours ainsi : gratis, gratis et encore une fois gratis. Il ne voulait pas le moindre sou qu'il engage des frais, prenne du temps – et pas qu'un peu – expose sa santé et, par là-même, sa vie. Dieu

seul peut-être, l'Esprit de la fiction littéraire ou quelques autres rares transcendances savent à quel affaiblissement du corps, à quels dommages de son être surnaturel, donc fragile, il se soumettait.

On ne peut nier qu'il traitait les siens avec sérieux, les aidait avec le plus grand dévouement, leur témoignait sollicitude et assistance et pas seulement dans la maladie. Malheureusement, toutes ses forces, toutes ses compétences, toute sa passion ardente de guérisseur, il ne les destinait pas qu'à nous autres. Impossible de ne pas remarquer qu'il se consacrait aussi avec le même enthousiasme – peut-être même avec un enthousiasme plus grand – à d'autres, parfois totalement étrangers à Siegel, à des gens venus d'ailleurs, et qu'il résolvait leurs problèmes, les guérissait de leurs diverses phobies, retrouvait les choses qu'ils avaient perdues à tout jamais, les prévenait des dangers qui les guettaient, préconisait des thérapies domestiques précises, et, n'y allons pas par quatre chemins, passait en revue par le menu, avec zèle – en particulier quand il avait affaire au beau sexe – un zèle on ne peut plus extrême, les moindres détails thérapeutiques qu'ils fussent importants ou infimes ; il finissait toujours par prédire une amélioration, une nette amélioration de la situation, avec bien sûr encore, çà et là, quelques difficultés, mais il ajoutait aussitôt comment il fallait les résoudre, tirant la situation au clair avec perspicacité. Tout cela toujours tip top, oui, mais à quel prix ? Dire qu'il gérait son être, sa santé et sa forme physique de façon dévastatrice, c'est peu dire. De façon dévastatrice et ô combien légère, irresponsable dans son dévouement : ainsi personne, jamais, n'avait vu Fritz en train de manger… Personne, jamais… Vous comprenez ? Personne, jamais, et pourtant il était bien obligé de manger quelque chose… Il n'était pas obligé ? Il ne mangeait pas ? Il se nourrissait d'air ? Les cas et les accidents se produisaient à un rythme tellement effréné que le temps lui manquait ne serait-ce que pour avaler une toute petite tartine ? Une petite pomme vite fait ? Mais même cette pomme, personne ne l'avait vue ! On en parlait, c'est tout. Des récits et des légendes sur la pomme de Fritz ? Des anecdotes ? Et ceci, et cela, patati patata. Des centaines de questions se posaient, alors qu'au fond, il n'y avait qu'une seule question à poser. Notre sauveur avait-il mangé quelque chose depuis le matin ? Une pomme à midi. Une seule pomme. Plutôt petite que grande. Fritz en se nourrissant d'une seule pomme par jour pouvait-il se maintenir en vie ? Il le semblait. Mais il s'écroulera un jour et cela se terminera ainsi. Et c'en sera fini des miracles, des prophéties, des recettes pour les pensées suicidaires. Fritz ne s'écroulera jamais, il ne donne aucun signe de défaillance. Et c'est bien pire, car il vaudrait mille fois mieux que ses faiblesses, ses difficultés, ses appétences, que sais-je encore, remontent à la surface. Apparentes, elles peuvent sembler terrifiantes, mais ne sont pas dangereuses. Invisibles, lovées au fond du cœur et du cerveau, elles peuvent faire craindre l'explosion. Fritz explosait, bien sûr, mais par ses actes.

Il expulsa de la maison des Kubatschke l'esprit d'un mari jaloux, maladivement de son vivant, diaboliquement après sa mort. Au docteur Nonausculté, il prédit d'abord quatre filles, puis, voyant ce qui se tramait, sept. Il affranchit monsieur Jempoigne, directeur d'un débit de boissons, de son penchant pour les hommes. Il ôta les idées suicidaires de la tête d'Emilka Mortjolie. Et tout cela en ayant affreusement faim ? Mais peut-être n'avait-il pas d'appétit et ne ressentait-il pas la faim ? Son corps chétif, à ce point dominé par la force de son esprit, ne réclamait peut-être pas les rations les plus élémentaires ? Voyons les choses de façon plus générale (sans évoquer les questions d'élimination) : le processus de digestion ne sied-t-il pas aux vrais prophètes ? Non, il ne leur sied pas. Pour dire vrai, les aspects somatiques ou biologiques les plus subtils ne leur siéent guère. Fritz était-il un esprit ? Il ne serrait jamais la main de quiconque. Une question s'impose donc : quelqu'un a-t-il jamais touché Fritz ? Sûrement les nombreuses femmes qui lui rendaient visite ? Vous vous étonneriez et comment ! Vous vous étonnerez à coup sûr, mais un peu plus tard.

Quelques belles années avant la guerre et quelques bonnes dizaines d'années avant la chute du Mur de Berlin, il gardait dans sa chemise à tirette les nouvelles cartes de l'Europe et de l'Asie, recopiées au crayon. Ceux qui les ont vues affirment que, mis à part la Prusse orientale et le Turkménistan, tout était exact au millimètre près.

Ressuscitait-il les morts ? Ce n'est pas sûr. Il est cependant certain qu'il a fait revenir à la vie le petit chouchou de la femme du pasteur, Jude Thaddée, le plus intelligent des trois chats de la paroisse.

Il a débarrassé Greta et Marina, les deux vaches de Józef d'Ubocz, d'un œdème douloureux aux mamelles. Rien d'extraordinaire, direz-vous, certes, mais il l'a fait à distance. […]

En effet, Fritz Moitschek, s'il n'était peut-être pas un faiseur de miracles à cent pour cent, avait un don. Il entrait dans une maison et se rendait infailliblement compte des déperditions d'énergie dans les câbles électriques : – Patron, une ampoule est allumée quelque part chez vous ! disait-il en balayant lentement la place du regard. C'est allumé quelque part ! En continu ! On est au beau milieu de la journée, le soir est encore loin et, chez vous, patron, il y a au moins une ampoule qui n'est pas éteinte depuis hier ou peut-être même depuis la Saint Glinglin !

Et toute la maisonnée se dressait pour vérifier chaque endroit où passait le courant électrique. On finissait toujours par trouver à la cave, au grenier ou dans un réduit quelconque fermé à double tour depuis des lustres, une ampoule jaunâtre de quarante watts allumée inutilement.

Fritz savait à l'avance qui recevrait un paquet d'Amérique, quel enfant se perdrait dans la forêt en cherchant des airelles, qui volerait, et à qui, un mètre cube de planches et dans quelle grange il le dissimulerait. Il indiquait sans se tromper les refuges frontaliers où se cachaient les amants pressés et les bunkers austro-hongrois où des collégiens, toujours prompts à quelque petit délit, fumaient leurs cigarettes.

Il y avait bien sûr ceux qui prétendaient que Fritz élucidait les mystères électriques en jetant un coup d'œil discret au compteur dans l'entrée, qu'il savait pour les paquets car il était facteur et que, parfois, il faisait exprès de les garder un peu par devers lui pour faire étalage, ensuite, de ses dons prophétiques ; qu'il n'était pas le seul à flairer quel enfant était tête en l'air, qui avait des prédispositions pour le vol, qui fricotait avec qui et dans quel refuge il se cachait, sans parler des planques où la jeunesse fumait ses clopes. Il ne manquait pas de sceptiques et d'incrédules, et à dire vrai, ils étaient la majorité. La majorité est la majorité, mais un mystère reste un mystère.

Traduit par Agnès Wiśniewski

HUBERT KLIMKO-DOBRZANIECKI

Hubert Klimko-Dobrzaniecki *(1967), prosateur, poète, habitant depuis de nombreuses années à l'étranger (entre autres en Islande et actuellement en Autriche). Auteur de romans et de nouvelles, il a déjà publié sept livres. Sa prose foisonne en êtres bizarres, fous, déroutants, en personnes déracinées et parfois dévoyées, qui ne veulent ou ne peuvent trouver leur place dans la vie, une place définie une fois pour toute.*

A la charnière des années 40-50 du siècle dernier, plusieurs milliers de réfugiés politiques grecs sont arrivés en Pologne après la défaite des forces de gauche pendant la guerre civile. Ils se sont principalement installés dans les villes de Basse-Silésie comme Bielawa, où Klimko-Dobrzaniecki a passé son enfance et son adolescence. L'auteur a d'ailleurs dédié son roman aux Grecs de Bielawa, ses anciens voisins. Une fois de plus, il renoue avec une problématique qui le touche de près, celle de l'épreuve douloureuse de l'émigration.

La question centrale ici est celle de l'étranger incapable de s'enraciner, dans sa double identité du reste. Sakis Sallas, le héros du roman, bien que né et éduqué en Pologne, donc parfaitement assimilé, restera toujours un étranger. Lorsqu'en 1980, il retournera dans le pays de ses ancêtres, il y vivra la même expérience : aux yeux des Grecs, il est un *Polonos* (un Polonais). Mais est-ce pour cette raison que sa vie n'est qu'une suite d'échecs ? Nous voyons un quinquagénaire aigri jadis, journaliste dans un des quotidiens athéniens, aujourd'hui, écrivain débutant – rejoindre une résidence pour artistes sur une île grecque, afin d'écrire un roman sur ses parents. Pourtant, il ne s'agit pas uniquement de rendre hommage au Père admiré et à la Mère aimée (toujours avec des majuscules !) et de poser un regard nostalgique sur une enfance heureuse, il s'agit avant tout de mener sa propre enquête. Car, ce qui tourmente Sakis, c'est de ne pas connaître grand-chose du passé de ses parents qui évitaient systématiquement les souvenirs. Il a raison de soupçonner qu'ils sont tous deux – ou étaient, car ils sont morts depuis longtemps – porteurs d'un secret lugubre et que l'histoire de ce couple est à double fond. Le cruel secret sera dévoilé à la fin de l'ouvrage et finira par faire sombrer le héros dans la tristesse la plus totale.

Le récit *Les Grecs meurent à la maison* se déroule sur deux plans : celui du souvenir, celui du présent. Lorsqu'il s'agit d'évoquer le passé, les anecdotes foisonnantes et humoristiques d'une petite ville de province mettent en évidence la figure excentrique du Père, rêveur magnifique et être fantasque. Les scènes émouvantes de la vie familiale complètent le tableau. Quant au deuxième plan, celui de la vie présente, il ne se passe pas grand-chose. Sakis a une relation avec une des résidentes, puis avec la femme qui dirige la résidence pour écrivains grecs, mais il est difficile d'appeler cela des histoires d'amour. Eris et Maria font prendre conscience au héros qu'il est quelque peu handicapé sur le plan émotionnel.

De façon générale, il convient de souligner que le champ des émotions joue ici un rôle primordial, aussi la « grécité » de ce roman – tant dans sa dimension historique que culturelle – semble n'être qu'une convention. Une sorte de décor. Au fond il s'agit de sentiments « familiaux » tels qu'ils peuvent exister entre un enfant et ses parents, avec d'un côté cette extraordinaire paternité, totalement accomplie, et, de l'autre, la place restée vide après le départ du père. Ce dernier point me paraît particulièrement important car le père de Sakis meurt deux fois – d'abord réellement, puis symboliquement – lorsque, tout à fait par hasard, la vérité se fait jour sur les actes infâmes qu'il a commis avant sa fuite en Pologne.

Dariusz Nowacki

HUBERT KLIMKO-DOBRZANIECKI
„GRECY UMIERAJĄ W DOMU"
ZNAK, CRACOVIE 2013
140×205, 244 PAGES
ISBN : 978-83-240-2073-7
DROITS DE TRADUCTION :
AGENCE LITTERAIRE
PIERRE ASTIER & ASSOCIES

LES GRECS MEURENT A LA MAISON

Mon Père

adorait les changements, le mouvement, le tourbillon de la vie. Il devait toujours se passer quelque chose. Ne serait-ce qu'un infime désordre car Père, Papounet, Papa, Petit Père était – comme il le disait – un révolutionnaire, un partisan venu de lointaines montagnes et toujours prêt à se faire embaucher pour décharger tout ce qui pouvait l'être. Lorsqu'un train arrivait, il était le premier. Lorsque quelque chose tombait, se cassait, ratait son but, cela lui donnait des forces telles qu'il voulait toujours tout ramasser, réparer, régler, remettre, retirer tout seul. Il revenait à la maison fatigué mais content, de l'argent en poche. Il me donnait une pièce et me disait : « Tiens, fiston, prends cet argent, ce bon argent, gagné honnêtement. Cours à la pâtisserie et achète-toi quelques sucreries, fiston, mais pense aussi à ta Mère, n'oublie pas de lui prendre un gâteau à la crème, et pour toi, choisis ce que tu veux. » Et je partais avec ma piécette en or que le roi des mers et des océans m'avait offerte. Il me restait parfois même quelques sous.

Avec le temps, il ressentit quelques élancements dans le dos. Il avait vieilli, voilà tout. Ajoutons que des gens comme nous, il y en avait d'autres en ville, mais Petit Père ne les rencontrait pas volontiers. Ils venaient d'une autre montagne, d'une autre forêt et ils voyaient le monde différemment. Avec plus de pragmatisme peut-être ? Et puis, un roi ne pouvait se mêler à la populace. Certains, pour lui, étaient des traîtres puisqu'ils s'étaient convertis au catholicisme. Certains s'étaient même mis à croire en Dieu à présent, quant aux autres, ils n'étaient pas de son bataillon. Ceux-ci avaient choisi la Tchécoslovaquie, allez savoir pourquoi. Ils restèrent quelque part en chemin et on n'en entendit plus jamais parler. Mamounette s'était également convertie au catholicisme, elle allait à l'église et m'avait même fait baptiser. Père, paraît-il, ne lui a pas adressé la parole pendant un mois. Mais elle, c'était elle, elle pouvait faire ce qu'elle voulait, car Père lui était reconnaissant pour son ardeur à la tâche, et puis il l'aimait. Mamounette, encore tout au début, quand les temps étaient très durs, disait : « Nous avons des pommes de terre, des oignons, de l'ail, nous ne mourrons pas. » Avec ces quelques ingrédients, elle arrivait à tout accommoder pour Père comme par enchantement.

– Qu'y a-t-il pour midi ?

– Aujourd'hui, trésor, on mangera des feuilles de vigne.

Et Mamounette de râper les pommes de terre, d'ajouter des œufs, un peu d'ail, du sel, du poivre, d'envelopper le tout de pelures d'oignon et d'enfourner. Prêts les *dolmathakia yaladzi* ! Je regarde Père et je vois, je sais, qu'il veut croire

que ce ne sont pas des pommes de terre. Il se délecte. Les feuilles de vigne fondent dans sa bouche, il les avale lentement. Il est maintenant chez lui, c'est-à-dire là-bas. Le soleil brille, une petite brise souffle. Il lève les yeux vers le ciel, annonce un petit nuage mais qui ne fait que passer. Il reprend sur sa fourchette une portion de l'ersatz magique. Il mâche à nouveau très lentement et avale.

– Excellent, ma chérie, excellent. Une entrée exquise. Et comme plat principal, qu'est-ce qu'on a ?

– Comment ? Mais ton plat préféré !

– Pas possible ! Tu as fait du bœuf aux marrons ?

Dans une poêle, elle fait sauter les pommes de terre coupées en rondelles. Dorées, bien dorées. D'un côté, puis de l'autre. Elle les saupoudre de poivre, de sel et les transvase dans une assiette. Les oignons sont en train de frire à leur tour dans la même graisse et, hop, Mamounette d'y ajouter une cuillère de sucre afin qu'ils deviennent bruns et luisants. Et de verser le tout sur les pommes de terre et de répandre par dessus de l'ail haché pour finir. *Kreas me kastana !* Un éclair sauvage passe dans les yeux de Père. Il mange maintenant plus vite qu'il ne l'a fait pour l'entrée. Son menton tremble, il trempe ses mouillettes. Le bœuf aux marrons disparaît dans l'énorme estomac de mon roi des océans.

– Et le dessert ? On en a un ?

– Je peux faire un ravani mais sans semoule, uniquement avec des zestes d'oranges.

– Formidable.

Maman sort d'un pot des écorces d'oranges dures comme de la pierre qu'elle a réussi à avoir Dieu sait où, encore sûrement chez les Allemands. Elle les met dans une poêle, les ébouillante, ajoute un peu de graisse et une cuillère de sucre. Et voilà le dessert, le dessert est servi. Le meilleur dessert du monde. Papounet remercie. Il fait glisser telle une brosse neuve sa barbe rousse sur les mains fatiguées. La brosse de mon Père sur les mains de ma Mère, c'est le plus beau des mercis. Le moment est beau et solennel, et comme ce festin royal a entrouvert de nouveaux recoins dans le cerveau de Poséidon, car il y avait beaucoup de sucre, Père dit à Mère :

– Je ne peux plus décharger. Je vieillis. Aller à l'usine ? Je n'en ai pas envie. J'y mourrai d'ennui, le temps compté m'achèverait. Je préfère avoir affaire à lui une autre fois.

– Mais alors ? Que veux-tu faire ?

Le roi se gratta le ventre, se lissa la barbe, planta une cigarette dans sa bouche, craqua une allumette, fixa la flamme et resta pensif jusqu'à ce qu'elle s'éteigne toute seule. La traînée de fumée enveloppa la Mer Rouge, ondula légèrement avant de s'abîmer dans les profondeurs. Il dit : « Une auto, une warszawa. Il y en a un à Dół qui en vend une. »

Lorsque la situation de mes parents s'améliora – Père gagnait un peu d'argent aux cartes, se faisait aussi quelques sous avec les déchargements et Mère travaillait comme une forcenée à la filature en produisant 200 % de la norme – ils réussirent à économiser, emprunter un peu et je n'ai jamais su ce qu'ils combinèrent encore, mais ils achetèrent la vieille warszawa d'occasion. De couleur grise comme toute la Pologne de l'époque. Comme Varsovie – Warszawa, la capitale, dans laquelle Père s'était rendu une fois. A l'ambassade de Grèce. Il voulait quelque chose, avait tout expliqué, mais était revenu bredouille et triste. Il racontait : « Warszawa, la capitale, est aussi grise et triste que notre auto, et elle gronde parfois comme un chien errant. Toute en béton et en travaux. Bien plus grande que notre warszawa. Oh ! bien plus grande. Si tu regardes les sièges arrière, puis par la lunette arrière, elle s'étire encore loin, très loin derrière, l'autre Warszawa. On n'en voit pas la fin et on ne voit pas non plus la fin de sa tristesse. Si elle était au moins située dans les montagnes ou au bord de la mer. Mais vois-tu, fiston, c'est la plaine et tout est plat, et il n'y a pas de cigales qui chantent, juste la milice qui règle la circulation avec ses sifflets et ses triques. Mais qu'est-ce qu'elle peut régler ! Tout le monde roule quand même comme il veut. Chez nous, c'est bien plus beau, bien plus beau… » Notre warszawa est devenue un taxi. Un des quatre taxis de la ville. Et Père un des quatre chauffeurs, et le seul étranger. La station se trouvait place de la Liberté. Père attendait qu'on l'appelle car il y avait un téléphone, une sorte de cabine réservée aux taxis. Et il attendait les appels des gens plus riches car il y en avait. Des pauvres, dans le besoin, il y en avait aussi. Ceux-ci, il les voiturait gratuitement ou presque. Ceux qui n'avaient pas d'argent ou qui en avaient peu apportaient ensuite toutes sortes de choses en guise de remerciement. Cela pouvait aller de la nourriture jusqu'aux paniers d'osier. Sa bonté fit de Père un petit héros à la barbe rousse et, par la suite, lorsque les gens venaient à la station, ils ne voulaient circuler qu'avec le Grec. « Le Grec est bon. Il connaît les routes et il cause de façon si drôle. Si vous prenez le Grec, vous arriverez à destination. Si vous n'avez pas d'argent, le Grec attendra ou vous lui donnerez autre chose à la place des sous ». Lorsqu'ils étaient tous les quatre à la station et que le téléphone sonnait, si Père était le troisième ou le quatrième de la file, c'est-à-dire le dernier, et si le premier répondait, la voix demandait le plus souvent si le Grec était là ou bien quand il serait là. Père n'était pas sot, les rois sont rarement plus bêtes que les chauffeurs de taxi, et mon Père n'était pas un chauffeur de taxi, mais un roi qui faisait le taxi, il devait donc dans de pareilles situations prendre des décisions royales. Il ne voulait pas la guerre avec les garçons. Trois contre un. Il n'avait aucune chance, mais la tête sur les épaules, ça il l'avait, sans aucun doute. Donc, si le téléphone sonnait et que Petit Père n'était pas le premier de la file, si le client insistait pour avoir le Grec, Père demandait au premier chauffeur de la file de mentir et de répondre que le Grec était justement occupé par une course. Si les gens venaient à la station et se jetaient sur la warszawa grise, il faisait semblant de peiner à allumer le moteur de la guimbarde. Mieux, avec le temps, notre Poséidon Barberousse devint le chef de la mafia des chauffeurs de taxi et, pendant bien longtemps, la possibilité d'un cinquième taxi en ville fut nulle. Ils avaient tous décrété que quatre, c'était bien suffisant. Il s'en présenta bien un. Qui avait acheté sa licence, obtenu l'autorisation. Mais un jour, il trouva du sable dans son réservoir, alors qu'il n'avait encore embarqué personne pour une longue course jusqu'à la mer. Ils sont restés à quatre. A quatre pour quelques bonnes années. Quel avantage mon père retirait-il d'avoir été désigné chef de leur mafia par les copains du boulot ? Aucun. Cette fonction occasionnait même quelques pertes financières. Papa, ayant accepté le sceptre de premier parmi les siens, annonça : « Moi, pas travaille l'dimanche. Vous, courses. Compris ? » Eux de répondre tout étonnés et ravis : « Oui, oui, oui ! » Et ils ne l'en aimaient que davantage, car il y en avait un de moins ce jour-là, alors que le tarif était double. Mais mon Papa était un roi grec et il savait que travailler le dimanche, ce n'était pas du travail, mais seulement de l'esclavage payé double tarif.

Traduit par Agnès Wiśniewski

JUSTYNA BARGIELSKA

***Justyna Bargielska** (1977) a publié quatre recueils de poésie et deux textes en prose :* Les Avortées *en 2010 et* Petits renards *en 2013. Son recueil de poèmes* Deux Fiat *a été récompensé par le prix Gdynia, son texte en prose* Les Avortées *par le prix Paszport* POLITYKI, *le prix Gdynia et il a été nommé pour le prestigieux prix Niké. La poétesse a également été nommée pour le prix Wislawa Szymborska.*

Dans *Petits renards*, la voix d'une jeune femme raconte des histoires ; les siennes ou d'autres qu'elle a interceptées dans la vie. Des enfants, un mari, une mère, une sœur et des voisines. Une cité et une forêt toute proche. Le ménage, des rythmes entendus dans le métro et chantés à la maison par sa fille, le bus local. Dans ce train-train domestique est tapi l'extraordinaire, dans la vie paisible du foyer se cache le vice. Roman sentimental et conte de fée, ce genre, le plus populaire sur le marché mondial de la prose féminine, acquiert chez Bargielska un aspect ironique et pluridimensionnel. « Hé, les poulettes, vous avez déjà fricoté avec un voyou dans les bois ? Parce que moi, si », ainsi commencent *Petits renards*. Un titre aussi polysémique qu'évident. Ce sont eux, les petits renards bibliques, les petits péchés, ici ceux des femmes au foyer, qui ravagent les vignes du Seigneur. Qu'est-ce que c'est grisant d'être un petit renard et de courir par les bois ! Se situant à la lisière du rêve, du souvenir et de l'imaginaire, le conte sur l'amant surineur s'avère finalement lourd de conséquences. Le quotidien de la vie familiale, sa matière même, est travaillé par une délicate érosion, car ce qui enchante le monde, c'est-à-dire la poésie et jadis la religion, est passé du foyer familial à la forêt. Mais regarder en profondeur à l'intérieur de ce processus n'entraine pas la culpabilité. « Je les ai dans la chatte », écrit la poétesse qui pourtant n'emploie presque jamais de mots vulgaires. Cette paraphrase se comprend ainsi : pour une femme, la liberté et les forces créatrices sont une denrée rare, inestimable, il faut donc les protéger avec son propre corps.

Le bavardage poétique de Bargielska se scinde en deux voix qui relatent les expériences de l'existence qui, bien que courantes, n'en sont pas moins dramatiques. Agnieszka, « chercheuse militante » et « dame de la Fondation », est une

jeune femme indépendante et solitaire qui anime également un atelier d'écriture à la Maison de la culture du quartier. La figure du créateur littéraire devient chez Bargielska un projet sans frontière, collectif, remettant en question le sens univoque de la notion d'auteur. Ainsi, insérant pêle-mêle, comme par inadvertance, plusieurs prénoms féminins dans son texte, l'auteure déclare que *Petits renards* lui appartient mais ne provient pas d'elle seule. Dans ce bavardage féminin, par nature quelque peu obscène, dans lequel la souffrance et le désir envahissent la scène du quotidien, les mots, les pensées, les lieux et les expériences s'avèrent partagés. L'histoire racontée par Agnieszka s'associe étroitement à la micro-perspective d'un autre personnage, une mère au foyer qui, heureusement ou malheureusement pour la réalité, est une intellectuelle sensible. Elle sait écrire « pour des journaux locaux », le soir, une fois sa journée de mère et de femme au foyer terminée. Il semble que les deux protagonistes couchent avec le même brigand si affolant.

Dans *Les Avortées*, le précédent livre de Bargielska, c'est le deuil qui impose son ton au texte. Un deuil à la fois profond et problématique car l'auteure y narre son expérience de la fausse couche, et donc de la perte d'un être qui n'a jamais existé dans le monde réel. L'expérience médicale y acquiert une représentation et un rythme religieux, le monde y est imprégné de l'éclat sombre des rites funéraires. *Petits renards* est très différent. Revenir du côté de la vie signifie entrer dans une zone de menace accrue, celle des passions érotiques défendues et des fantasmes sur l'abandon du foyer familial, ne serait-ce qu'en s'échappant par les tuyaux de canalisation. Mais manifestement, on réussit à éviter la grande catastrophe. Les enfants, endormis dans l'imagination de la protagoniste lors de sa tentative de suicide élargi, finissent par se réveiller. Et avec eux, leur mère aussi revient à la vie. Les deux émanations du « je » de l'auteure se rejoignent, les deux maîtresses du surineur retournent ensemble dans un chez-soi commun en portant les enfants dans leurs bras. L'intrigue, aussi importante et captivante soit-elle, est purement conventionnelle. Ce qui est le plus important, c'est la capacité de l'auteure à tout transformer en une substance littéraire d'une grande densité ; concise, ironique, parfois un peu surréelle mais toujours apte à mettre à jour la beauté et la terreur tapies dans l'informité de l'existence.

Kazimiera Szczuka

JUSTYNA BARGIELSKA
„MAŁE LISY"
CZARNE, WOŁOWIEC 2013
125×195, 112 PAGES
ISBN : 978-83-7536-505-4
DROITS DE TRADUCTION :
POLISHRIGHTS.COM
DROITS VENDUS EN ALLEMAGNE
(KLAK VERLAG)

PETITS RENARDS

Hé, les poulettes,

vous avez déjà fricoté avec un voyou dans les bois ?

Parce que moi, si.

Mais pour le moment, nous sommes toujours mardi, rien n'est donc encore arrivé : je suis toujours directrice d'un groupe de recherche, chercheuse, ainsi que bénévole dans une fondation, militante. Je suis une chercheuse militante. Depuis le bus arrêté au feu rouge, j'observe deux gamins avec leurs sacs-à-dos en train d'extirper de la glace d'une flaque d'eau. Ils en tiennent de gros morceaux dans leurs mains. Le feu change, le bus démarre et je me demande pour quoi toute cette glace ; la seule explication, c'est qu'ils vont la jeter sur les voitures qui passent. Je reviens à ma lecture, mais je ne devrais pas lire dans le bus, parce que tout ce que je lis me bouleverse. Ce qui me bouleverse surtout, c'est la prose féminine, mais certains ouvrages scientifiques ont également un impact sur mes émotions.

Quel soulagement de voir mon bus redémarrer avant que les garçons ne commencent à jeter de la glace sur les voitures qui passent. Il n'est pas exclu que j'aie besoin de pratiquer un sport. J'ai remarqué que pour décrire l'état dans lequel je me trouve après la lecture d'un ouvrage très controversé, j'emploi des termes psychosomatiques : je dis que j'avais les jambes qui flageolaient, ou bien que mes mains en tremblaient, ou encore que toute ma personne critique en était remuée. Après, je suis souvent obligée d'aller vers une étagère spéciale pour lire quelque chose de différent, de connu, d'évident, pour me calmer. Le plus volontiers Darwin. Je crois que je devrais bouger plus.

En fait, j'aime l'air pur. Il m'aide à utiliser des zones de mon cerveau qui ont été peu efficaces jusqu'à présent. Une fois, quand j'étais en vacances à la campagne, sans que je m'y attende le moins du monde, m'est venue à l'esprit une réplique à la remarque qu'une dame du ministère avait lancée un an plus tôt, lors d'un rendez-vous : elle nous informerait de la date du prochain rendez-vous, mais il n'y aurait pas la possibilité de négocier, car les dames de la fondation avaient beaucoup de temps. J'aurais dû lui dire alors, que les dames de la fondation employaient bénévolement leur temps libre pour réparer ce que des grosses larves comme elle bousillaient pendant leurs heures de travail payées avec de l'argent public ! Reste que je ne sais pas si je l'aurais dit avec un point d'exclamation ou pas. En somme, heureusement que cette réplique acérée ne me soit pas venue à l'esprit à ce moment-là, pendant le rendez-vous, parce que de toutes façons, j'en aurais gâché l'effet à tergiverser au sujet du point d'exclamation.

C'est justement pour ces zones du cerveau que je me suis acheté un chien. C'est un Westie. Son pelage blanc

est hypoallergénique. Deux fois par jour, je le sors sur la pelouse à l'extérieur de notre cité et une fois par jour dans le bois de l'autre côté de la rue. On le voit mal sur la neige.

Un jour, j'étais justement avec mon Westie dans le bois quand, à une distance d'environ cent mètres, j'ai vu un homme arriver. Grand, cheveux bouclés poivre et sel, il portait un pantalon de survêtement, une chemise en flanelle et un manteau déboutonné qui lui descendait jusqu'aux genoux.

– Faut vraiment être un fils de pute ! – crie-t-il.

Il s'approche, me salue, et explique qu'il parlait de ce quelqu'un qui avait jeté des déchets dans la forêt. On voit très bien les déchets sur la neige.

– Là-bas, plus loin, il y a aussi deux écrans d'ordinateur – dis-je.

Le chien de ce monsieur arrive en courant alors le monsieur me demande si nos chiens peuvent jouer un peu ensemble. Certes, bien que son toutou soit quelque peu amorphe et ne fait tout au plus que laisser mon Westie lui faire la fête.

– Nous sommes en deuil – m'explique le monsieur. – Il avait une copine, mais il a fallu la faire piquer, elle avait un cancer. Je n'aurais pas dû l'enterrer devant lui. Il n'a pas pigé que c'était des funérailles, les derniers adieux, et tout. En fin de compte, ce n'est qu'un chien, il n'est pas obligé de comprendre.

A une centaine de mètres plus loin dans le bois, j'ai vu un portrait photo d'un bouledogue posée sur la neige. Le verre était fendu, probablement à cause du gel. J'imagine que ce doit être une sorte de cimetière pour animaux ; avant l'hiver, j'y ai vu des fleurs coupées. Mon Westie finit par abandonner, le chien du monsieur dans son manteau déboutonné veut être seul.

Pendant quelques jours, je vais avec mon Westie dans un champ à l'autre bout de la cité. Les câbles électriques à haute tension qui sont tendus plutôt bas, n'arrêtent pas de grésiller. J'aime leur grésillement, grâce à lui, j'ai un champ à deux pas de chez moi, et pas un autre grand ensemble. Ensuite, je retourne dans la forêt.

Une fois, pendant la promenade, j'ai pris en photo quelque chose que je ne suis pas arrivée à comprendre. Je l'ai transféré sur mon ordinateur et je l'ai agrandi, mais je ne sais toujours pas à quoi servait cette installation. Entre quatre arbres qui formaient plus ou moins un carré, on avait suspendu à une ficelle des sacs en plastique remplis de quelque chose qui avait gelé et qui, même sur la photo, avait l'air dur. Au milieu, on avait placé une grosse pierre, mais pas un rocher, tout simplement une pierre qui avait l'air suffisamment grosse pour qu'on voie qu'elle avait été apportée ici exprès, et non pas trouvée par hasard dans le bois. A côté de la pierre, il y avait une boîte en métal découpée de sorte que le fond servait de poignée, et les deux côtés étaient comme deux lames obliques.

Bon voilà, je n'ai vraiment aucune idée.

J'ai vu le monsieur dans son manteau déboutonné. Il ne m'a probablement pas reconnu à moi-même, parce que j'avais noué mon écharpe presque à la hauteur de mes sourcils tellement il faisait froid. Il m'a peut-être reconnu à mon Westie.

– Vous voulez voir quelque chose ? – me demanda-t-il.

Nous sommes allés vers les profondeurs de la forêt, vers ces profondeurs qui se situent de l'autre côté des lotissements pavillonnaires. Il m'a montré quelque chose comme des restes d'une cabane de branchages.

– Païda a habité ici – me dit-il. – Avec sa concubine.

J'avais lu quelque chose.

– Un surineur, madame. Il s'est construit cette cabane ou c'était plutôt une tente qu'il avait recouverte de branchages, une tente à l'intérieur d'une cabane. Du camouflage. Il a habité ici tout l'été, avec sa concubine et ses deux enfants.

– Avec deux enfants ?

– Et sa concubine enceinte.

Effectivement, j'ai lu quelque chose là-dessus. Le journal local n'est pas distribué dans notre quartier, mais dans les lotissements pavillonnaires si ; on y accroche *L'Echo* aux grilles des maisons dans des sacs plastiques spéciaux à longues oreilles, mais chez nous, on n'en distribue pas, qui, du reste, s'amuserait à le glisser dans nos trois cents boîtes aux lettres, mais surtout à quoi bon, vu qu'au moins la moitié d'entre nous, weekend après weekend, va dans sa vraie maison, loin de Varsovie, et c'est seulement là que cette moitié est prête à assimiler les infos locales.

Comme d'ailleurs à payer les impôts. J'ai donc un jour pris *L'Echo* à l'épicerie du coin.

C'est pas une petite bêtise qu'il a faite, ce Païda, franchement ! Un soir de juillet, en rentrant du lac, il avait agressé un chauffeur de bus. Le bus était arrivé au terminus, mais Païda et son copain voulaient continuer à boire des coups et que le bus avance. Le chauffeur leur avait demandé poliment de descendre parce qu'il y a une loi qui dit qu'il faut descendre au terminus.

C'est là que Païda avait sorti un couteau et qu'il avait blessé le chauffeur ; celui-ci avait atterri à l'hôpital tandis que Païda et son copain s'étaient pris un avis de recherche.

– Voilà, c'est ici – dit le monsieur dans son manteau déboutonné. – C'était ici, sa tente.

De la tente, il ne restait que sa couverture organique : plusieurs branches effeuillées attachées à une poutre suspendue entre deux arbres.

– C'est dans cette tente qu'il a été pris. Et puis sa concubine, ses deux enfants, trois ans et un an, et puis cette grossesse, je ne sais pas comment compter ça. Des portables, des bijoux, des DVDs.

– Des DVDs ?

– Et comment. Ils ont passé tout l'été ici.

Il m'est venu à l'esprit que la prochaine fois, je demanderais au monsieur dans son manteau déboutonné s'il n'était pas la personne de l'avis de recherche. Dans notre cage d'escalier, il y a un avis de recherche concernant quelqu'un qui avait habité avec nous et qui avait disparu, mais sur cette photo, ou plutôt sur la photocopie de cette photo, je ne vois pas très bien à quoi devrait ressembler la personne. Du reste, je ne suis pas physionomiste, je préfère simplement demander à quelqu'un si c'est bien lui ou quelqu'un d'autre ou personne.

C'est surtout sous la douche que je pense à Païda. Le réseau de distribution d'eau de notre cité est défectueux, du moins, c'est ce que je pense, moi. Mais c'est possible que mes voisins d'en dessous se lavent tout simplement moins souvent. Quand je prends une douche, je dois attendre pendant au moins deux minutes pour que l'eau qui coule du robinet soit à la température que j'avais commandée, c'est-à-dire : tiède. Tout d'abord, c'est de l'eau froide qui coule, ensuite c'est un coup l'eau froide un coup l'eau chaude, finalement, au bout d'un certain temps, sa température se stabilise et je peux me laver. Mais quoi qu'il en soit, ça m'embête beaucoup, et c'est justement à ces moments-là que je pense le plus souvent à Païda et à sa cabane.

Traduit par Agnieszka Żuk

IGNACY KARPOWICZ

Ignacy Karpowicz *(1976), romancier, voyageur, traducteur, un des auteurs les plus intéressants de sa génération. Son premier roman est sorti en 2006, il en a publié quatre depuis ; deux fois nominé au prix littéraire Niké, il a reçu le prix Paszport POLITYKI en 2010.*

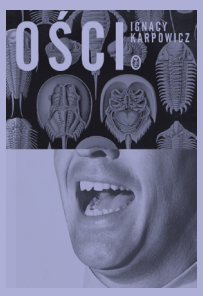
Lauréat du prix de l'hebdomadaire *Polityka*, Ignacy Karpowicz revient avec un nouveau roman intéressant. *Ions* est un récit plein d'humour sur le besoin de cohésion et de passion, mais avant tout d'exception qui se traduit dans le paysage du roman par la notion de norme. L'écrivain polonais révèle ici une nouvelle facette de son écriture après des livres très différents : *Space*, son premier roman qui a reçu un très bon accueil, est un voyage grotesque à travers la réalité polonaise au temps du capitalisme, dans les *Gestes* il tente d'analyser les relations difficiles entre un fils et sa mère, et son roman primé *Balladyna et romances* aborde de façon originale le thème de la présence de la religion dans le monde contemporain.

Ici, Karpowicz se concentre sur un héros collectif et pose un regard plein de curiosité et de chaleur sur des bourgeois (pas si affreux) noyés dans leurs soucis personnels et principalement amoureux. Les personnages de son livre sont issus de la classe moyenne polonaise et offrent tout un spectre d'attitudes et d'opinions. Parmi eux, Norbert qui sans éprouver une grande sympathie pour les homosexuels a une aventure avec Kuan, un Vietnamien (qui apparaît le soir sous les traits du célèbre drag-queen Kim Lee). Par ailleurs, il n'est pas sans apprécier la compagnie de Ninel, pétillante professeur qui entretient, quant à elle, une relation bizarre avec Szymon, époux de la fragile Maja, mère d'un adolescent et sœur de Faustyna, fervente catholique. Sans oublier les copines d'Andrzej, lui-même en couple avec le désordonné Krzyś... Et ainsi de suite résumer le nouveau Karpowicz, c'est comme parler d'un film d'Almodóvar. A ceci près que la folie est absente du portrait que fait l'écrivain polonais de cette pléiade de personnages relativement hauts en couleurs (parfaitement dépeints). Ce roman raconte de façon feutrée et vraiment drôle comment la vie quotidienne peut se mettre à déraper, sans que ce déballage conduise au drame mais plutôt à la création d'un nouvel ordre plein d'épanouissement (?).

Ainsi, les ions plutôt que les atomes de la vie quotidienne apparemment chargés et dangereux, sont en fait inoffensifs. Car Karpowicz parvient à les débarrasser de leur charge de provocation. Et tout en écrivant un livre engagé, en créant un projet de société idéale ouverte au changement, tolérante, sans parti pris au fond, il nous raconte l'histoire de gens sympathiques, un peu perdus, une histoire pétrie de convention.

Comment pourrait-il en être autrement quand, comme le montre l'auteur, cette vie qui certes nous semble ce qu'il y a de plus important au monde est en fait inscrite dans des millions de structures et de systèmes qui nous dépassent. Voilà pourquoi une dimension infime semble la juste échelle pour décrire ces mœurs agités.

Patrycja Pustowniak



IGNACY KARPOWICZ
„OŚCI"
WYDAWNICTWO LITERACKIE,
CRACOVIE 2013
145×205, 472 PAGES
ISBN : 978-83-08-05118-4
DROITS DE TRADUCTION :
WYDAWNICTWO LITERACKIE

IONS

Maja,

tu es la personne la plus formidable au monde.

– Pardon, vous avez dit quelque chose, madame ?

Maja se rendit compte à cet instant qu'elle était passée du mode mantra silencieux au mode parlant. Elle se sentit honteuse et rougit. Elle n'avait pas honte de parler à voix haute. Les folles qui prennent les transports en commun et qui radotent en s'adressant à Dieu et aux muses ne lui faisaient pas mauvaise impression. Au moins, elles ont quelque chose à dire, les passagers silencieux feraient mieux d'avoir honte. En revanche le contenu de leurs dires, eux, lui faisaient honte. Pour des raisons de sécurité et par égard pour ma propre dignité, je devrais peut-être passer à un mantra moins personnel. Elle hésita entre « ne poussez pas » et « billets, s'il vous plaît », neutres du point de vue de l'ego ; elle décida d'expérimenter le premier, sans espérer pour autant qu'il soit aussi efficace pour se remonter le moral que « Maja, tu es la personne la plus formidable au monde. »

Elle n'eut pas répété deux fois cette nouvelle phrase thérapeutique, que la voix reprit :

– J'ai bien entendu. Vous avez dit quelque chose.

Elle capitula. Elle releva les yeux pour fixer la source de cet agaçant bavardage. Elle ne s'attendait à rien, peut-être un transistor, elle ne s'attendait surtout pas à ce qu'elle vit. Devant elle se tenait un homme large d'épaules d'environ trente ans ; les cheveux soigneusement coiffés au gel, la raie à droite, les traits du visage réguliers, la peau sans aucune imperfection, ni verrues ni boutons, les joues rasées de près, le contour de la barbe net, tel le seuil de tolérance du Vatican quant à la reconnaissance de l'égalité hommes-femmes. Il portait à la perfection un manteau gris ouvert sur une chemise impeccable. Elle ne vérifia pas son pantalon car elle avait peur de baisser les yeux – elle aurait sans doute eu l'air de lui reluquer l'entrejambe, comme si elle appartenait à une population d'affamés sexuels ; et même si cela aurait pu donner une tout autre impression, Maja pensait déjà que cela donnait justement cette impression, voilà pourquoi elle faisait tout son possible pour garder la tête haute.

Tout en regardant cet inconnu droit dans les yeux, elle voulut lui demander quel pantalon il portait, car pour des raisons qu'à moitié objectives et ne dépendant pas d'elle, elle était incapable de le savoir de manière autonome ou de ses propres yeux. Heureusement, elle se garda de le dire. L'homme se présentait un peu trop bien, trop propre sur lui, les détails soignés, il était fabriqué avec une précision agaçante et exagérée au goût de Maja. Là, devant elle, se tenait le Fils Idéal de Parents Formidables.

Un frisson d'angoisse la parcourut : cet homme avait été élevé dans une famille pathologique, tous les matins sa sadique de mère lui coiffait bien les cheveux et l'obligeait à porter des vêtements tout droit sortis de Son rêve d'enfant parfait, idéal cauchemardesque périmé d'un an pour être encore à la mode, pendant que son père, monsieur Raide comme un Pieu, répétait chaque matin : « Souviens-toi, mon fils, quand tu parles, regarde toujours ton interlocuteur droit dans les yeux ».

L'imagination de Maja s'emballait. Elle voyait monsieur Propre assis à table en train de finir son repas ; sur son assiette nette comme si on ne lui avait rien servi, ne restait qu'un seul petit pois. N'importe quel homme normal aurait passé un quart d'heure à poursuivre ce petit pois de sa fourchette, mais pas monsieur Bien Sous Tous Rapports. Lui, d'un geste précis plantait sa fourchette dans le petit pois. Portait sa fourchette à la bouche. La peur de Maja grandissait. Il n'y avait pas l'ombre d'un doute – elle se tenait nez à nez avec un homme mortellement dangereux, un barracuda, brun de surcroît. Elle devait à tout prix convoquer une contre-image positive. Elle pensa à son fils, à son iroquoise, à son rapport nonchalant à l'eau et au savon, or l'image de son fils ne fit qu'aggraver l'état de Maja. Elle fut horrifiée à l'idée que son Bruno chéri puisse rencontrer un jour cette Bête en col blanc immaculé et être contaminé, qu'il rase son iroquoise et porte la raie sur le côté. Dieu, dans ta bonté, je t'en supplie, pas Bruno !

– J'aurais dû prendre un taxi.

– Pardon ?

– On croise des gens affreux dans le bus.

– Des gens comme moi, vous voulez dire ?

– Le prochain arrêt est à la demande, sa voix chevrotait et était plus basse. Je demande que vous descendiez.

Il sourit.

– J'ai l'impression que ma mère vous aimerait beaucoup.

– Je suis nulle avec les mères. Je crains que mes sentiments ne soient pas réciproques à l'égard de la vôtre.

Elle voulut ajouter : « parce qu'au fond, elle a élevé un monstre », mais elle parvint à se contenir. Ce maigre succès – Maja n'arrivait pas toujours à ne pas exprimer ce qu'elle n'avait pas l'intention de dire – lui redonna du courage. L'autobus était bondé, elle ne risquait rien, au pire elle attraperait une mycose ou la grippe d'un des co-passagers ; elle pouvait, avec une très large vraisemblance, rayer le viol de la liste des menaces potentielles. La situation était inconfortable et la suivante : elle parlait avec un homme poli, effroyablement propre, et de haute qualité, façonné de manière hyperréaliste.

– Vous n'êtes pas obligé de descendre au prochain arrêt, dit-elle conciliante après un long moment. Vous pouvez descendre quand vous voulez.

Il inclina légèrement la tête. Il se racla la gorge comme embarrassé.

– Ça me ferait plaisir de mieux vous connaître. Je dois avouer que vous m'avez fait une très forte impression.

Elle le regarda un peu différemment. Le fait qu'il lui manifestait de l'intérêt permit à Maja de revoir son jugement à son égard, d'avoir plus de sympathie ou plutôt moins d'antipathie. Elle reconnut qu'en le salissant un peu, en lui mettant les cheveux en bataille et trois boutons sur les joues, il pourrait ressembler à un grand singe comme les autres. Elle aurait même pu l'emmener en boîte. Ce n'est apparemment pas un psychopathe mais juste une personne attardée au niveau intellectuel, civilisationnel et hygiénique.

– Est-ce que pendant l'insurrection de 1830, d'où vous sortez visiblement, il était de bon ton de draguer les filles dans les transports en commun ?

Pendant qu'il réfléchissait à sa réponse, elle s'imaginait que monsieur Je Pisse de l'Eau de Source Légèrement Gazeuse était équipé en frères et sœurs cadets. Toute la portée assise à table attaquant sur commande un petit pois à la fourchette. La scène parut à Maja d'un comique si désarmant qu'elle ne tenta même pas de cacher son sourire.

– Je n'arrive pas, reconnut-il avec gravité, à trouver une réponse intelligente ou drôle.

– Et moi, c'est le contraire. Les réponses intelligentes me viennent facilement. A quoi bon, puisque je n'ai jamais envie d'écouter les questions !

– Permettez-moi de vous inviter à dîner.

Maja était prise d'un intérêt toujours grandissant pour l'inconnu, ou plutôt pour son allure impeccable. Elle avait l'impression d'être archéologue et employée des services médico-sociaux, une biologiste qui aurait trouvé une forme de vie extraterrestre. C'était comme si elle avait découvert le téflon. La substance la plus pure sur terre ; bon, peut-être ex aequo avec l'hostie.

– Est-ce que vous suez ?

– Hmm. Oui, maintenant par exemple, de nervosité, j'ai les mains moites. La paume des mains.

– Est-ce que vous...

– Je répondrai à toutes vos questions, à condition que nous nous revoyions.

– Très bien. Dans un endroit public bien éclairé. Est-ce que vous êtes souvent enrhumé ? Et dans ce cas, coulez-vous du nez ?

– Je descends à la prochaine. Donnez-moi votre numéro de téléphone, s'il vous plaît.

Maja le lui dicta pendant que, de son portefeuille en cuir bien tenu, il sortit une carte de visite.

– Je vous appelle demain. Et ça c'est au cas où. Au revoir.

Il descendit, elle ne le suivit pas du regard. Elle ne savait pas ce qui lui ferait le plus mal : s'il s'arrêtait pour la regarder ou s'il se retournait pour continuer sa route. Maja n'aimait pas regarder quand elle ne savait pas ce qu'elle voulait voir. Un sujet d'observation à priori si indéfini était très risqué et l'idée d'une conjonctivite ne lui semblait pas du tout d'actualité.

Cela bruissait dans sa tête, et ce n'étaient pas de délicates bulles de champagne, mais quelque chose de plus fort, de résolument hydraulique. On aurait pu comparer ça à un curage de jacuzzi. Boulboulboul. Eliminons immédiatement le plombier qui se planque sous mon crâne, pensa-t-elle.

Pour elle, cette conversation du bus était soit un effet complètement improbable des antidépresseurs, soit une chose embarrassante, comme si elle avait essayé de se mettre dans la peau de l'adolescente qu'elle n'était plus depuis longtemps. Repassée en boucle, en commençant toujours par ce prologue maladroit (Maja, tu es la personne la plus formidable au monde), elle est d'un prétentieux désespérant. Il ne convient pas aux gens réellement intelligents et bien élevés de proférer des phrases révélant leur intelligence et leur bonne éducation. Des gens intelligents et rompus aux usages du monde auraient choisi un thème convenable. Le temps qu'il fait. L'augmentation de l'âge de la retraite. Une catastrophe ferroviaire. Le nombre de victimes.

Traduit par Isabelle Jannès-Kalinowski

PAWEŁ POTOROCZYN

Paweł Potoroczyn *(1961), diplomate, éditeur, producteur musical et cinématographique fut consul de Pologne à Los Angeles, mais aussi directeur de l'Institut de la Culture polonaise à New York et à Londres. Depuis 2008, il est à la tête de l'Institut Adam Mickiewicz de Varsovie qui a pour mission la promotion de la culture polonaise à l'étranger.* Chose humaine *est son premier livre.*

Le début littéraire tardif, surprenant de Paweł Potoroczyn, *Chose humaine*, se présente comme une approche de l'histoire des Polonais non pas « côté cour » mais « côté village » avec sa paysannerie, ses juifs, sa paroisse, ses résistants et, bien sûr, ses femmes du peuple. Le village s'appelle Piórków. Ses habitants, les Piórkoviens forment une communauté sinistre et vengeresse d'honnêtes gens, où prévaut l'instinct quand ses membres s'épient mutuellement et se font souffrir des générations entières, juste comme cela, le plus normalement du monde.

Le livre a été favorablement accueilli par la critique polonaise. Il est écrit dans une langue stylisée avec soin, d'une grande souplesse quand elle associe la réalité paysanne, l'ironie de l'auteur avec une révision de la propension à l'héroïsme et au martyre du canevas polonais. Les traits forcés de la farce donnent du relief au récit, les thèmes tels la résistance à l'occupant allemand sont ramenés avec dérision aux éléments concrets du corps et de la terre. Tout commence par un enterrement puisque, lisons-nous, « Les enterrements à Piórków étaient plus animés que les noces, le cinématographe et l'électricité ». Tout un chacun y participe, nul besoin d'invitation ou de billet d'entrée, et quand un ennemi est mis en terre, c'est du « pur plaisir » ! Cet usage paysan semble symboliser le mode d'existence de l'ensemble de la communauté polonaise concentrée sur ses rites mortuaires, dissimulant ses pulsions sombres et primales sous les images du Christ Sauveur et de la Vierge Marie appelant au sublime. Les rites de la culture paysanne ne sont présentés ni comme sacrés ni comme profanes par l'auteur de *Chose humaine* mais comme relevant tant du domaine du hasard que du destin, de la psychologie ou de l'histoire des lieux. Le bien et le mal cohabitent et s'entremêlent toujours et partout. Le mouvement pendulaire de la vie et de la mort mis en jeu

par les cortèges nuptiaux ou mortuaires traversant le village n'est pas en état d'évaluer, de mesurer ou de dominer l'inégale charge des vertus et des méfaits. Tant vont les unes que les autres.

Le roman développe plusieurs trames dont la plus marquante relate l'amour de Jasio Smyczek, un musicien coureur de jupons et de Wanda, la belle boulangère. Ni le curé ni les villageois ne leur pardonnent leur vie pécheresse, mais Smyczek meurt d'une balle allemande comme résistant dans une scène d'ouverture du roman. Le lecteur est alors entraîné dans le passé des destins complexes des habitants de Piórków, ceux des propriétaires terriens, des paysans, des juifs et même des Allemands. Il y a des communistes, des artistes et des aventuriers. Potoroczyn livre ainsi une nouvelle version de la prose à thématique paysanne, libérée de sa vision unique à la fois patriarcale et religieuse. Il transforme la tradition romanesque de ce genre telle que l'avaient instaurée Władysław Reymont, Julian Kawalec ou Wiesław Myśliwski avec l'ironie perceptible d'un Gombrowicz et les rythmes des narrations localisées d'un Jerzy Pilch. La part cachée de *Chose humaine* est celle de l'art, elle pose la question de savoir qui est artiste et qui aurait aspiré à l'être. Autant de questions qui signalent une vaste ironie de ce nouvel auteur à l'égard de lui-même.

Kazimiera Szczuka

PAWEŁ POTOROCZYN
„LUDZKA RZECZ"
W.A.B., VARSOVIE 2013
123×195, 352 PAGES
ISBN : 978-83-7747-833-2
DROITS DE TRADUCTION :
GRUPA WYDAWNICZA FOKSAL
DROITS VENDUS EN CROATIE
(EDICIJE BOZICEVIC)

CHOSE HUMAINE

Le petit

mot envoyé par le père Morga au châtelain Radecki comportait juste deux phrases. La première disait : « Grégoire, samedi je viens au goûter et faire une partie de Préférence ». La seconde : « Tout ce que tu feras pour le malheureux qui te remet ce billet, c'est comme si tu le faisais pour ton frère ou pour moi-même ».

Le châtelain prit à cœur les deux sentences. Il veilla à ce que le goûter fut tel un dîner : crème de bolets, sandre, canard, gâteau au pavot, hydromel, liqueurs, vodka et le temps manqua pour les cartes. Il fit installer Jasio Smyczek au grenier, mais celui du manoir. Une fois le cabriolet du père Morga disparut au bout de l'allée de peupliers, Radecki rédigea la recommandation demandée qu'il adressa à un ancien ami de sa famille.

Il n'avait aucune raison d'apprécier Smyczek. Il ne l'aimait pas car Wanda avait rejeté ses propres avances, par deux fois qui plus était. La première fois, c'était à la mort du boulanger quand elle portait le deuil en façade tandis qu'il apparut que sous la couette elle frayait avec Smyczek. La seconde alors que ce dernier était emprisonné à Tarnów.

Il ne l'aimait pas parce qu'au cours des chasses, quand il voulait servir à ses invités des perdrix ou des lièvres, il lui fallait recourir à Smyczek ; lui-même était incapable de faire mouche sur une charrette de foin.

Il ne l'aimait pas parce qu'après avoir admis le vaurien sous son toit, malgré lui, voire contre sa propre volonté, il le traitait mieux que ses autres serviteurs, mieux même que les familiers du manoir au temps où cette maison d'Olszany était encore une demeure. Il ne l'aimait pas parce qu'une fois qu'il eut montré le piano à Smyczek, il perdit à la fois le contrôle de l'instrument dont il n'avait jamais su tirer un son pur, et tout sentiment de supériorité.

Il n'aimait pas Smyczek. Un point, c'est tout.

Radecki aurait pu tuer pour avoir du talent, n'importe quel talent, une once de talent, un semblant de talent, peu importait l'art. Il connaissait le solfège, mais ne savait jouer d'aucun instrument. Il était juste capable d'assister un pianiste en lui tournant les pages, mais il prenait alors sa revanche en le saluant de façon suffisamment ambigüe pour signifier qu'il était un artiste à son égal et que ce n'était que par timidité qu'il acceptait ce rôle secondaire. Le vrai génie n'est-il pas humble, disait son salut, seuls les talents de peu affichent leur fierté ! Il montrait alors une fatigue tellement convaincante, baissait les paupières avec une sincérité sans pareille, détournait la tête et renvoyait les pans de son queue de pie en arrière d'un geste si parfait qu'il semblait être le maestro venu à Olszany honorer les lieux de sa musique. Les poses du châtelain étaient

tellement impressionnantes qu'à n'en pas douter, les applaudissements lui étaient destinés pour partie comme il le méritait très justement.

De sa plus tendre jeunesse à un âge des plus mûrs, Radecki s'était essayé à la poésie car il partait du principe que celle-ci ne nécessitait pas de talent inné comme la musique ou la peinture, que les mots étaient accessibles tant aux sourds qu'aux aveugles et leurs sens équitablement partagés entre tous ceux qui savaient écrire. Son idée de la chose était aussi fausse que sa poésie insipide, qu'il écrivit des odes en russe, des sonnets en anglais ou des haïkus. Une inclination abusive à instaurer une chute, à plonger dans le piège du lyrisme anéantissaient ce que Radecki tenait lui-même pour l'essence de la poésie : être libre des contraintes prêtées à la littérature et libre de s'exprimer. Les rythmes, les mélodies et les couleurs, réservés à ceux qui ont le plus grand mal à écrire étaient certes présents dans ses vers mais, en toute langue, résonnaient du timbre commun d'un seau en émail.

Radecki devait savoir peindre, mais il était trahi par cette distance artificielle qui fait que des tableaux à la facture acceptable semblaient peints par un presbyte obligé de se placer à quatre pas de la toile pour y voir les formes et les couleurs car de près il ne voit que des traits et des atomes de peinture. Le châtelain savait peut-être peindre, mais il n'aimait pas ou alors uniquement des nus de jeunes garçons dont la matière éthérée figée dans des poses banales attestait des connaissances indécises du peintre tandis que les petites lèvres et les membres imposants signalaient les apories de l'artiste. L'embarras des plus grands qu'était la recherche des modèles entrait pour beaucoup dans le fait que Radecki peignait rarement et toujours en proie à l'inquiétude.

Le malheur du châtelain, la malédiction de sa bonne éducation et de son bon goût faisaient qu'il se rendait compte de tout cela. Malheureusement, ce qui lui échappait, c'était que pour s'exprimer, il fallait savoir qui on était.

Il avait abandonné le chant très jeune quand il avait décelé une certaine gêne sur le visage de ses parents : « Tu n'es pas obligé de chanter mon fils, lui avait dit sa mère, raconte-nous plutôt ».

Radecki s'était souvent demandé comment il se faisait que Morga jouissait de pareil prestige chez les paysans ; ceux-ci faisaient immédiatement tout ce qu'il leur demandait, parfois même sans ronchonner ou juste bougonner ; après tout le curé était un nouvel arrivant, un métèque tandis que les Radecki et les Gieskaner avaient plongé leurs racines depuis quatre cents ans dans cette contrée ! Qui plus est, Morga n'était ni particulièrement intelligent, ni très instruit et d'une vanité sans merci quoique juste à sa manière. Si au moins il avait eu l'autorité du grand âge ! Mais Morga n'était pas très vieux. Peut-être était-ce à cause de cela d'ailleurs qu'il jouissait d'un moindre respect chez les villageoises pour qui un homme gaillard, porterait-il la robe, restait un homme surtout s'il était vertueux car rien n'amplifie autant la curiosité féminine que le rejet ou le désir interdit, tandis que rien n'obère autant le respect que pareil intérêt. La considération des hommes pour un des leurs, pas encore vieux mais déjà volontairement de l'autre côté, pouvait être le pendant de cela.

Il faut ajouter que le châtelain, sans comprendre l'obéissance de Smyczek à l'égard de Morga, surtout quand le musicien laissait tomber la plus belle des femmes, avait ses raisons et contraintes personnelles pour écouter le curé. Il écrivit donc cette lettre qui commençait par : « Cher Oncle, pardonnez-moi de m'adresser à vous directement mais je n'ai aucune relation au gunbats. Depuis notre dernière rencontre dans les jardins du château impérial, je ne vous ai adressé aucune requête et je ne me permettrais pas de prendre de votre précieux temps pour une affaire me concernant, ni vous mettrais dans l'embarras ; seulement, il se trouve que l'heure est venue d'aider un homme du peuple comme vous l'aviez suggéré alors. »

La lettre se terminait par : « ... autrement, il se retrouvera en prison, ce n'est qu'une question de temps ».

Les calculs de Radecki avaient la simplicité des films du cinématographe de Częstochowa. Au premier acte, Smyczek part pour un juste exil. Au deuxième, Radecki dépose le monde entier aux pieds de Wanda (ivresse du traîneau qui glisse sur la neige étincelante, lumière du soleil dans les frondaisons des arbres). Au troisième, Wanda se donne au châtelain (vertige), au quatrième, elle a des remords (sous-titre : *ah, qu'ai-je fait* ?), mais Radecki la demande en mariage (le diamant de la bague de fiançailles brille à la lueur des bougies).

Acte cinq : il apparaît que le vilain Smyczek est innocent, aidé en secret par Radecki, il rentre d'exil, mais accepte son destin et le châtelain épouse Wanda.

Ou bien :

Acte cinq : injustement condamné, Smyczek rentre d'exil, pardonne à Wanda, le châtelain pourvoie les nouveaux mariés d'une dot généreuse en guise d'amendement.

Ou bien :

Acte cinq : Smyczek en épouse une autre ou disparaît à la guerre ; le malheureux châtelain rompt ses fiançailles sous la pression de sa famille et de la bonne société ; Wanda jette la bague de fiançailles dans l'étang de Piórków et pleure sur son sort (*Oh, pauvre de moi*).

Il n'y eut jamais aucune réponse du Maréchal, mais la lettre eut une suite. Deux mois plus tard, une estafette militaire à moto arriva au manoir avec une feuille de conscription pour Smyczek.

Pour la première fois, Jasio Smyczek parapha sa lettre pour Wanda d'une clé de sol. Sans descendre du side-car, il tendit sa missive à Wawerek en lui demandant de la porter à sa belle. Ce dernier accepta, salua en inclinant légèrement son chapeau puis se dirigea vers Zatylna. Smyczek abaissa les lunettes règlementaires sur ses yeux, la moto vrombit, cracha de la fumée, fit demi-tour pour ensuite disparaître sur la route de Broniszew dans un nuage de poussière et une troublante odeur mauve de gaz d'échappement.

Traduit par Maryla Laurent

BEATA CHOMĄTOWSKA

Beata Chomątowska *(1976), journaliste, auteure du reportage historique* Station Muranów, *consacré au quartier de Varsovie édifié sur les ruines du ghetto. En 1999, elle s'est rendue en auto-stop aux Pays-Bas avec une bourse du programme Tempus, et elle a habité et travaillé à Bréda, ce qui lui a permis de faire de nombreuses découvertes dans le domaine interculturel. Elle travaille actuellement à un nouvel ouvrage.*

Le nom de Bréda la hollandaise ne sonne pas de façon aussi familière que celui de Londres, ville où il est impossible de marcher sans entendre parler polonais. Bréda fait vraiment exotique. Tout comme les histoires folles réunies dans le livre de Beata Chomątowska, *Les vrais amis se font à Bréda*. L'auteure d'un monumental ouvrage historique admirablement reçu, revient cette fois à ses souvenirs d'un an et demi de séjour en Hollande, dans le cadre du programme Tempus. Mais il ne s'agit pas cette fois d'un reportage – le texte ouvré de manière fine échappe à toute catégorisation : même si l'auteure reconnaît elle-même avoir un fort ancrage dans la réalité, la recomposition artistique allant de pair avec le talent de la narratrice font que *Bréda* incline en direction d'un roman. L'héroïne du livre est une étudiante qui, à la fin des années quatre-vingt-dix, part avec un garçon pour la Hollande à la recherche d'aventures qui ne siéent pas à une jeune fille originaire comme elle d'une famille d'intellectuels. Il est donc question de diverses consommations, ainsi que de cette liberté de mœurs qui est le pain quotidien de ce paradis libéral. A Bréda, elle se met en fait à fréquenter l'université (faisant sans enthousiasme excessif connaissance de ses camarades d'étude et prenant conscience de ce que le « quart d'heure universitaire » n'est pas de mise dans cette patrie de la ponctualité), mais surtout elle se fait embaucher dans un café légendaire (comme on va vite le comprendre) où elle fait la connaissance d'une pléiade d'amis bizarres élevés dans le culte de la liberté.

Les aventures juvéniles des deux héros et leur étonnement incessant devant les contrastes civilisationnels criants qui opposent la Hollande et la Pologne sont décrits par Chomątowska d'une manière très drôle et expédiente, provoquant à son tour l'étonnement du lecteur renvoyé à des

souvenirs proches. C'est qu'il y a à peine plus d'une décennie, nous les Polonais, nous nous étonnions qu'il puisse y avoir dans des lieux publics de belles toilettes propres équipées de chasses mystérieuses et difficiles à trouver, et que, pour nous, les devises étrangère étaient à l'époque le bien le plus luxueux.

Le livre *Les vrais amis se font à Bréda* est un portrait plein d'ironie, sincère, parfois impertinent, de la jeune émigration polonaise de la fin des années quatre-vingt-dix, si différente de celle qui a précédé les bouleversements. Elle ne cherche plus asile à l'étranger, pas plus qu'elle n'épargne pour un logement en Pologne, mais elle s'efforce de plus en plus gaillardement (brisant les complexes de ses origines) de profiter de la vie et de devenir une partie de cette mythique Europe unifiée qui quelques années plus tard allait devenir une réalité irréversible pour nous.

Patrycja Pustkowiak

BEATA CHOMĄTOWSKA
„PRAWDZIWYCH PRZYJACIÓŁ
POZNAJE SIĘ W BREDZIE"
CZARNE, WOŁOWIEC 2013
125×205, 336 PAGES
ISBN : 978-83-75365-55-9
DROITS DE TRADUCTION :
POLISHRIGHTS.COM

LES VRAIS AMIS SE FONT A BREDA

Je me soucials

d'autant moins de l'examen qui m'attendait que j'étais toute à l'ivresse de mes nouvelles connaissances. Et pourtant je l'ai réussi de manière totalement inattendue. Arrivée juste à ras la moyenne, mais l'essentiel est que je l'avais passé. Une telle joie que je me suis enflammée pour le travail suivant que Meneer Hors nous fixa pour le second semestre – établir un plan de promotion pour une firme de production de vins dans le vignoble hollandais. Pour commencer, on nous a emmenés tous en groupe visiter une exploitation et bavarder de ses besoins avec le producteur. Une dégustation sur place bien sûr nous attendait dans la grande exploitation près de Tilburg. Nous avons tour à tour goûté les blancs et les rouges, assurant le propriétaire qu'ils n'étaient pas moins bons que ceux de pays viticoles traditionnels, encore que par tous les diables nous ne parvenions pas à comprendre par quel miracle dans ce climat humide et froid il réussissait à sortir de telles piquettes. Mais pour être sincère, comme elles donnaient des gueules de bois aussi puissantes que celles consécutives à des mélanges de boissons plus nobles, nous n'étions pas dans le mensonge absolu. Je me suis attelée au sujet, et j'ai vraiment réfléchi dans mes moments de liberté à la façon de promouvoir ce vin hollandais, puisqu'il existait bel et bien, et je me suis associée pour ça avec P. – et tu sais, c'est même curieux – j'ai surtout activement travaillé en groupe. Cette fois, je me suis retrouvée avec Viktor et Katelin. Nous avons eu des quantités d'idées, allant de celle de vendre ce vin dans le réseau d'informations touristiques VVV, proposant d'en faire des cadeaux originaux à rapporter de Hollande par les étrangers, à celle d'emballages adaptés qui évoqueraient les emblèmes que sont le hareng, le sabot et le moulin à vent. Le meilleur projet de groupe serait réalisé. Nous étions persuadés de gagner. Nous étions tout simplement les meilleurs. Lorsque vint le jour dernier de la présentation des projets devant tous les étudiants et une commission composée d'enseignants, nous n'avons même pas senti le besoin de croiser les doigts pour Viktor désigné pour transmettre notre sagesse, car nous savions qu'il le ferait en diva. Et tel fut le cas, il s'est avancé, il a salué, puis il s'est lancé dans une tirade d'un freestyle éblouissant. Un récit de rappeur sur les vins hollandais, suspendant sa voix dans les moments voulus, et s'aidant d'une gesticulation accompagnée en fond d'une succession coordonnée de slides. Tout ceci prit un bon quart d'heure, quinze minutes d'étalage de nos tripes sur l'autel d'une victoire collective. Nous avions évidemment contribué à préparer la présentation, mais c'est de Viktor que nous étions les plus fiers. Il conclut en s'essuyant la sueur au front, attendant

une tempête d'applaudissements. Mais dans la salle, c'est le silence qui se fit. Les étudiants le regardaient dans une admiration muette, montrant que cela leur avait plu, mais les jurés conservaient des mines impénétrables, comme si l'abondance de mots et de sons les avait changés en pierre. Meneer Hors s'ébroua le premier de sa léthargie, et il brandit une tablette portant un numéro. Zéro ! Viktor cligna des yeux, ce vieux schnoque devait se tromper, il allait de ses mains tremblantes corriger le verdict et donner le bon. D'un seul geste rapide, les autres tendirent leurs tablettes, zéro, zéro, cinq fois zéro, et seule Janka Kapusta nous donna un deux de miséricorde, avant de se reprendre, confuse de s'être distinguée ainsi. – Non, non, ce n'est pas possible ! – Viktor repassa le regard sur la salle pour s'assurer qu'il n'était pas victime d'un mirage. Katelin et moi avons fait de même. – Allez-vous faire foutre ! *Lul* ! – s'écria-t-il avec colère en hollandais à l'adresse de l'auditoire, et il se rua hors de la salle, faisant flotter ses cheveux blonds. On entendait encore le bruit de ses tennis martelant les marches d'escalier lorsque Menner Hors, d'une voix maîtrisée, comme si de rien n'était, demanda : – Au suivant, s'il vous plaît – avant de se rasseoir à sa place, prêt à juger. Nous n'avions plus envie d'écouter. Les présentations suivantes étaient correctes, et ennuyeuses comme la pluie. Des filles en tailleur qui ânonnent, et des garçons en complets-veston qui font glisser des slides standard en Powerpoint. Tous obtinrent des notes correctes. Quelque chose n'avait pas fonctionné, ce que je n'ai pu comprendre que plus tard, lorsque je me suis plantée au deuxième examen chez Hors, et ce malgré un authentique engagement et un million d'idées superbes pour la promotion de cognacs made in Holland. Après avoir écouté mes réponses, il n'eut même pas un froncement de sourcil pour me dire : Hum, tes indéniables talents pourraient judicieusement être mis à profit ailleurs, et alors que je me réjouissais déjà de ce que je prenais pour une haute appréciation, il me mit moins que la moyenne. Son compliment d'un goût douteux devait être le miel destiné à faire passer la pilule amère, et à me la faire avaler sans murmure. Personne n'attendait de nous cette créativité qui aurait été récompensée en Amérique, mais l'observance de procédures. Viktor avait dès le début montré qu'il n'avait pour celles-ci aucun respect, il avait brisé le *beleid* de rigueur à l'école, et que d'autre avaient à prouver ses retards répétés ? En présentant le travail de groupe d'une manière excessivement théâtrale, il avait montré son ignorance, car après tant de conférences il aurait dû savoir que ce serait mal vu. En Hollande, on ne convainc pas des auditeurs sérieux par de la rhétorique mais par des arguments exposés selon un schéma établi. Et pour finir, il avait démoli une ambiance si laborieusement construite. Il ne se remontra même pas à l'examen, et fut donc jugé défaillant, sans qu'un mot ne lui soit consacré, et l'incident resta enveloppé d'un silence plein de tact. Je devais me présenter à une session de rattrapage le mois suivant. Aucun des enseignants ne s'offrit à m'aider, c'était à moi de le demander. En Hollande, chacun est considéré comme un adulte responsable de ses actes, et personne ne vous prendra par la main, à moins qu'on ne fasse clairement comprendre que c'est bien cela qu'on attend. Dans ce cas, toute une bureaucratie prête à cette éventualité se met en branle et vous oriente vers les filières correspondantes. Seule parmi les Polonais et les Hongrois, Katelin m'offrit un soutien, et même mon admirateur polonais se cacha au moment de l'épreuve, peut-être l'avais-je trop efficacement effarouché. Des autres, je ne pouvais rien attendre, occupés qu'ils étaient par un tout autre drame qui se déroulait sous nos yeux. Krisztina et Istvan se séparaient. Mais il ne s'agissait pas d'une séparation ordinaire. Istvan s'était fait *loverboy*.

Ce terme anglais repris dans l'argot hollandais ne désigne nullement un jeune amant enflammé mais une catégorie spécifique de maquereau qui se fixe sur les étrangères. Il tourne autour des facs, dans les cafés fréquentés par les étudiantes, s'efforçant de repérer celle, ou mieux, celles dont le regard triste trahit un sentiment de légère perdition. Il sait que dans ce milieu, tout le monde se tient les coudes, mais sans qu'on puisse vraiment parler de proximité, la maison est loin, les filles se mettent à ressentir le besoin d'avoir ici sur place un proche à qui confier leurs soucis personnels. Sur certaines, cela se voit au premier coup d'œil, d'autres comme Krisztina dissimulent, s'affichant sûres d'elles-mêmes, mais l'œil vigilant du *loverboy* en avait vu d'autres, et il les repérait toutes sans peine au milieu de la foule. Il savait aussi parfaitement, car il avait sondé le terrain, que ces arrivantes d'Europe de l'Est voudraient trouver en Occident une moitié pour la vie. Le mieux serait un Hollandais, mais si un Marocain ou un Turc né en Hollande se révélait civilisé, il n'y aurait pas à se cramponner désespérément au plan initial. Une fois choisi l'objectif de l'attaque, on passe à l'action, on accroche la fille, et on la convainc de l'intérêt qu'on lui porte. D'ordinaire, les choses vont vite, et après quelques dîners moyens-chics, l'objectif s'attendrit, voire il tombe amoureux. La tâche suivante est d'entretenir la passion quelques semaines, un mois au plus, toujours à faire des compliments et offrir des cadeaux, pour arriver à l'étape où l'on peut s'ouvrir d'un grave problème : quelques dettes contractées auprès d'une connaissance. Celle-ci travaille dans une branche difficile, j'ai honte d'en parler, encore que chez nous, tu as vu, c'est un travail comme un autre. Il nous a aperçus ensemble, et tu lui plais. Si tu étais d'accord pour le rencontrer, rien qu'une fois, tout serait arrangé.

Nous ne saurons jamais si Istvan a réussi à convaincre Krisztina ou si, inflexible, elle a au dernier moment coupé le contact avec lui, mais nous ne la voyons plus maintenant que pleurer, son maquillage lui dégoulinant sur les joues, et insensible à notre présence. Et le pire est qu'elle a dû finalement en parler aux enseignants, parce qu'Istvan ne prend pas la séparation pour argent comptant, et qu'elle ne se sent plus en sécurité.

Traduit par Erik Veaux

JAN KRASNOWOLSKI

Jan Krasnowolski *(1972), prosateur, auteur de deux recueils de récits,* Neuf histoires faciles *(2001) et* La Cage *(2006). Après des études dans un lycée d'arts plastiques, il a exercé diverses professions. Il est parti pour la Grande Bretagne en 2006 où il s'est établi à Bournemouth. Il y a mesuré ses forces dans diverses activités, et il dirige actuellement une société de construction, et comme le démontre* Electronique africaine, *il continue à écrire.*

Electronique africaine est le troisième livre de Jan Krasnowolski. La lecture de ses derniers récits (*Heniek, le malpropre, Hasta siempre, comandante* et *Kindoki*) conduit à se souvenir des paroles de Stanislas Lem qui écrit dans un avant-propos à un recueil de récits de l'auteur débutant « que notre époque ne lui plaît pas du tout, en quoi d'ailleurs on ne peut que lui donner raison ». Chez Krasnowolski, le mal se cache, il guette, il se métamorphose au hasard, il mue, il recourt à des coups en dessous de la ceinture et frappe par surprise. Il n'est pas de notre monde, le meilleur de tous les mondes possibles. Il n'y a pas ici de bons et purs policiers, il y a une imbrication en mille-feuilles d'impuretés qui touchent jusqu'aux plus hautes sphères. Le gardien de l'ordre garde en fait un désordre (Krasnowolski rappelle avec humour que le droit ne tombe pas du ciel, mais qu'il est le fruit de constatations et de compromis), et il s'avère quasiment impossible de tirer le bilan de la complexité du passé.

L'auteur d'*Electronique africaine*, un grand enfant de la pop culture, déconstruit des mythes encore frais dans ces récits incroyables et donc si vraisemblables. Il pratique en même temps une littérature sérieuse : légère, menue, grotesque, fantastique et par là vraiment réaliste. Il prend la parole sur des questions de la grande histoire, nationale et mondiale. On voit apparaître dans ses récits l'état de guerre en Pologne (Heniek, Dziuba et le camarade Gierciuch dans de nouveaux décors démocratiques), le vampirisme des idées (Ernesto « Che » Guevara qui obtient l'immortalité pour un geste de charité, et suce le sang de beaux corps de jeunes filles – pas nécessairement de celles vêtues de chemises à son effigie), Satan dans un corps d'enfant, le racisme, le fascisme ainsi que (et c'est sans le doute le plus important) le travail d'une justice

à la dimension non institutionnelle. Les victimes de l'époque du génocide qui émergent du brouillard, et un criminel de guerre flamboyant montrent qu'il faut lire Krasnowolski parfois dans un contexte de tradition de récits incroyables (le portrait qui attire le malheur) et sans cothurnes, qui rampent pour attraper l'Histoire quelque part en cherchant une réponse à une question brûlante : d'où viennent cette faiblesse et cette indifférence ? D'où vient, finalement, le mal ?

Krasnowolski parvient à ne pas s'échouer sur les hauts fonds du ridicule grâce à une forte dose d'humour absurde et de courage pour recourir à des solutions non établies. Hébétés et somnolents, l'esprit brumeux, désespérés, rejetés en marge, les héros de Krasnowolski suscitent des questions sur les limites et les différences entre veille et rêve, folie et normalité, entre bien et mal. Nous ne trouverons pas ici de réponse de morale bon marché, et ceci qui confirme le diagnostic antérieur de Stanislas Lem pour qui Jan Krasnowolski « est un écrivain déjà mûr ».

Anna Marchewka

JAN KRASNOWOLSKI
„AFRYKAŃSKA ELEKTRONIKA"
HA!ART, CRACOVIE 2013
140×200, 224 PAGES
ISBN : 978-83-64057-05-2
DROITS DE TRADUCTION :
HA!ART

ELECTRONIQUE AFRICAINE

Il conduisit

le gamin jusqu'au restaurant à l'extrémité du premier pont passagers. La plupart des places étaient déjà occupées, principalement par des supporters rentrant d'un match à l'extérieur. Quelques dizaines de types aux couleurs de leur club, tous la mine déconfite, ce qui montrait de manière irréfutable que le match ne s'était pas terminé par un bon résultat pour eux. Certains avaient déjà ouvert leurs premières boîtes de bière, se vengeant par insultes bruyantes de ces « enfoirés de Français ».

– Tu peux au moins regarder la télé – dit-il au garçon. Normalement, tu devrais regarder la mer, les autres bateaux et les mouettes, mais aujourd'hui il y a du brouillard, et tu ne verrais rien.

Puis il se dit que le garçon avait peut-être déjà regardé tout son saoul la mer lors de son voyage depuis l'Afrique. Quoique pas nécessairement, car il ne savait pas dans quelles conditions il avait fait la traversée. Comme passager clandestin, il avait pu rester enfermé dans une cabine étouffante, encore heureux de ne pas être dans une caisse à fond de cale. Qui sait, le chemin vers une vie meilleure n'est pas sans doute uniment facile pour tous.

– Attends ici, et ne bouge pas dit-il lorsque les vibrations du moteur se furent renforcées, et qu'il sentit qu'ils s'éloignaient de la côte.

Il partit passer commande, sans quitter du regard le gamin depuis la queue. Le garçon se tenait immobile, assis dans son coin, les yeux fixés vers la fenêtre comme s'il avait distingué quelque chose d'intéressant dans la brume qui enveloppait le navire.

Ce garçon à la peau noire s'envoyait le bacon-haricot sans perdre une miette de Cartoon Network, et Rybka se dit que le petit n'aurait pas de problèmes d'adaptation. D'ici quelques mois, personne ne ferait de différence avec les autres gamins nés et élevés dans les Îles. Le garçon se fondrait dans la foule colorée qui emplissait les rues de Londres, il se mettrait à parler comme un Londonien de race, il apprendrait la ville et il apprendrait à y vivre. Et quelques années plus tard, il ne se souviendrait même plus de l'Afrique, de son village perdu dans la jungle ou des bidonvilles où il avait vécu jusqu'ici.

– Tu ne regrettes pas ta maison ? demanda-t-il.

– Ma maison a brûlé, dit le petit en chargeant sa fourchette des derniers haricots de l'assiette. – Il n'en est rien resté.

– J'en suis désolé, marmonna Rybka confus, regrettant d'avoir soulevé ce sujet douloureux pour le gamin. – J'espère qu'il n'est rien arrivé à personne ?

– Ils ont brûlé. Tout le monde. Maman, papa, mes trois sœurs et mon frère – grommela le gamin sans détourner les

yeux de l'écran où Sponge Bob sautait sur le fond de la mer. – Les autres surveillaient avec des machettes, et ils vérifiaient que personne ne s'échappe de l'incendie. C'est comme ça que mon frère est mort, parce qu'il a essayé de s'échapper. Il n'y a que moi qui me suis sauvé.

– O mon Dieu, je suis vraiment désolé, fit Rybka choqué, regrettant de s'être mis à poser des questions. – Ça a dû être très dur, petit.

– Mouais. Le haricot était super, je boirais bien encore un coca – dit le garçon en repoussant l'assiette vide devant lui avec un sourire plus qu'aimable. – Je peux ?

De retour dans la queue devant la caisse, Rybka réfléchissait aux évènements traumatiques qu'avait dû connaître ce gamin. Comme si on savait ce qui se passe dans les divers pays d'Afrique. Conflits tribaux, massacres, guerres sales où des chefs fous faisaient des soldats même de gosses comme ça, les bourrant de drogues, puis leur mettant dans les mains des fusils et des machettes, et les transformant en impitoyables machines à tuer. Mais ce n'est pas la même chose de voir cela sur un écran plat de téléviseur et de se trouver nez-à-nez avec quelqu'un qui en a fait l'expérience. Ce gamin avait visiblement eu la malchance de naître dans un endroit saisi de conflits, et il avait vécu des cauchemars qui poseraient leur ombre sur toute son existence. Une chance qu'il ait réussi à s'en arracher. Le petit Eugène méritait de vivre dans un monde meilleur où les enfants vont à l'école, ne voient pas autour d'eux de choses épouvantables, où ils ont une véritable enfance sans avoir à courir un fusil à la main en semant la mort et la destruction avant qu'un autre enfant drogué ne les liquide d'une balle.

Le petit avait vu la mort de ses proches. Rybka avait du mal à comprendre comment il pouvait en parler aussi posément. Cela avait dû être un traumatisme, peut-être était-il encore sous le choc. Ce qui au total expliquait son calme et son manque d'émotion.

Pour la première fois depuis longtemps, il sentit qu'il faisait vraiment la chose qu'il fallait. Il aidait à sauver cet enfant en le tirant de l'enfer et lui offrant une vie nouvelle. Le petit Eugène avait vécu déjà plus que ce que quiconque devrait avoir à vivre, il avait vu mourir ses proches, et lui-même avait frôlé la mort. Rybka se jura d'amener le garçon à Londres, dût le monde s'effondrer. Non pour l'argent, mais parce que c'était ce qu'il fallait.

Rybka était dans le business depuis déjà plusieurs années. La contrebande de cocaïne, « charlie » comme disent les Anglais en argot pour parler de la poudre blanche, lui assurait des revenus non négligeables. Et d'autant plus facilement qu'aucun dilemme moral ne lui chassait le sommeil des paupières. Tel reste assis huit heures dans un bureau à faire tourner des papiers, tel autre fait avancer une chaîne à l'usine. Rybka avait tâté de l'un et de l'autre, et maintenant il faisait du trafic de drogue parce que la possibilité s'en était présentée, parce qu'il était tombé sur des gens qui lui avaient donné une chance. Si ce n'avait pas été lui, quelqu'un d'autre l'aurait fait, et il aurait fallu être une cruche pour laisser passer cette opportunité. La Grande-Bretagne est comme un gigantesque aspirateur : des milliers, des dizaines de milliers, peut-être des centaines de milliers de gens, du chômeur aidé jusqu'au membre de conseil d'administration, reniflent tous les jours dans un billet roulé des lignes de poudre blanche. Des politiciens speedés dirigent le pays, des hommes d'affaires speedés gèrent des multinationales, des flics speedés attrapent des voleurs speedés, tandis que Dave Smith, monsieur Tout le Monde, aime bien s'en faire une à son club le week-end. Ce pays fonctionne grâce à la cocaïne. Si l'on coupait soudain tous les approvisionnements, tout s'arrêterait sans doute sur place comme une machine à laquelle vient à manquer son carburant. L'économie s'effondrerait sans préavis, les marchés chuteraient dans l'instant, le pays s'enfoncerait dans le chaos, et des émeutes éclateraient dans les rues. La Grande-Bretagne roulerait dans un précipice. C'est ainsi que Rybka se représentait les choses pour calmer sa conscience.

Il ne pensait pas à lui-même comme à un trafiquant. Il se considérait plutôt comme le coursier d'une firme unipersonnelle de transports spéciaux. Les trafiquants, ce sont les nigauds qui se font expédier en Colombie d'où ils reviennent farcis de préservatifs remplis de poudre blanche, risquant leur vie pour quelques malheureux billets de mille qui de toute façon ne les remettront pas en selle. Ou les petits minables qui bourrent leur combi de cartons de clopes et de vodka, roulent jour et nuit pour traverser l'Europe avant de tomber sur le premier douanier de Douvres qui va jeter un œil sur leur voiture.

Cette commande était différente de toutes les autres. Lorsqu'il avait compris qu'il s'agissait de ramener un garçon de Marseille à Londres, il avait refusé. Un paquet discret qu'on peut dissimuler dans une cachette préparée sous le coffre est une chose, et c'en est une autre de ramener une personne vivante. Le risque est bien plus grand, et de plus les services britanniques avaient commencé dernièrement à frapper durement le trafic d'immigrants illégaux, d'autant que d'immigrants, soudain, il s'en était déjà trop fait de légaux. Prenant tout cela en considération, Rybka avait dit à son commanditaire de chercher quelqu'un d'autre. Mais ce gentleman n'avait visiblement pas l'habitude qu'on lui refuse quelque chose.

– Tu m'amènes ce gosse,- avait-il dit en tirant de la poche de son coûteux pardessus un paquet d'argent. Rybka sut sans compter que cela faisait plus que ce qu'il serait en mesure de gagner en six mois.

– Et la même chose après livraison, dit cet homme à la peau noire dont Rybka savait qu'il était de ceux qui comptent dans le demi-monde londonien. Un de ceux qui s'étaient hissés à une hauteur où ils n'avaient plus besoin de se salir eux-mêmes les mains.

– J'ai aussi quelque chose au cas où tu ne réussirais toujours pas à te décider.

Le gentleman à peau noire remit la main dans la poche de son pardessus, et il en tira un petit carton, en fait une photo. Il la posa sur la table devant Rybka à qui un coup d'œil suffit pour comprendre que l'autre le tenait.

Il sentit le sang lui refluer du visage.

– Tu dois tenir énormément à ce gamin, dit-il, en regardant droit dans les yeux glacés du gangster. Il sourit légèrement, alors qu'il avait plutôt envie de lui sauter à la gorge, de le renverser sur le plancher et de lui ôter la vie. Mais il savait qu'il ne pouvait se le permettre.

– Plus que tu ne crois. C'est mon neveu. Et c'est pourquoi tu vas faire en sorte que pas un cheveu ne lui tombe de la tête. Parce que dans ce cas, c'est un autre gamin qui pourrait avoir un accident…

Traduit par Erik Veaux

PIOTR PAZIŃSKI

Piotr Paziński *(1971), journaliste, essayiste, critique littéraire et traducteur, rédacteur en chef de la revue bimensuelle juive* Midrasz, *auteur de livres sur James Joyce. A reçu le Prix de Littérature de l'Union Européenne décerné par le Parlement Européen pour son premier roman* La pension de famille *(2009).*

« Nous ne nous promenions jamais dans ces rues-là. Aucun de nous ne pouvait même s'imaginer qu'il s'en était lui-même interdit l'accès », écrit Piotr Paziński dans *Le manuscrit d'Izaak Feldwurm*, l'un des quatre longs récits du recueil intitulé *Les rues des oiseaux*. Brisant ce tabou, les pages du livre nous introduisent dans un espace saturé de sens. Le territoire de ce quartier d'avant-guerre situé au nord de Varsovie, devenu par la suite le ghetto juif le plus grand d'Europe – camouflé derrière « ces rues-là », « ces rues des oiseaux » – et condamné « à ne jamais ressusciter des morts », est toutefois vivant, il nous attire dans ses étranges « interstices » qui se transforment en temps et en espace du volume tout entier. Chez Paziński, ce lieu invisible, voilé par la topographie d'après-guerre, supprimé des cartes et de la mémoire, exhale une vie posthume si intense que la réalité contemporaine disparaît et pâlit en donnant vie aux fantômes. « Le réseau des rues transversales actuelles a été tracé à la va-comme-je-pousse, comme si l'ancien tracé n'avait jamais existé avant, comme s'il n'avait jamais adhéré au sol, comme s'il était suspendu dans le vide en couvrant maladroitement le néant ». Les rues « de l'Aigle, de l'Oie, du Corbeau et du Canard » (tous ces noms se rapportent effectivement à des oiseaux), « résonnaient dans le vent et chaque oiseau semblait chanter sa propre mélodie ». Les héros principaux et secondaires sont de vieilles connaissances, des membres de la famille, tous rescapés du monde polono-juif. Monsieur Stein, Mademoiselle Tecia, la doctoresse Kamińska, Monsieur Abram, Monsieur Rubin, la grand-mère, les oncles et enfin – emmêlé dans tout ce cercle, le narrateur, un membre de la génération des petits-enfants, de la troisième génération après l'Holocauste. Tous sont absorbés par une vie fantasmatique, un travail de création mémorielle. Certains sont des personnages totalement irréels, à l'instar de Feldwurm, héros du récit éponyme, ou Tsadik, héros du *Convoi*. D'autres, comme le

cadavre transporté par des fossoyeurs écervelés ou comme la doctoresse Kamińska sont réels, temporairement, sous la forme d'un corps réel. Tous cependant appartiennent à cet espace intermédiaire, à cette existence des hommes et des esprits dont l'apanage n'est pas l'étrangeté classique mais la littérature, la fragile magie de la fiction exigeant une constante réanimation du lecteur, seule vie des oubliés.

Comme dans le premier roman de Piotr Paziński, *La pension de famille*, mais d'une manière beaucoup plus profonde, *Les rues des oiseaux* reposent sur l'idée d'une expédition dans un lieu où le passé se tapit, se cache, mais attend aussi d'être appelé par son nom. Il peut être flairé, imaginé, aperçu. Mais ce n'est pas une nécessité. La mémoire élégiaque s'accomplit partiellement, de manière incertaine, oscillante. L'auteur nous conduit dans un espace mi-réel, mi-somnolent, mi-fantomatique, il trouve une forme à l'absence, une expression à la non-existence, une écriture à l'invisible. Paziński se révèle un chercheur et un chroniqueur unique et ironique du monde juif disparu. Le style qu'il réussit à créer dans ce but est à la fois expressif et sourd, virtuose mais conscient de sa propre impuissance. Son écriture est imprégnée de l'intuition, profondément intériorisée, que ce qui naguère portait le nom de littérature de l'épuisement a définitivement été accompli par l'Holocauste, par la nécessité de créer une littérature sur la non-existence des héros, voire par la mort des objets, comme dans le magistral récit *L'appartement*. Le style érudit de Paziński, bourré de paraphrases de Schulz, de travestissements bibliques et de références talmudiques est en quelque sorte une illustration de la philosophie de la perte qui sous-tend la quête littéraire de l'écrivain.

Kazimiera Szczuka

PIOTR PAZIŃSKI
„PTASIE ULICE",
NISZA, VARSOVIE 2013
135×210, 192 PAGES
ISBN : 978-83-627-9521-5
DROITS DE TRADUCTION :
PIOTR PAZIŃSKI
CONTACT : NISZA

LES RUES DES OISEAUX

Jakub

ne répondait pas. Depuis un moment il n'écoutait plus, il observait un couple d'écureuils qui se poursuivaient dans les branches. Un homme qui s'était présenté sous le nom de Lejzer s'en aperçut et se tut. Les voix provenant du convoi funéraire devinrent également silencieuses. Jakub se demandait s'il avait vraiment bien fait de rester là en compagnie d'un homme qui manifestement n'avait rien à voir avec les autres fossoyeurs et ne cachait pas sa désinvolture à l'égard de la cérémonie.

– Nous allons les rattraper, ils repasseront bien par ici, lui dit l'homme pour le calmer. Je vais plutôt vous raconter à quoi ressemblait l'écriture, la vraie. Je me souviens de mon grand-père Samuel, le scribe. Je me souviens qu'il consacrait tout son temps aux Rouleaux sacrés. Silencieux, il était assis devant un vélin d'excellente qualité et que nous n'osions pas remuer le petit doigt. Nous étions des gosses, vous comprenez. En général, les enfants courent dans toute la chambre, mais chez nous, non. Chez nous il n'y avait pas chahut comme chez les autres. La maison était petite, et nous étions nombreux, mais personne ne faisait de bruit, personne ne parlait même, parfois seulement grand-mère chuchotait quelques mots tout bas. On aurait pu entendre voler une mouche ! Personne n'aurait osé se gratter la tête. Que dis-je ! Si nous avions pu bloquer notre respiration, nous aurions sûrement arrêté de respirer, sans problème, encore mieux que les cadavres. Il fallait à tout prix ne pas déranger grand-père qui recopiait la Torah de l'aube à la nuit profonde. Après, quand toute la maisonnée dormait, il méditait sur chaque extrait transcrit et composait son propre récit à partir des saints versets. Mais dans la journée, tous ses petits enfants étaient réunis autour de lui tandis que sa plume grattait le papier ! Grand-mère était nerveuse. Et si grand-père se trompait ? Et si sa plume se brisait ? Mais grand-père ne se trompait pas, et il lui arrivait de m'autoriser, moi, l'aîné des petits-enfants, à me tenir dans son dos et à regarder… à condition toutefois que je ne dise pas un mot.

Jakub scrutait le convoi. Personne ne marchait sur la route, mais Jakub était prêt à jurer qu'il avait entendu à plusieurs reprises des bruits de pas, tantôt tout près, tantôt plus loin. L'homme n'y prêtait guère attention. Invisible pour Jakub, il était dans les nuages et parlait avec une émotion croissante, comme s'il n'en avait pas eu l'occasion depuis longtemps.

– J'ai donc lu la Torah par-dessus les épaules de grand-père ! J'en ai même lu deux à la fois ! L'une, toute entière, était posée sur la table en rouleaux, exactement comme sur la bimah de la maison de prière. Grand-père recopiait verset

après verset à partir du manuscrit, en suivant l'ordre que son prédécesseur avait jadis observé, et avant lui un autre scribe en remontant jusqu'à Moïse notre maître. Chaque lettre avait la même importance, comme chaque couronne sur les sept des vingt-deux lettres formant un seul corps. Et le rouleau tout entier était semblable à un nom que grand-père divisait savamment en expressions particulières. Je les lisais au fur et à mesure qu'elles sortaient du parchemin qui, pour une raison incompréhensible pour moi, devenait noir exactement aux endroits où il fallait. Grand-père le touchait moins de sa plume qu'il ne lui parlait mentalement et de cette manière il suscitait des images de lettres et de phrases entières. Et si cela n'avait pas été un blasphème, je me serais exclamé : *V'zotha'torahashersam Moshe lifneib'neiYisrael !* Telle est la loi que Moïse transmit aux fils d'Israël ! Mais en ce temps-là, j'avais peur de blasphémer, même si, à vrai dire, j'avais plus peur de grand-père et de sa colère, car, à Dieu ne plaise, si une goutte d'encre était tombée sur le parchemin et avait fait un tache, c'eût été la fin…

Jakub sentit qu'il n'avait pas la force de laisser l'homme seul. Au fond, mis à part quelques désagréments, il se sentait plutôt bien et le récit de l'homme n'était pas inintéressant. Il s'en voulait de manquer de courage pour sortir son carnet de notes. Les mots se fondaient si rapidement dans une masse épaisse et sombre qu'au bout d'un moment il était difficile de les distinguer du fond. Eliezer ne cessait de parler :

– Le moment le plus beau arrivait quand grand-père ajoutait les noms. Toute la page semblait prête, trois colonnes égales les unes à côté des autres, chaque mot et chaque lettre rayonnait, je croyais que nous nous trouvions au paradis, mais le plus merveilleux était encore à venir. En écrivant, grand-père laissait des blancs pour le nom imprononçable du Saint, béni soit-il ! Il allait ensuite se purifier dans le mikveh puis, en proie à une humeur solennelle, il se rasseyait à son travail. Maintenant, c'était la blancheur du parchemin qui scintillait, on ne voyait pas les lettres, on ne voyait que leurs contours blancs. J'attendais avec tension qu'il reprenne la plume, que les noms du Très Haut viennent éclairer et assombrir tout ce que grand-père avait écrit jusqu'à présent. Et c'est effectivement ce qui se passait. Je regardais les phrases, muet d'admiration, car autant j'avais réussi à suivre l'écriture de grand-père jusqu'à présent en formant dans ma tête des phrases toutes faites, autant que les noms imprononçables m'aveuglaient maintenant de leur force, je n'étais plus en mesure de le faire. Grand-père, lui, s'en sortait bien. Avait-il les yeux fermés et calligraphiait-il les lettres manquantes de mémoire ? Je l'ignore. Ou alors se laissait-il ôter la vue ? Je voulais lui poser la question, mais une fois, il revint du mikveh et il perdit la vue. Il s'assit à sa table, déroula la feuille, vérifia l'encrier, récita une prière… Et après plus rien ! Il n'était plus capable d'écrire un mot. Or c'était la *Paracha Ki tissa*, de plus c'était l'endroit où le Nom est répété deux fois de suite. Il ne pouvait pas supporter cet éclat ! Ce fut le silence, mais il était différent de celui qui prévalait jusqu'à présent, un silence immense. Les lettres s'enfuyaient toutes, les unes après les autres, du rouleau et il ne resta plus que le vélin ! Je me tenais derrière grand-père comme ensorcelé. Je voulus l'aider, mais je savais que je n'en avais pas le droit. C'était quand même lui le scribe. Cela dura un bon moment, plus longtemps peut-être que le temps d'écriture lui-même. Je vis grand-père se recroqueviller et se couvrir la tête des mains, on aurait dit qu'il s'était transformé en pierre. Nous l'entendîmes pleurer. Très fort. C'est la seule voix qui est restée dans ma mémoire.

Le grincement d'une voiture à deux roues nous parvint de derrière les arbres. …

– Je ne cherche pas la tombe de grand-père. Je pense savoir où elle se trouve.

Stein hocha de la tête.

– Dans notre jardin, c'est là que je l'imagine. Car nous avions un jardin, magnifique, le plus beau du monde, tout ensoleillé, et des arbres merveilleux y poussaient, et les oiseaux y chantaient, mais il m'était interdit de sortir, je savais que je devais rester dans la chambre auprès de grand-père et le regarder transcrire les saints rouleaux, feuillet après feuillet. Mais c'est là-bas, derrière la fenêtre, seulement là-bas qu'il y avait l'éclat, la lumière s'immobilisait dans le calice des fleurs qui, avant que le printemps ne s'installe pour de bon, ployaient sous son poids. On avait l'impression qu'elles étaient sur le point d'éclater, gonflées jusqu'à la dernière limite. Cet éclat continuait de m'attirer après, à l'approche des Jours Terribles, lorsque les pétales dorés s'éteignaient, emmêlés aux fils de l'été indien au ras de l'herbe brûlée. Je m'enfuyais parfois là-bas le samedi après le repas, lorsque grand-père faisait un petit somme et cessait de nous surveiller pendant un moment. Si la grille était fermée, je me faufilais entre les planches où se trouvait un passage étroit, une espèce de fente, pas plus, juste de quoi me laisser passer. Grand-père n'en savait rien, il serait furieux qu'au lieu de rester assis à réfléchir sur un commentaire de Rachi, je gaspille mon temps à des bêtises. Craignez Dieu ! Le péché s'était tapi dans ma maison. Le péché s'y était glissé par un trou dans la palissade, la semence de la traitrise, il suffit de te lâcher de l'œil, espèce d'âne bâté ! Il aurait crié toute la soirée, oubliant qu'il convient de rester digne le jour du sabbat, d'ailleurs n'est-il pas dit que celui qui tombe facilement dans la colère se rend coupable d'idolâtrie. C'est pourtant moi qui étais un idolâtre, un hérétique, comme Elie, qui monta au paradis…

– …il aperçut là-bas un ange noir sur un trône divin et perdit la foi, l'interrompit Stein d'un ton sévère. C'est pour cette raison que nous devons l'obéissance à Rabbi Akiva qui nous a appris que la tradition est le rempart pour la Torah.

– … et le silence est le rempart de la sagesse. Je sais, je me souviens, nous le répétions chaque vendredi autour de la table. Mais de quel côté se situe la sagesse ? Je me couchais là-bas par terre, comme un païen, ou peut-être comme un vulgaire petit garçon assoiffé de soleil, je restais couché des heures entières, c'est du moins ce qu'il me semblait, bien qu'il ne s'agît que de brefs instants. J'inhalais le parfum des herbes sauvages et contemplais les branches du pommier où bourgeonnaient les premiers fruits. En moi, quelque chose s'éveillait, une sorte de nostalgie, la chaleur me montait à la tête, mon corps s'échappait vers la vie…

– … Pécheur ! se moqua Stein. Tous deux se mirent à rire. Ils rirent quelques bonnes minutes, ne voulant sans doute que la gaieté les abandonne. L'humeur précédente d'Eliezer reprit toutefois le dessus.

– Maintenant cela n'a plus d'importance, dit-il en touchant de la main la tombe la plus proche. Ses doigts noueux y laissèrent leur empreinte. Cela me tourmente. Mon grand-père, bénie soit sa mémoire, perdit-il vraiment la vue pour rien ? Peut-être que non ? Comment le savoir ?

Traduit par Véronique Patte

ANDRZEJ STASIUK

Andrzej Stasiuk *(1960), écrivain et dramaturge, auteur d'une vingtaine de volume en prose. Ces dernières années, il a publié* Taksim, *un recueil de récits* Grochów *(2012) ainsi qu'un livre de voyages et d'essais* Journal écrit plus tard *(2010). Lauréat de nombreux prix prestigieux, il a notamment été récompensé en 2005 par le plus grand prix littéraire polonais, Niké, pour* Sur la route de Babadag.

Les nombreux textes regroupés dans le nouveau livre d'Andrzej Stasiuk intitulé *Il n'y a pas d'express près des routes jaunes* sont des sortes de notes de voyages, mais de voyages de plus en plus lointains, de plus en plus éloignés de l'Europe. Elles ont été prises lors d'expéditions en Mongolie, en Chine, chez les Kirghizes ou dans les profondeurs orientales de la Russie.

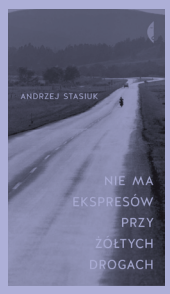
Dans tous ces endroits, Stasiuk se livre toujours à la même quête – je fais référence ici à ses pérégrinations antérieures dans l'Europe « moins développée » en particulier balkanique – une quête indéfinie qu'il se fixe seul avec des composantes de mystique, d'épiphanie, de charme et parfois de paradoxes pertinents. Rien d'étonnant à ce qu'il se sente au mieux en des lieux déserts comme la steppe mongole ou le désert de Gobi, il a su nous habituer à cela. Quand il parle de sa petite patrie, les Basses Beskides polonaises où il vit et des pays avoisinants, il se concentre sur la « mélancolie slave », la fragilité et l'étrangeté de l'existence qu'on y rencontre. Dans l'un des feuilletons, il écrit en pensant à la région qui est sienne : « J'habite au pays des esprits » puis il explique ce qu'il entend par là précisément. Ses commentaires sont parfois extrêmement détaillés car certains de ses textes étaient initialement destinés à un lecteur étranger auquel il faut tout expliquer. Ainsi par exemple en est-il quand il évoque la culture lemkovienne et les circonstances de sa disparition.

Ce livre plaira beaucoup aux fidèles amateurs de la prose artistique et discursive de Stasiuk. Nous savons parfaitement qu'il déteste certaines pratiques telles que celles qui imitent les « glandouillages postmodernes » et qu'il se fascine pour les traces postsoviétiques laissées tant en architecture que dans les mentalités et donc pour la banqueroute d'une dangereuse utopie. Néanmoins, cet inconfort que nous ressentons en découvrant ce que nous connaissons, ne gâche pas notre

lecture. La plume de Stasiuk est économe et précise, ses petits textes sont autant de miniatures littéraires de haute facture.

Par principe, Stasiuk ne s'exprime pas sur les questions qui excitent les médias au quotidien. Il reste fidèle à lui-même, à ses propres fascinations, aux espaces périphériques et aux histoires des plus personnelles. Quant à ces dernières, les plus importantes sont celles qui concernent son enfance et sa prime jeunesse. Il y a en cela une nouvelle tonalité chez Stasiuk qui de plus en plus volontiers se livre à des réflexions sur ses ancêtres plébéiens, remonte de plus en plus profond dans sa généalogie paysanne et ouvrière, non sans ressentir irrémédiablement quelque nostalgie.

Dariusz Nowacki



ANDRZEJ STASIUK
„NIE MA EKSPRESÓW PRZY
ŻÓŁTYCH DROGACH"
CZARNE, VARSOVIE 2013
125×205, 176 PAGES
ISBN : 978-83-7536-628-0
DROITS DE TRADUCTION :
POLISHRIGHTS.COM

IL N'Y A PAS D'EXPRESS PRES DES ROUTES JAUNES

Imaginer la Calabre

Je suis assis dans ma chambre et je cherche à m'imaginer l'Italie du sud. Je regarde la vallée verte, les forêts ombragées de pins et de hêtres, les herbes qui ondulent, les maisons en bois de mon village et je cherche à m'imaginer la Calabre et la Basilicate. Je n'y suis jamais allé. Dans deux semaines, je prendrai l'avion à Varsovie pour Rome puis pour Brindisi. De là, je prendrai le ferry jusqu'à Durrës en Albanie pour passer une semaine au Nord de ce pays, non loin de la frontière du Kosovo. Mais au retour, je resterai une semaine également en Calabre.

A chaque fois que je songeais à me rendre en Italie, je pensais à la partie la plus éloignée de la presqu'île. Jamais à Rome, Venise, Florence ou Milan. Naples aussi me semblait trop proche. Je m'imaginais toujours le Sud car c'est là que notre continent se termine, l'Europe y prend fin. Je m'imaginais les vagues marines et l'ardeur solaire grignoter la terre pour la ravir aux hommes. Sur les cartes, la péninsule apennine ressemble à un vieil os rongé, au morceau de squelette d'un animal ancestral. Voilà sans doute pourquoi j'envisageais toujours ce Sud comme quelque chose de très vieux, archaïque et torturé par le temps. Les pierres blanches, la lumière impitoyable et les ombres noires comme de la suie – je vois bien tout cela. J'y ajouterai le regard immobile des vieilles femmes assises devant leur maison. Elles semblent avoir vu tout le passé et connaître tout l'avenir. Les hommes sont peut-être différents, mais les femmes sont partout les mêmes. Chez nous en Pologne, en Slovaquie, en Hongrie, dans les Balkans. Elles restent assises dans leurs robes noires de veuves, coiffées de leurs fichus et elles mesurent le temps du regard. Il doit en être de même, disons dans la région de Savelli ou de Longobucco. J'en suis certain, mais je vais y aller pour le vérifier de mes propres yeux. Je vais aller voir si les vieilles de Calabre ressemblent à celles du village où je vis.

Je ne prendrai pas beaucoup de bagages et je fuirai comme le feu toute station balnéaire. En été les plages rappellent les représentations médiévales de l'enfer. Je vais apprendre cinquante mots italiens pour voir comment l'on voyage en autostop dans ces régions. Je prendrai avec moi un sac de couchage léger, je dormirai ici ou là, à ciel ouvert, histoire de faire des économies d'hôtel. Evidemment, j'aurai peur des tarentules, mais le vin calmera mes appréhensions. Dans les petites villes et les villages, je chercherai de l'ombre. Je sais que sur la place des localités perdues, il est possible de passer la journée en se déplaçant en fonction du soleil et ceci peut être plus grandiose que les musées de Rome ou de Florence. Au bout d'une ou deux heures, les gens s'habituent à la présence de l'étranger que vous

êtes et vous permettent d'entrer doucement dans leur vie comme si vous étiez invisible. Ils vous aperçoivent, mais s'efforcent de vivre à leur habitude parce que leur fierté ne leur permet pas de changer quoi que ce soit pour un va-nu-pieds. Etre ainsi assis sur la place d'un bourg ou d'un village inconnu dans un pays étranger, c'est comme lire un livre magnifique ! Comprendre un peu, imaginer le reste. Les gens font des gestes comme dans votre région natale, mais leur signification n'est pas complètement claire. Il n'y a que les animaux, les chats et les chiens qui se conduisent comme partout et réagissent plutôt à l'odeur des corps, à la chaleur des voix, qu'à l'apparence et aux paroles.

Tel est mon plan dans sa naïveté. Je regarde la carte de l'Europe et je n'y vois que ses limites, les endroits dont on ne peut que revenir. Oui, je devrais penser « Paris » mais je pense « Lisbonne ». Je devrais penser « Venise », mais je pense « delta du Danube ». N'est-ce pas là-bas, qu'un été, j'ai perçu à quel point notre continent s'enfonçait dans la mer ? Là-bas, dans la ville de Sulina, dernière localité européenne, j'ai ressenti cette tristesse mêlée de joie d'avoir atteint les confins de cette abstraction historique, géographique et idéologique qui y est des plus réelles : des barques et des bateaux rouillent ensablés dans les dunes, un cimetière du siècle dernier rappelle les noms des marins du monde entier, une triste armée aux grilles noires des radars attend une invasion, des chiens errent dans les marécages qui s'étendent sur des dizaines de milliers d'hectares. Imaginez-vous une ville européenne accessible par voie d'eau uniquement ? Une ville située à l'embouchure de l'un de nos plus grands fleuves ? Quatre-vingt kilomètres en barque, en ferry, en aéroglisseur sinon elle reste inaccessible.

Je n'ai rien contre les centres, mais les marges m'attirent plus. Désormais, le centre de notre continent est de plus en plus uniforme. Les métropoles sont de moins en moins différentes les unes des autres. Bientôt, elles se distingueront uniquement par leurs respectables monuments inertes. Si tant est que ceux-ci soient encore visibles dans leur parure de modernité clinquante : mêmes noms d'hôtels, mêmes publicités, mêmes caisses automatiques, marques de bière, parcmètres, étagères des supermarchés ou programmes des cinémas.

Je pense que bientôt nous ferons des voyages aux périphéries, aux limites de notre continent, vers les pays où les femmes en foulards passent leur temps assises. Nous, mais pas tout le monde évidemment, et c'est heureux ! Ne voyageront que ceux qui s'intéressent au passé comme étant le lieu de leur origine et non pas une superstition anachronique.

Mai

Il y a peu, au cours d'une conversation quelqu'un m'a fait prendre conscience que nous vivons dans un pays qui ne souffre pas d'ennui du fait de la nature. Tu vivrais sous les tropiques, m'a-t-il dit, tu verrais le ciel déverser de l'eau pendant six mois. Les autres six mois, la canicule est aussi monotone qu'indifférente. Je me suis imaginé cette prison climatique et, depuis, je chante avec d'autant plus d'entrain ma patrie pour ses saisons successives, changeantes et imprévisibles qui arrivent toujours trop vite ou trop lentement ou durent trop longtemps, mais à côté des tropiques, nous avons droit à de la diversité.

Donc, je chante les louanges de ma patrie et plus encore, plus particulièrement l'arrivée du mois de mai. Ce miracle soudain recouvre la nudité *post mortem* de la terre hivernale, habille son squelette de boue, de tiges mortes et autres reliquats. Une poussière jaune et une brume verte descendent du ciel comme la grâce divine, puis d'une heure à l'autre, d'un jour à l'autre se transforment en feuillages de plus en plus denses, se condensent et se cristallisent en une toison qui pénètre les profondeurs de la terre tel un catalyseur surnaturel pour en libérer de chaudes senteurs. Je pourrais rester assis des heures devant chez moi à regarder, humer l'air et écouter la plus belle des saisons monter en forces. Je n'y parviens presque jamais tant il me faut prendre la route, me mettre en chemin, courir le monde. Le destin ! Je ne me plains pas pourtant. Vu à distance, en déplacement dans une mise en perspective momentanée, la beauté s'en trouve accrue. C'est comme si je voguais avec l'onde verte à l'intérieur du corps de ma patrie. Comme si je traversais cette Pologne étendue sur le dos et ardente de chaleur en sillonnant ses artères, ses veines, ses pouls qui vibrent par trop plein, riches de potentiel et de promptitude à vivre. Je suis en son sein, en son centre, mais il me faut le mois de mai pour prendre conscience de la beauté de ses entrailles.

Le crépuscule du samedi tombe. Les ombres vertes se couchent en travers de la route. Je m'arrête à l'Epicerie Centrale à Ciężkowice acheter du Coca et du Red Bull pour la route. Des gars arrivent avec de la musique. Ils ont des teeshirts blancs collants, des chaînes en argent et des tatouages orientaux. Les basses vibrent. Par je ne sais quel miracle, les filles sont déjà bronzées. L'intérieur du magasin est grand, clair et avec beaucoup de couleurs comme dans un film ou un rêve. Ce samedi et ce mois de mai se confondent en un cocktail festif, extatique. Des odeurs de parfums émanent des gars et des filles. Ils ont l'air de jeunes couples heureux et intimidés tandis qu'ils chargent dans leurs chariots la bière, le saucisson, la moutarde, le pain, le charbon de bois et les allume-feu. Les gars sont en shorts et en chaussures de sport. Les filles ont les yeux soulignés d'un trait noir. [...]

Au dehors les ombres se sont encore allongées plus vertes que jamais. Des femmes se réunissent près des chapelles. Les grand-mères avec leurs petites filles. Pas les mères. Les ainées transmettent leur savoir secret, et probablement leur foi intacte, à celles qui sont prêtes à les accueillir. Le même tableau se répète dans toute la Pologne : des mamies et des fillettes sont assises sur les bancs en bois aux pieds des statues de la Vierge ornées de fleurs en plastique. Je me souviens de fleurs des champs et de papier crépon dont la pluie effaçait la couleur. Les petites filles ont des poses lourdes et dignes, elles imitent inconsciemment celles des aïeules. Je n'entends pas les paroles des litanies, mais je les connais par cœur.

Ici ou là j'aperçois les silhouettes blanches des premiers communiants. Elles convergent des voies secondaires et des voyettes vers les églises. Elles sont trop blanches, trop immatérielles dans ce paysage vibrant de lumière brûlante. Vraiment angéliques pour ce mois de mai païen et sensuel. Pures et irréelles, sans trace du sang vert qui coule dans le corps de ce pays étendu sur le dos. Un sang dense qui me porte tel un naufragé heureux ou une petite feuille.

Traduit par Maryla Laurent

AGNIESZKA TABORSKA

***Agnieszka Taborska** (1961) est écrivaine, historienne de l'art et traductrice de littérature française (entre autres de Philippe Soupault et de Roland Topor).*

On pourrait dire que dans ses brefs écrits en prose, Agnieszka Taborska est à l'affût des paradoxes, instantanés, incongruités, étrangetés et coïncidences mystérieuses sur lesquels nous tombons – certains plus souvent, d'autres plus rarement – dans le flot ininterrompu des jours, des nuits, des événements ordinaires. On pourrait formuler les choses ainsi, mais ce serait inexact. Taborska s'escrime moins à pister les micros événements extraordinaires qu'à les enregistrer. Ce qui lui évite de courir avec frénésie après le caractère insolite du monde et de l'existence et qui donne à sa prose un caractère détendu, naturel et spontané. N'oublions pas non plus que Taborska, lectrice assidue des surréalistes et de Roland Topor, manifeste une sensibilité et une réceptivité particulières à l'insolite. Peut-être est-ce la raison pour laquelle (et pas seulement parce qu'elle a une « vie intéressante ») elle expérimente, voit et extrait du monde plus d'énigmes que les autres.

Ce n'est pas un hasard si je parle « d'expérience ». La plupart des pièces de Taborska rendent en effet compte de choses qui lui sont arrivées à elle, à sa famille ou à ses amis. Bien qu'il ne soit pas à exclure qu'elle ait inventé certaines micros péripéties et les ait enfouies dans le fourré des événements réels (nul n'ignore que l'auteure est une grande spécialiste des mystifications littéraires), en général nous avons affaire non pas à des constructions de l'esprit ou à un jeu raffiné de l'imagination, mais à la vie elle-même, avec toutes les aventures et les hasards qui caractérisent les observations et les événements individuels.

En quoi consiste donc cette vie qui n'est « pas comme au paradis » ? Sans parler de la référence – que l'auteure admet sans ambages – au chef-d'œuvre de Jim Jarmusch, *Stranger than paradise*, de la similitude de sa sensibilité et de sa vision du monde avec celles du cinéaste, il convient de remarquer que Taborska évoque le lien extrêmement inquiétant et souvent imperceptible entre la « vie » et le « paradis ». Car si nous pensons à la seule vie que nous connaissons et dont nous pouvons parler, « la vie au paradis » se révèle un oxymore ;

nous ne pouvons en effet aller au paradis (où ailleurs dans l'au-delà) qu'après la mort. Il n'existe pas de vie autre que celle qui n'est « pas comme au paradis ». Raison de plus pour examiner son étrangeté avec l'attention (et le sens de l'humour) d'Agnieszka Taborska.

Marcin Sendecki

AGNIESZKA TABORSKA
„NIE TAK JAK W RAJU"
AUSTERIA, CRACOVIE 2013
205×145, 138 PAGES
ISBN : 978-83-7866-072-9
DROITS DE TRADUCTION :
AGNIESZKA TABORSKA
CONTACT :
OFFICE@BOOKINSTITUTE.PL

AUTREMENT QU'AU PARADIS

Nous sommes

partis au Mexique avec des réticences car nous étions débordés de travail, et nous avons même tenté de remettre le voyage. Mais comme il est plus facile d'acheter un billet que de se le faire rembourser, vers la fin du mois de mars nous nous sommes retrouvés au Yucatan. Notre appréhension était peut-être liée au fait que deux de nos amis n'en étaient jamais revenus. T. s'était fait écraser par canot à moteur, C. était tombé d'un monument. Notre expédition s'est néanmoins exceptionnellement bien passée. Jamais ailleurs je n'ai répété avec autant d'obstination que s'il existait le paradis devait justement ressembler à ça. Une fois de plus, nous avons été convaincus que le secret d'un voyage réussi consiste à arriver au bon moment, ce qui revient à dire parfois au dernier moment (juste avant qu'on ne ferme les frontières). Le Yucatan était bourré de policiers et de militaires anti-narcotiques, mais nos valises n'ont pas eu l'air de les intéresser. Pendant notre voyage de neuf jours, nous avons fait pratiquement tout ce qu'il convient de faire au Yucatan. Nous avons roulé dans une voiture avec un GPS dont les cartes étaient tout sauf exactes. La petite image de l'auto qui glissait à l'écran à côté de la route donnait à notre expédition un petit air de vol spatial. Une fois de plus, nous avons constaté avec étonnement que les groupes de touristes polonais avaient laissé une empreinte frivole dans le vocabulaire des garçons de café doués pour les langues. Nous avons essayé de dormir dans des hamacs puisque les indigènes s'y reposent plus volontiers que dans des lits. Nous avons passé une nuit d'insomnie dans une cabane en feuilles de palmiers où le chant d'un coq, désireux sans doute d'accélérer la levée du jour, nous mettait régulièrement au garde-à-vous. Nous avons fui Chichen Itza car les touristes y étaient plus nombreux que les grains de sable. Nous avons escaladé la plus haute pyramide située à l'endroit du site maya, Coba, du sommet de laquelle se déploie la vue spectaculaire sur la jungle truffée de ruines. La pyramide n'est pas surveillée et n'a pas été restaurée depuis l'époque des Mayas. C'est de là qu'a dû tomber C., car il est inévitable qu'un touriste tombe de temps à autre. Quand N. l'a visitée des années avant nous, elle a vu un appareil photo dégringoler de la crête comme des escaliers d'Odessa. En compagnie d'amis américains vivant à Mérida – et de toute la population autochtone – nous avons célébré la Semana Santa en nous baignant dans la baie du Mexique. A la pleine lune, nous avons nagé dans la mer des Caraïbes. Les plages de là-bas ressemblent exactement aux photos des prospectus de voyages qui généralement montrent des vues pittoresques, mais avec les gens en moins et seule l'expérience réserve une surprise : c'est presque la

même chose avec une foule de touristes en plus. L'eau de la mer des Caraïbes est turquoise, le sable blanc, et les rares promeneurs particulièrement des pélicans se baladaient entre des bungalows clairsemés. Mais ce sont les cénotes qui nous ont paru les plus paradisiaques – ces lacs au fond de gouffres souterrains dans lesquels on nage dans une eau douce, filtrée par les roches calcaires, sentant les fleurs, loin de la chaleur, parmi une végétation tropicale, des tortues géantes et des poissons aveugles. On peut, si on veut, plonger ou visiter de petites baies souterraines. Des chauves-souris volent au-dessus des nageurs. Les Mayas à juste titre considéraient les cénotes comme des lieux sacrés menant dans l'au-delà. Ils y honoraient le dieu de l'eau et de la pluie et y procédaient apparemment à des sacrifices humains. Nous nous sommes baignés dans cinq cénotes (au Yucatan il y en a des dizaines de milliers !), simplement parce que nous avons manqué de temps pour en voir plus. Nous avons décidé que la prochaine fois nous ne nous casserions plus la tête et que nous retournerions directement au paradis. A Providence, une fois encore, nous nous sommes toutefois rendus compte que les paradis étaient illusoires. En effet, un intrus s'était infiltré dans le compte bancaire de M. où il avait accompli de généreuses transactions aux Philippines, à Hong Kong et dans d'autres lieux reculés. A notre grand étonnement, la banque a accueilli la nouvelle avec stoïcisme. Elle nous a affirmé que tout l'argent serait récupéré dans les deux semaines. Et tandis qu'assise en face de l'employé sereinement disposé à l'égard de la vie, je faisais un parallèle, cette fois, entre cette institution si efficace et le paradis, un monsieur avec un chien est entré. Quand j'ai constaté que personne ne lui faisait de réflexion, la vision du paradis déjà bien incrustée dans ma tête s'est encore plus imposée. En France, comme chacun sait, les chiens sont admis presque partout. Ici jusqu'à présent ce n'était pas le cas, enfin soit ! les animaux sont de mieux en mieux traités ! Rêveuse, je regardais le chien géant qui depuis un bon moment se tenait immobile aux pieds de son maître. Puis il a baissé curieusement la tête. Son dos recouvert d'un poil brun frisé a été secoué de tremblements. J'étais la seule à être consciente de la catastrophe imminente, car même le maître était complètement absorbé par la transaction bancaire. J'ai effectué trop de voyages avec des quadrupèdes souffrant de maladies de locomotion pour savoir la suite : sans tenir compte du sérieux du lieu et de la situation, le chien allait vomir une énorme montagne d'herbe fumante non digérée. Un instant plus tard tout était fini. Ayant réprimé son désir de fuir avant que son entourage remarque quoi que ce soit, l'homme a demandé à mi-voix une serviette en papier. Mon employé n'a rien vu… Une fois de plus, j'ai renoncé à tous mes rêves de paradis. Plus la peine de suivre l'exemple de Jarmusch et d'aller à Cleveland ou en Floride. Je sais que partout dans le monde c'est autrement qu'au paradis.

Traduit par Véronique Patte

ANGELIKA KUŹNIAK

***Angelika Kuźniak** (1974), journaliste-reporter, trois fois récompensée par le prix* Grand Press. *Elle a publié en 2009 un volume de reportages intitulé* Marlène, *et consacré aux dernières années de la vie de Marlène Dietrich.*

L'histoire de Bronisława Wajs, dite Papusza, est marquée du sceau de la différence et de l'exotisme. Née au début du XXe siècle, la poétesse tsigane a pu apparaître comme une curiosité folklorique. Intriguait-elle seulement, un peu comme une « femme à barbe », ou comme un personnage de cabinet de curiosités, ou bien était-elle prise au sérieux ? Plutôt « Tsigane » ou plutôt « poétesse » ? Ce qui a formé Papusza ressort assez clairement du livre de Kuźniak : c'est le monde de la roulotte, bien sûr, dont elle était issue, mais c'est aussi la littérature populaire ! Une perle *sui generis*, une enfant tsigane curieuse du monde qui, en dépit d'un destin tout tracé, a appris à lire puis à écrire, avant d'avaler tous les romans sur lesquels elle put mettre la main. Elle dira plus tard : « J'étais de la roulotte, maintenant je suis de nulle part. Dionizy me disait : n'écris pas de poèmes, sinon tu seras malheureuse. Et comme une imbécile, j'en ai écrit, et maintenant je suis de nulle part ». Ses modèles romantiques incarnés deviennent des cauchemars. Suivant ce modèle, les filles pouvaient devenir un objet, jamais un sujet actif. La poétesse tsigane est à part, mais que faire d'elle ? Où la caser ? L'hypersensibilité de la jeune fille, qui a traversé un enfer de viols conjugaux et de violence domestique, aura vu aussi l'extermination de plusieurs peuples, et elle prendra des sonorités de folie. Sa démence finira par ne plus rien avoir avec la poésie, et elle devra être prise en charge et enfermée dans un établissement de soins spéciaux.

« Papusza » veut dire « poupée ». Ce surnom est venu de la beauté de la fillette (Kuźniak, qui emploie le nom de « Papusza » plutôt que celui de « Bronisława », ne se contente pas de lui donner la parole, mais elle la replace dans le monde de sa « propre » tradition). Dans le récit de Kuźniak, le surnom de « Papusza » indique plus sérieusement que son sexe, son origine sociale et ses relations familiales ont fait d'elle une poupée dans un sens littéral dramatique : passant de mains en mains, elle réagit aux instructions comme un automate. Un deuxième mari, Dionizy, bien plus âgé qu'elle,

qui l'avait enlevée pour la contraindre au mariage. L'amour pour Witold, un jeune garçon, avait sauvé Papusza, mais lorsque celui-ci disparut, elle sombra dans la folie. Un genre d'histoire qui passe bien dans un texte littéraire. Et Kuźniak montre ce qu'il arrive lorsqu'un tel amour, véritablement « romantique », brave le monde entier, et quand existe en réalité un tel « magnétisme des cœurs ».

Kuźniak analyse avec tact et délicatesse, et comme en coulisse, l'histoire de Papusza, et elle pose des questions sans suggérer de réponses. Elle montre sa relation avec sa mère qui est pour elle une autorité, mais ne la soutient pas quand elle décide de quitter Dionizy qui la martyrise et la viole. La mère qui porte sur son dos des striures de coups de fouet (lire les mots de Papusza pour dire qu'un mari peut faire d'une Tsigane tout ce qu'il veut sans que personne ne proteste, car telle est la coutume ; et les souvenirs d'enfants qui jouent au « jeu de la maison » dont l'élément essentiel est de « battre sa femme ») veut garder avec sa fille la conviction qu'aucune autre vie n'est possible. Comme dans un schéma classique de domination où la victime justifie les actes du bourreau. La mère n'aide pas sa fille à se soustraire à la puissance du mari-bourreau, car elle ne peut nier le sens de son propre destin, ni l'ordre de son univers. Avec le temps, Papusza apprend qu'elle n'est rien : elle n'existe qu'en fonction de l'existence d'un autre. Fidèle aux principes de la société, Dionizy Wajs est totalement dans son droit, et Papusza n'est qu'une marionnette entre ses mains. D'un point de vue extérieur à la communauté, Wajs commet une série de crimes, mais personne ne s'intéresse au salut de Papusza. Et c'est dans la lecture qu'elle trouvera le salut. Et dans ses chants, Papusza non seulement préservera la culture orale des nomades détruite par la contrainte de l'exil, mais elle sauvera la mémoire du génocide du peuple tsigane.

Angelika Kuźniak donne de Papusza des portraits multiples : portraits de la personne, de la poétesse, de la lectrice, de la fille, de la mère, de l'épouse, de l'artiste, de l'amante. La personnalité de Papusza ne cesse d'étonner. « Stupide » aux yeux de son mari rapace et cruel. « Traîtresse » aux yeux de la communauté tsigane. « Un grand talent sauvage originel » aux yeux des poètes polonais, mais faible, impuissante, désespérée et enragée à ses propres yeux à elle. Récit sur une « poétesse maudite » qui fut grandement célébrée, mais à sa grande honte et dans un océan de douleur, ce livre sur cette personnalité d'une force surhumaine ouvre des dialogues plus grands. Et donne une chance aux *Chants* eux-mêmes de Papusza non plus de figurer comme des bijoux exotiques mais d'exister comme une poésie de témoignage d'un temps et d'un vécu.

Anna Marchewka

ANGELIKA KUŹNIAK
„PAPUSZA"
CZARNE, WOŁOWIEC 2013
133×215, 200 PAGES
ISBN : 978-83-7536-501-6
DROITS DE TRADUCTION :
POLISHRIGHTS.COM

PAPUSZA

Papusza

n'oubliera jamais le jour où elle a commencé à écrire. Ce qu'elle dit en souriant, et ce sourire s'entend clairement dans l'enregistrement.

Sa mère l'a réveillée « avec le soleil ». La petite Papusza s'est levée, elle est sortie de la tente, elle a égalisé les plis de sa jupe froissée.

Elle ne se souvient pas si sa mère lui a ce jour-là tressé les cheveux. Ni si elle lui a caressé la tête. (Même s'il n'y avait plutôt pas de tendresse. « Elle avait la vie trop dure pour me dorloter, moi l'aînée »). Elle se rappelle qu'elle s'était dressée devant elle, et qu'elle lui avait répété par deux fois : « Tu ne peux pas rater ta chance. Une Tsigane n'a pas le droit de revenir au campement les mains vides ». Et elle lui avait fait la leçon : « Sois menteuse et rusée ».

Papusza s'est accroché un tablier à sa jupe. Elle l'avait cousu elle-même, elle en avait cousu l'ourlet. Des « poches de voleur » encore vides se balançaient à des ficelles. Tout cela par précaution, pour séparer le butin de la jupe. La femme est impure en-dessous de la ceinture. Impur est aussi tout ce qui touche ne serait-ce que le bord de la jupe. La puissance qui souille Papusza n'agit pas encore (elle n'a toujours que dix, peut-être douze ans), mais mieux vaut se prémunir.

Dans le campement, les vieux restent avec les enfants. Et les hommes. On disait d'eux que Dieu les avait créés un dimanche. Avec des bras de longueurs différentes. Qu'il suffit de les tendre tous les deux vers la gauche pour voir que le droit arrive à peine au coude du gauche. Et c'est clair : avec de tels bras, impossible de travailler.

De la vivacité d'esprit des Tsiganes dépendait ce qu'il y aurait à mettre dans la marmite.

Grodno. Quelques kilomètres à pieds depuis le campement.

Dans les années vingt du siècle dernier, c'était déjà une ville importante. Presque soixante mille habitants (soixante pour cent de Polonais, trente-sept pour cent de Juifs, trois pour cent de Biélorusses. On y trouve des téléphones, de l'électricité (depuis 1912) et un pont en fer (1909). Quelques écoles, un théâtre. Une église orthodoxe du XIIe siècle, un évêché, deux châteaux-forts, une synagogue.

Sur la place du Marché, il y a une foule terrible. Des clameurs, des appels. On marchande tout et n'importe quoi. Des Mères de Dieu et des Jésus au milieu d'apôtres, des graines de tournesol, des pommades contre les corps aux pieds, de la poix, du cirage, des casseroles, des pierres à aiguiser, des bougies de suif. On peut y acheter des chaussures de teille, des paniers à pommes de terre, et même des chaises. S'y faire arracher une dent sans rendez-vous (on

trouve des photos dans les archives). Quelqu'un raconte des histoires de brigands, de dragons et de petits enfants chassés par leur mère. Les Tsiganes lisent dans les cartes ou les lignes de la main ce qui va arriver demain, ou dans dix ans, ou dans cent. Elles voient le passé, les bonnes et les mauvaises actions. Elles dessinent sur la paume de leurs clientes un signe de croix avec la pièce de monnaie qu'elles viennent de recevoir. Elles disent « Dieu seul connaît toute la vérité, et la Tsigane ne sait que ce qu'il y a dans les cartes ».

Papusza est rusée, elle remplit rapidement ses poches. De pommes, de pommes de terre, d'un peu de tabac. Des broutilles, mais (comme elle peut s'en convaincre en rentrant au campement) suffisantes pour ne pas être battue par son beau-père.

Elle se faufile entre les étalages. Elle parle à tous les chiens qu'elle trouve sur son chemin.

Au centre de la place, un ours danse sur ses pattes de derrière. Depuis que vers la fin du dix-neuvième siècle on a interdit l'accès des villes aux montreurs d'ours, c'est un spectacle rare. L'école de Smorgonie a déjà été fermée. C'était là qu'on procédait au dressage (il y avait dans une pièce un plancher en carreaux de faïence brûlants où le tsigane amenait un ourson ; il se mettait à jouer du violon tandis que l'ourson qui se brûlait les pattes de devant se dressait sur celles de derrière enveloppées de grosses chaussettes).

La petite Papusza avait déjà entendu dire que l'on pouvait apprendre les lettres à l'école. Et le jour où elle vit de petits enfants avec des livres, elle leur a couru après.

– Ils m'ont chassée. Ils ont dit que j'étais une voleuse. Que j'étais contagieuse. Certains sont sans noblesse. On n'échappe pas à ce que l'on s'entend dire. Ni à ce que l'on voit. Ça rentre tout seul par les yeux et les oreilles. Que pouvais-je faire, souffrir en silence.

Elle est restée la moitié de la journée sous les fenêtres de l'école.

– Et quand les enfants sont sortis, j'ai pris mon courage à deux mains, et je leur ai demandé de me montrer juste quelques lettres.

Ils ont accepté. Mais pas pour rien.

Papusza a appris à voler de la façon la plus ordinaire. Avec sa mère.

Un travail facile. « On lance quelques graines ou des bouts de pain de la main gauche juste devant ses pieds, en même temps qu'on appelle les poules. Une fois qu'elles accourent et qu'elles sont occupées à picorer, la Tsigane saisit la plus proche d'un mouvement rapide de la main droite. Le coup vient d'en haut, derrière le cou, en dessous de la tête, et on presse la bête contre terre. Le volatile étranglé passe dans un sac préparé à l'avance, et la délinquante se saisit si elle le veut du volatile suivant, tandis que les autres continuent à picorer sans voir le danger qui menace. Celle qui était attrapée ne donnait pas d'alarme » (description faite dans un rapport de police en 1964).

Papusza avait quatre ans lorsqu'elle a tué une poule pour la première fois. « Je m'étais attaché un sac, j'ai volé les cartes à maman, quatre kilomètres de boue, et je me suis perdue. Un paysan m'a trouvée, il m'a fait monter sur sa charrette et ramenée au village. Je regarde, et j'ai vu des poules dans sa cour, j'en ai attrapé une, je l'ai fourrée dans un grand tissu, et serrée, et elle s'est étouffée ».

– Parce que l'ordre du monde est simple – explique Papusza. – Ce qui pousse dans les champs a été semé par Dieu, et ce qui glousse et picore a grandi par la volonté de Dieu pour tous les hommes. Dieu a créé beaucoup de poules, et il y en aussi pour les Tsiganes.

*

Une poule, une leçon.

Papusza attendait tous les jours les enfants devant l'école. Puis elle écrivait avec un bâton dans le sable, ou sur des journaux avec un bout de bois noirci au feu : A, b, c, et la suite des lettres. Comme dans l'abécédaire.

Ça a duré quelques jours, après quoi ça a ennuyé les enfants.

C'est alors qu'elle s'est souvenue d'une boutique près du marché où elle achetait parfois des bonbons. Un long couloir sombre, avec pour seule lumière celle de l'entrée. Derrière le comptoir, une marchande, une Juive.

– Je suis allée la voir avec un journal, et je lui ai demandé : « Madame s'il vous plaît, montrez-moi comment on fait pour lire ».

Elle m'a dit de lui apporter une poule bien grasse pour le shabbat, et d'acheter un abécédaire.

Les leçons étaient brèves, toujours après la fermeture de la boutique.

Cela ne plaisait pas à la mère de Papusza. Elle disait : « Ces livres ne servent à rien, on s'empoisonne le cerveau avec. Ils ne donnent que de la bêtise ».

Son beau-père la battit.

– Les Tsiganes du campement me crachaient dessus. Ils me pointaient du doigt. Ils se moquaient : « Et alors, on veut faire la maîtresse ! A quoi ça te sert, toute cette science ? ». Ils déchiraient ses journaux, feuille après feuille, et ils les jetaient dans le feu. Ils ne comprenaient pas que c'était nécessaire, utile pour gagner son pain. Mais je peux encore aujourd'hui signer de mon nom. Je ne me contente pas seulement de faire une croix. Je suis fière de ce que moi, une Tsigane inculte, je sais lire. Je pleurais en cachette dans la forêt, et puis après je faisais comme je voulais.

Elle apprit vite.

– Après quelques semaines, je savais déjà. La Juive m'a embrassée parce que je comprenais vite. (Papusza sourit encore). Je lisais bien, mais j'écrivais mal, parce que j'écrivais peu et que je ne savais pas que cela me servirait dans l'avenir. Puis, quand j'ai eu quatorze ans, mon beau-père m'a emmenée avec lui sur le Niémen. Il jouait dans l'orchestre de Dionizy ; il avait un violon et une contrebasse. Nous avons navigué sur un bateau. Tout d'abord, j'ai dit la bonne aventure, puis j'ai lu un livre, j'ai oublié lequel. Une dame bien mise s'est approchée et m'a dit : « Une Tsigane qui sait lire ? Ça, c'est joli ! »

« Je me suis mise à rire comme une enfant, jusqu'à en avoir des larmes dans les yeux. Elle m'a ensuite posé des questions sur tout, et je lui ai répondu. Elle a fini par me donner un baiser, et elle est partie. Et moi, j'étais fière, et j'ai continué à lire encore plus, jusqu'à avoir mal aux yeux. Du bon et du mauvais, parce que je n'avais pas idée de ce que je devais lire ».

Elle s'est inscrite dans une bibliothèque.

« A Mikulińce près de Przeworsk. On m'y avait prêté un livre, pas grand-chose, un livre pour enfants, des fables, mais je voulais aller plus loin, et la dame chez qui nous avions loué une pièce m'a conseillé de prendre *La Comtesse de Cosel*, *Messire Thaddée* et *La Porteuse de pain*.

J'ai lu beaucoup de livres aux gens à qui je disais l'avenir : *Tarzan chez les singes*, *Jason le Roux*, *La jolie Sœur*. Et les histoires que je préférais, c'étaient sur les chevaliers et le grand amour ».

Traduit par Erik Veaux

ARTUR DOMOSŁAWSKI

***Artur Domosławski** (1967), journaliste passionné par l'Amérique latine, par les mouvements antimondialistes et les conflits sociaux. Disciple et ami de Ryszard Kapuściński. Auteur de* Kapuściński, le vrai et le plus que vrai *paru en français en 2011 aux éditions des Arènes.*

---

24 mai 2011. Brésil, Etat de Pará. Des auteurs inconnus tirent sur deux écologistes. José Claudio da Silva et sa femme Maria sont tués sur le coup. Les meurtriers coupent une oreille de José, elle sera envoyée au commanditaire de l'assassinat en guise de preuve. Cet assassinat n'est pas un cas isolé. En Amazonie, les leaders paysans et les écologistes reçoivent des menaces et vivent dans une peur permanente. « Dans l'Etat de Pará, deux cent cinq activistes paysans ont été assassinés au cours des quinze dernières années, et plus de huit cents au cours des quatre dernières décennies. Moins de cinq commanditaires de ces crimes sont en prison », dit l'un des héros du reportage. La police et les autorités locales observent ces agissements avec passivité et sans doute même y prêtent-elles la main. Que se cache-t-il derrière tout cela ?

En entamant *Une mort en Amazonie*, le lecteur s'attend à suivre une enquête journalistique qui l'amènera à résoudre un mystère. Les noms des coupables seront découverts, un verdict juste sera prononcé ou, dans le pire des cas, il s'interrogera sur l'indolence des tribunaux d'Amérique latine. Pas un instant il ne soupçonne que des fils reliant les événements dont il lit le récit, conduiront jusque chez lui. Ni non plus qu'une fois le livre refermé, son regard sur le monde aura changé ainsi que son regard sur son monde immédiat.

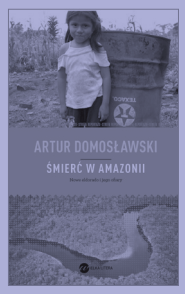
Les trois remarquables reportages qui composent *Une mort en Amazonie* sont unis par un même thème : la dévastation de l'environnement naturel, menée à grande échelle – le déboisement de la forêt amazonienne au Brésil, l'extraction minière de l'or au Pérou et celle du pétrole en Equateur –, et la destruction des populations locales qui s'ensuit. Les héros de Domosławski sont des gens ordinaires qui sont extraordinaires par les risques qu'ils ne craignent pas de courir pour la défense de l'environnement et pour la défense de leur droit de mener une vie digne. Leur lutte semble inévitablement condamnée à l'échec, même si le dernier des trois textes renferme un minuscule rayon d'espoir.

Le reporter s'entretient avec des agriculteurs, des activistes locaux, des journalistes d'investigation, des juristes et des hommes d'affaires. Patiemment, fil après fil, il dénoue l'écheveau des relations qui existent entre les auteurs des assassinats, le commerce local, le monde politique et les corporations supranationales. Il montre la dureté des hommes d'affaires et des hommes politiques, leurs escroqueries, leurs manipulations et leurs manœuvres de propagande.

Partant de détails et de situations concrètes, l'auteur ouvre une perspective plus large – la lecture devient alors particulièrement saisissante. Si le lecteur pouvait jusque-là ne pas se sentir concerné par la dévastation de la forêt amazonienne, le moment est venu pour lui de regarder le monde qui l'entoure… La lecture des deux autres reportages contribuera à l'en convaincre.

« Nous condamnons le crime, celui-là comme tous les autres. Mais pouvons-nous jurer que nous ne participons pas au partage du butin ? » questionne l'auteur, qui se réfère à cet autre grand reporter qu'est Sven Lindqvist. Le livre d'Artur Domosławski, mesuré, concret, bourré de faits et de noms, contient une véritable charge explosive. La dernière page tournée, on a envie de descendre dans la rue et de commencer à changer le monde. Il en est sans doute grand temps.

Małgorzata Szczurek



ARTUR DOMOSLAWSKI
„ŚMIERĆ W AMAZONII"
WIELKA LITERA, VARSOVIE 2013
205×135, 328 PAGES
ISBN: 978-83-64142-13-0
DROITS DE TRADUCTION :
POLISHRIGHTS.COM

UNE MORT EN AMAZONIE

Son corps

a été criblé de dix-sept balles.

Quatre lui ont transpercé l'abdomen, six – le poumon droit, une autre – le côté gauche du cou. Une autre encore s'est fichée dans l'occiput et les restantes l'ont atteint à différents endroits.

Edmundo Becerra – tout le monde l'appelle Esmundo –, quarante-trois ans, faisait boire son bétail dans le lieudit de Pampa del Ahijadero, à proximité du village de Yanacanchilla, où il habitait avec sa femme et son fils de quatre ans.

La sœur de la victime, Jovita, qui se tenait à quelque distance de là, a aperçu les assassins : deux hommes vêtus de ponchos rouge et bleu, l'un coiffé d'une casquette, l'autre d'un chapeau. On a découvert par la suite la présence d'un troisième homme. Avant d'exécuter Esmundo, l'un de ses meurtriers lui aurait dit que tous les gens comme lui subiraient le même sort. Quelques instants plus tard, les coups de feu avaient retenti. Dix-sept.

Les assassins avaient pris la fuite en direction de la route qui mène à Bambamarca. Ils n'avaient rien volé. Le mobile du vol a été écarté d'emblée.

J'épluche la presse locale parue dans les jours qui suivirent le meurtre.

Selon un des quotidiens, Esmundo était à la veille de son départ pour Lima, où il devait rencontrer une commission composée d'opposants aux pratiques de l'entreprise minière et de représentants du ministère. Le but de la rencontre était d'échanger sur l'exploitation de la colline San Cirilo contre laquelle les habitants de son village s'élevaient comme lui.

Iván Salas, un activiste local, alertait sur le fait que la société Yanacocha-Newmont armait des montagnards qu'elle avait attirés de son côté, et les incitait à tirer sur leurs voisins qui refusaient de céder leurs terres au groupe minier et s'opposaient à l'exploitation de la colline San Cirilo. « Nous avons affaire à une bande qui collabore avec l'entreprise pour le rachat des terres. Il y a quelques semaines, cette bande a tiré des coups de feu sur un ingénieur venu effectuer des relevés topographiques, afin de l'empêcher de travailler. »

Des représentants du groupe minier affirmaient que tout cela n'était que mensonges.

Les journaux favorables à la société Yanacocha-Newmont évoquaient un « règlement de comptes » et un « conflit concernant des terres » comme mobile de l'assassinat d'Esmundo.

On rappelait un autre assassinat qui avait eu lieu quelques mois auparavant, celui d'Isidro Llanos, un autre leader local des opposants au groupe minier. Un

représentant de Yanacocha-Newmont avait déclaré, dans un communiqué officiel, que celui-ci était mort d'un infarctus. En réalité, Isidro Llanos avait été exécuté lors d'un affrontement entre les gardes du groupe associés à la police et les ouvriers protestataires.

C'est Marco qui m'a parlé le plus des circonstances de l'assassinat d'Esmundo.

« Esmundo n'était pas un montagnard pauvre typique de la région de Cajamarca, me dit-il. Instruit. Vétérinaire de métier. Il possédait un assez grand morceau de terre et un troupeau de bétail. Il était producteur de lait. »

Lors de l'annonce par le groupe minier de son intention d'exploiter de nouveaux gisements situés un peu au-dessus du village de Yanacanchilla, Esmundo avait fondé le Front de protection de l'environnement. *No pasaran!* En réaction, le groupe avait fait venir des gens étrangers à la région. Ces nouveaux venus, qui ressemblaient à des autochtones andins, s'installèrent sur les terrains au-dessus du village. Ils créèrent un front concurrent : le Front en faveur de la protection de l'environnement et du développement. Une stratégie de division classique afin de pouvoir dire ensuite : voyez le nombre de gens d'ici qui nous soutiennent. Ces gens « importés », armés et équipés de talkie-walkies, agissaient comme un groupe organisé.

Le conflit éclata quand Esmundo voulut abreuver son bétail dans des lagunes qui se trouvaient sur une terre occupée par les nouveaux arrivants. Le droit de propriété ne couvre pas les lagunes, les propriétaires des terres qui sont au bord doivent accorder un droit de passage, notamment aux agriculteurs voulant y abreuver leurs troupeaux. Or, les nouveaux venus n'avaient que faire du droit.

Esmundo commença à recevoir des menaces : Ne te mêle pas des affaires de la mine ! Les pires insanités volaient.

Un jour, des hommes armés le rouèrent de coups. Il alla faire une déposition au poste de police de Chanta Alta, à deux heures du village. Va à Cajamarca voir le juge, lui dirent les policiers. Ils riaient.

D'autres villageois victimes d'intimidations avaient entendu des membres du groupe armé se vanter d'être intouchables parce qu'ils étaient sous la protection de Yanacocha-Newmont.

Esmundo avait été exécuté peu de temps après.

« Son assassinat ressemble à l'élimination classique des leaders de communauté qui dérangent, dans le style colombien ou brésilien, me dit Marco. Le projet d'exploitation d'un nouveau gisement est stoppé. Les montagnards „ importés " se dissipent dans le néant, et leur front en faveur du développement disparaît avec eux. »

Pour le village d'Esmundo, ce fut un traumatisme. La petite communauté comptait à l'époque quarante-cinq familles. Depuis l'assassinat, elle vit dans la peur, la méfiance et la suspicion. « Les gens ont été brisés, anéantis par ce crime, dit Marco. Le plus proche compagnon de lutte d'Esmundo, Genaro López, a déménagé à Cajamarca. Il se tient à l'écart de tout activisme social et refuse de parler de la mort de son ami. »

La femme d'Esmundo est partie avec son enfant pour une destination inconnue.

Esmundo était, à ce qu'on raconte, un homme exceptionnel, « le deuxième leader des communautés locales » (après Marco Arana). Toujours prêt à rendre service, charismatique, intelligent, tout faisait de lui un gêneur politique. Un homme dangereux.

La presse et les bulletins des mouvements de protestation rappellent qu'il est le sixième leader de la région de Cajamarca à avoir été assassiné au cours des dernières années.

2003 : José Llajahuanca, de San Ignacio.

2004 : Juan Montenegro, de Santa Cruz.

2005 : Reinberto Herrera et Melanio García, de San Ignacio.

2006 : Isidro Llanos, de Combayo.

Tous morts dans des circonstances variables, le plus souvent de la main d'auteurs inconnus. Isidro Llanos avait organisé un mouvement de protestation contre les conditions de travail semi-esclavagistes qui régnaient dans le groupe minier. Il a reçu une balle au cours d'une bagarre opposant les grévistes aux gardes et à la police.

Esmundo, lui, a été victime d'une exécution préméditée.

Aucun doute n'est possible quant au mobile. Il s'impose de lui-même, quand bien même certains voudraient l'écarter. Cela ne pourrait-il pas être un hasard ? En hypothèse, si. Mais qui aurait pu vouloir tuer Esmundo ? Pour quelle raison ?

Ici, personne ne croit ni au hasard ni à un règlement de compte. [...]

Grâce à la déposition de la sœur d'Esmundo, la police a eu tôt fait d'établir le nom des meurtriers : les frères Rodríguez, Aguinaldo et Fortunato. Le troisième homme sur place a été mis hors de cause.

Lors de l'arrestation du principal meurtrier, il y a eu une fusillade. Aguinaldo a été tué sur le coup. Les circonstances de l'événement tendent à faire croire qu'on ne tenait pas vraiment à sa capture. L'assassin a-t-il dû mourir pour ne pas témoigner au tribunal ?

Les informations obtenues par Mirtha étayent cette hypothèse. Le meurtrier était un nervi connu dans la région, on savait qu'il se faisait employer comme tueur à gages. La veille de sa mort, il avait téléphoné à Werner Cabrera, un membre du Congrès, et discuté avec Iván Salas, son assistant, auquel il avait annoncé son intention de se livrer à la police et de lui révéler le nom du commanditaire du meurtre d'Esmundo. Le lendemain, Aguinaldo meurt au cours de son arrestation. D'après la police, il a opposé une résistance, mais Mirtha n'y croit pas une seconde : vingt hommes avaient été mobilisés pour l'opération.

Une enquête menée dans une tout autre affaire quelques années plus tard vient confirmer l'hypothèse de Mirtha. Un scandale éclata en 2011. La société de gardiennage *Business Track* avait mis sur écoutes deux hommes au gouvernement. Au cours de l'instruction, il apparut que cette société espionnait des activistes sociaux, des institutions et des entreprises depuis des années. L'organisation Grufides était l'un des milieux sur lesquels elle avait rassemblé le plus grand nombre de documents, dont des enregistrements de conversations téléphoniques. Mirtha pense qu'il fallait être immensément riche pour avoir les moyens de financer des années de surveillance. Cela ne peut être que l'entreprise minière : des enregistrements des écoutes de militants de l'organisation ont été découverts dans le dossier « Industrie d'extraction minière ». Parmi eux, une conversation entre Mirtha et Iván Salas, où Salas met en doute le fait que le meurtrier d'Esmundo ait opposé une résistance à la police étant donné que celui-ci lui avait annoncé la veille son désir de se rendre. Salas accuse les policiers d'être les auteurs de l'exécution d'Esmundo.

Traduit par Laurence Dyèvre

MAŁGORZATA REJMER

Małgorzata Rejmer *(1985), doctorante à l'Institut de la culture polonaise de l'université de Varsovie. Elle a fait ses débuts d'écrivaine en 2009 avec le roman* Toxémie, *nominé au prix de Gdynia. Les reportages réunis dans son dernier livre* Bucarest, sang et poussière, *ont reçu un excellent accueil de la part des critiques.*

Bucarest, sang et poussière n'est pas le fruit d'une courte excursion, une aventure de quelques jours dans la capitale roumaine. Małgorzata Rejmer a passé en Roumanie deux années et elle compte bien y retourner. De ses textes il résulte que l'auteure y a mené une solide enquête de terrain. Logeant dans un sordide appartement de location pour tirer de ce pays une expérience la plus probante possible, elle a passé son temps à visiter, discuter, lire. Son livre n'est cependant pas un simple recueil d'images de son séjour. Rejmer a réalisé un catalogue de *cultural studies* historiques, qui permet de répondre à des questions auxquelles il est peut-être impossible, voire interdit même, de répondre. L'auteure de *Bucarest* pose un diagnostic courageux du peuple roumain : « Les Roumains acceptent humblement leur sort, souvent la mort, ils ne redressent pas la tête, ils acceptent, ils ne luttent pas, ne discutent pas. » A travers les célèbres ballades populaires sur l'agneau (*L'Iliade* et *l'Odyssée* roumain, selon Nichita Stănescu) et un dicton : *Asta e, ce să faci ?*, qu'on peut traduire par « C'est ainsi, que faire ? », Małgorzata Rejmer cherche à comprendre comment le règne de Nicolae Ceaușescu a été rendu possible.

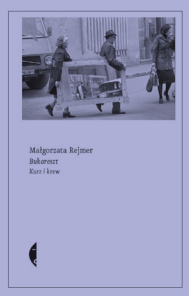
A Bucarest, Małgorzata Rejmer est une observatrice de la culture des Autres, de la culture de l'Est, fascinante avant tout par son atrocité, son caractère sauvage et le charme de sa laideur. Rejmer écrit : « Je n'aime pas beaucoup ce qui est neuf. Je préfère les vieilles couches. » Et, plus loin : « Je sens la puissance de la ville doublée de folie. » Elle puise dans les entrailles, ce sont elles qui excitent le plus sa curiosité. Elle considère les états extrêmes (le chaos, l'énormité) comme étant les plus utiles. L'œil de Rejmer donne de la valeur à ce qui est étrange, ce qui se distingue, à ce qui est singulier, entier ; l'auteure de *Bucarest* est grisée par ce pays sans spécificité, façonné telle la pâte à modeler, passant de mains en mains, brûlé et reconstruit, qui baigne dans le sang, mais se maintient

toujours à la surface. Cette sauvagerie orientale, elle tente de l'expliquer, de la comprendre et de la raconter, elle doit donc choisir sa place, elle doit se situer vis-à-vis de « l'autre » côté. Elle a choisi la forme de l'essai, qui « justifie » cette position stratégique, mais l'on peut se demander pourtant si ce facteur humain dans le texte se révèle être un défaut ou une qualité. De la même manière, il est significatif que Rejmer ait intitulé son livre *Bucarest*, plutôt que « Mon Bucarest », par exemple. C'est une tentative courageuse d'exprimer un « tout », et de l'exprimer uniquement de manière « authentique ».

On ne peut nier à *Bucarest* des qualités cognitives. Il s'agit d'un livre grave qui rappelle de récents cauchemars. Rejmer parle de sujets qu'il est interdit d'oublier, de la rééducation par la torture, du système totalitaire, du décret interdisant la régulation des naissances et des tragédies qui en résultaient. Rejmer voit dans le corps des femmes obligées de procréer ou se vidant de leur sang après des avortements clandestins l'essence de la Roumanie totalitaire de Nicolae Ceauşescu (elle nous parle de *4 mois, 3 semaines, 2 jours*, le film de Cristian Mungiu, en soulignant le besoin qui taraude le metteur en scène d'apporter des témoignages de souffrance, de misère et d'asservissement).

Le *Bucarest* de Małgorzata Rejmer amène sans aucun doute à retrouver la mémoire, et même à arracher des pans entiers de l'histoire la plus récente que nous préférons ignorer, car c'est mieux ainsi, c'est plus commode, plus facile. *Toxémie*, le premier roman de Małgorzata Rejmer, paru en 2009, avait fait beaucoup de bruit, laissant augurer qu'on avait affaire là à un nouvel écrivain intéressant. Avec son deuxième livre, *Bucarest*, Rejmer n'a pas choisi la légèreté et confirme que l'agitation autour de *Toxémie* était justifiée. L'écrivaine a changé d'éditeur et de genre littéraire, mais elle reste captivée par le même thème : la beauté exotique, difficilement décelable, du monde sauvage.

Anna Marchewka



MAŁGORZATA REJMER
„BUKARESZT. KURZ I KREW"
CZARNE, VARSOVIE 2013
125×195, 272 PAGES
ISBN : 978-83-7536-539-9
DROITS DE TRADUCTION :
POLISHRIGHTS.COM
DROITS VENDUS EN ROUMANIE
(POLIROM)

Non loin

BUCAREST, SANG ET POUSSIERE

de Râmnicu Vâlcea se trouvait la ville de Piteşti. Cette ville abritait un certain bâtiment qui renfermait l'enfer. Alors que Petre écoutait la radio et embrassait la main de sa femme, dans la prison de Piteşti débutait une expérience décrite par Alexandre Soljenitsyne dans *L'Archipel du Goulag* comme étant « la barbarie la plus terrible du monde contemporain ».

A Piteşti, la souffrance se détache du corps et de l'humanité. Les gens en train de mourir beuglent comme des animaux subissant le même sort. Les murs de la salle des tortures ont été insonorisés, à cause des cris, les gardiens sont devenus sourds. Les prisonniers sont battus jusqu'à ce qu'ils cessent de voir et d'entendre. Derrière eux on trouve des éclaboussures d'urine et de sang, des dents ébréchées, des touffes de cheveux, des flegmes sanglants. Dans une flaque on trouve un peu d'homme. Ce que l'on traîne hors de la salle, cette forme qui dégouline, c'est aussi un peu d'homme.

A Piteşti se retrouvent principalement de jeunes étudiants qui, dans les années trente, avaient fait confiance à la fasciste Garde de fer. Ainsi que des religieux, ceux-là sont toujours suspects. Parfois se mêle au transport un intellectuel, médecin ou ingénieur, qui en sait trop ou trop peu, pour son malheur. Le communisme veut donner à ces gens-là une chance. Ils vont vers Piteşti pour une leçon de nouvelle foi, cela s'appelle : « la rééducation par la torture ».

On peut souffrir de nombreuses façons, la douleur du corps n'est que l'une d'entre elles. En prison on leur demande, qui était ta mère. C'était une femme bonne, travailleuse, elle tressait ses cheveux et prenait soin de moi. Les gardiens abattent une matraque de fer jusqu'à ce que le prisonnier dise : Je violais ma mère. Ma mère me violait. C'était une putain, elle se faisait baiser par le chien. Je n'ai pas de mère.

Ensuite, parmi les hommes restants, on cherche pour le prisonnier quelqu'un qui lui est proche : un ami de la fac, du travail, un camarade d'enfance. Ou bien quelqu'un qui l'a aidé à survivre à Piteşti. Un prisonnier fait face à un prisonnier. Tous deux ont une matraque à la main. Ils doivent se frapper l'un l'autre jusqu'au sang, ou bien ce sont les gardiens qui commencent à frapper, ils ont plus d'expérience et plus de conviction.

Si le prisonnier implore pitié, les gardiens lui brisent les dents. S'il ne veut pas prendre la matraque, c'est son ami qui lui brise les dents, et les gardiens lui arrachent les ongles. Tous les principes qui existent sur terre n'ont pas cours en enfer. Ou tu tortures ou tu seras torturé. Une dizaine de gardiens cognent sur une dizaine de personnes, ils en achèvent une ou deux, afin que les autres réfléchissent à ce qu'est leur vie.

Ceux qui croyaient en la miséricorde divine doivent agir sans trace de miséricorde. Ceux qui croyaient que l'homme est bon doivent regarder le mal dégénérer. Ceux qui ont donné leur vie à Dieu doivent le maudire et mettre à leur bouche leurs excréments comme une hostie.

Leur âme doit disparaître tel un arbre desséché. Après avoir été cassés, ils sont broyés, plus rien ne subsiste en eux hormis la souffrance. Dans cette stérilité on sème les grains du marxisme. Il arrive que ces épaves, qui ne rappellent plus en rien des êtres humains, continuent d'opposer une résistance. S'ils ne cèdent pas, ils sont tués.

Il avait trop de chance, Petre, le pouvoir est venu réajuster les comptes. Il y en avait, au village, à qui ça ne plaisait pas, ce bus avec lequel Petre conduisait les gens. Un voisin est allé faire un tour au commissariat, il a dit qu'il avait comme l'impression que l'homme du bus écoutait Radio Free Europe. Ils sont venus, ils ont vérifié. Il y avait bien un récepteur radio, il écoutait donc. Un riche propriétaire, possédant un véhicule, une maison trois pièces et un lopin de terre.

Lorsque a commencé la collectivisation en 1949, ils frappaient à chaque porte, les commissions marchaient main dans la main avec la milice. Ils cessèrent de cogner aux portes en 1962, quand il n'y avait plus rien à emporter, car tout appartenait à l'Etat. Les plus riches se retrouvaient derrière les barreaux ou bien en travaux forcés. En prison les gardiens les aidaient à fuir la souffrance, ils les rendaient fous. Au bout de quelques années les gens ressortaient de là en lambeaux. Ils avaient des accès de violence et de panique. Ils cessaient de parler et ne permettaient pas qu'on les touche. Un lit n'était plus un lit, la nourriture n'était plus de la nourriture, seul un cri était un cri. Quand ils mouraient, leurs épouses étaient soulagées de leur dire adieu, et les voisins disaient : « C'est la fin de ses souffrances, qu'il repose en paix. »

Petre Raduca a pris dix ans. Les autorités sont venues chez lui, ont examiné les pièces, les tapis et la table en chêne avec la nappe en dentelle. Pour qu'on n'aille pas raconter que l'Etat était mauvais, ils permirent à son épouse de conserver dans sa propre maison une toute petite pièce et la cuisine. Comme une poule sur ses œufs, l'autorité s'est installée dans les deux pièces restantes, une Coopérative agricole, qui devait ôter aux gens leur propriété, en faire un bien public – un bien de l'Etat – et puis la contrôler. De la plus grande pièce, le pouvoir a fait un magasin d'alimentation. [...]

Un jour qu'Elena Raduca ouvrit la porte, elle eut l'impression que c'était la mort qui venait à elle sous la forme de deux silhouettes âgées, desséchées, aux yeux brillants. On les aurait dites mues par une force séculaire qui ne s'éteint jamais, la vieillesse, pourtant, avait eu le temps d'envahir leur corps et de le délabrer, elle avait couvert leurs mains de tâches violettes, ridé leurs paupières parcheminées, repoussé leur mâchoire édentée.

Leurs maigres silhouettes se perdaient sous des habits noirs maintenus par un cordon, mais leurs yeux étaient bleus comme une étoffe délicate délavée, on ne voyait pas la mort dans ces yeux-là.

Elena s'est inclinée devant eux et a fait le signe de croix.

Ils se sont alors inclinés plus bas encore.

Elle les regardait, décrépits, brisés, leur corps ravagé par la faim.

Bien qu'il se fût passé dix années depuis l'expérience de Piteşti, dans les prisons roumaines on obligeait toujours les condamnés à torturer les autres condamnés. Et tous sont battus, sans exception. Les gardiens n'ont pas de pitié, et la vue du sang les rend plus enragés encore.

Les moines édentés choisissent lentement leurs mots avant de parler :

– Il faut que vous sachiez, Madame.

Dans leur cellule, ils étaient trois, lui, Petre et eux deux, les moines. Petre était enfermé depuis quatre ans déjà. Depuis quatre ans il vivait dans un néant humide, sur des planches en bois, avec une blessure qui ne voulait pas guérir. Il était très obstiné, il voulait survivre, il ne se lamentait pas sur son sort. Seule lui manquait la musique, cette radio par laquelle il s'était retrouvé en prison.

Petre avait déjà presque cinquante ans, mais les moines étaient beaucoup plus âgés. Un jour, c'est Petre qui restait assis à veiller à ce que les moines restent tout le temps debout, bien droits, du matin jusqu'à la nuit. Le lendemain, l'un des moines était assis, et les deux autres restaient debout. Le surlendemain, c'était le deuxième moine qui surveillait, assis, les autres prisonniers. Un jour sur trois tu étais le bourreau, les deux autres jours, la victime.

C'est l'instant le plus terrible, celui où l'on doit se confronter à sa propre bestialité. Où l'on doit se haïr soi-même ou devenir indifférent. Pendant l'expérience de Piteşti, ceux qui se révoltent retournent à l'étape de « l'arrachement des masques », l'anéantissement de la personnalité. Ils passent des mois entiers à l'isolement. Ils tentent de se suicider. Au final, tous s'effondrent.

Costantin Barbun, l'un de ceux qui ont survécu, écrit dans le livre *Memorialul Durerii* (« Le Mémorial de la souffrance ») : « Je crois que même en enfer les méthodes employées à Piteşti n'existent pas. Même en enfer. Il y a des choses qui dépassent l'imagination de l'esprit humain. »

Un jour que son tour était venu d'être bourreau, Petre n'avait pas résisté. Les moines se tenaient debout devant lui, barbus et amaigris, la tête baissée. Leurs genoux tremblaient.

– Je vous en supplie, avait-il dit, asseyez-vous. Ce sera ma faute, mais asseyez-vous.

Ils s'étaient assis tous les trois. Ils pleuraient. Le gardien était entré dans la cellule et lui avait tout simplement donné un coup de poing au visage. Il l'avait traîné en le tirant par ses loques de prisonnier. Les moines ne le virent pas durant plusieurs jours.

Quand il était revenu, il n'avait plus d'âge. Ses cheveux et ses moustaches étaient blancs comme la barbe des moines. Les gardiens lui avaient brisé les dents. Tout avait changé, sa façon de marcher, et sa façon de regarder. Il ne parlait plus.

A force d'avoir été frappé, une bosse grosse comme un bonnet était apparue sur le sommet de son crâne.

Ensuite il était resté allongé des jours entiers sans bouger, sur la planche du haut, et puis un jour, tout simplement, il était tombé. Comme une pierre jetée du haut d'un pont dans la rivière. Comme un sac rempli de pierres. Il était tombé et ne s'était plus relevé. Pour finir, le gardien l'avait frappé encore au visage, pour qu'il se redresse, mais sa joue était froide. Ils l'avaient enterré dans la fosse commune en même temps qu'une douzaine d'autres prisonniers non loin de Bucarest, quelque part autour de Baloteşti. C'était au début de l'année 1963. Quelques mois plus tard fut proclamée une grande amnistie.

Traduit par Caroline Raszka-Dewez

KATARZYNA PAWLAK

Katarzyna Pawlak *sociologue, traductrice, co-auteure d'un manuel de chinois. Elle a beaucoup voyagé, a vécu à Taipei, Pékin et Shanghai. Durant son séjour et ses études en Chine, elle a tenu un blog (www.zachinyludowe.net) dont elle s'est inspirée pour écrire son livre. Par-dessus tout elle aime parcourir la Chine en flânant.*

Quand on regarde dans un dictionnaire, un étranger, pour les Chinois, c'est un *waiguoren*, c'est-à-dire un « homme du pays extérieur ». Interprétation relativement neutre. Mais souvent les Chinois préfèrent utiliser l'expression *laowai*, soit, « vieil étranger ». Ce qui en fait une tout autre histoire, le terme *laowai* sonne plutôt comme : « Tu n'es pas d'ici et tu ne le seras jamais. »

« Maman, regarde, un *laowai*, dit en me désignant un garçon pas plus haut que trois pommes, et sa mère éclate de rire, son fils, si petit encore, a déjà la langue bien pendue », écrit Pawlak. « Ah ! un *laowai* ! s'esclaffent en me montrant du doigt des ouvriers et un groupe de préados. L'exclamation est souvent suivie d'un *Hellooo ! Okay ?*, lancé d'une voix de fausset. Et d'un ricanement. Et d'une débandade.

Affublée de l'épithète *laowai*, l'auteure constate qu'au bout de deux mois elle voit dans le miroir quelqu'un qu'elle ne connaissait pas. « Non plus Katarzyna, une femme – encore jeune, ma foi – polonaise, doctorante, mais un " vieil étranger " grand, pâlichon, aux cheveux couleur de paille et au gros tarin. » Cette impression d'étrangeté, chaque étranger en Chine la ressent. Lorsqu'on lui demande pour la énième fois s'il aime la Chine et s'il en apprécie la nourriture, même s'il vit ici depuis des lustres, il tentera de convaincre les Chinois qu'il est non pas un " vieil étranger ", mais un être humain. C'est aussi ce que s'efforce de faire Katarzyna Pawlak. Et pourtant, après une conférence remarquable, donnée à l'université de Shanghai dans un chinois fluide, elle entend des questions emplies d'étonnement : Sait-elle qui est Confucius ? Et bien sûr : Aime-t-elle la cuisine chinoise ?

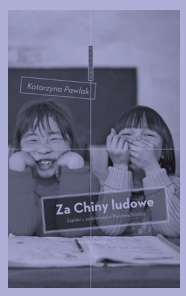
Dans sa description du pays du milieu, Pawlak s'aide du lexique chinois. Des *Benbenzu*, par exemple, « tribus en chasse », c'est-à-dire des gens qui se déplacent dans le pays en quête d'un gagne-pain, sans jamais faire long feu au même endroit. Ou bien des *yizu* : des « tribus de fourmis », Chinois

indigents venus de province et qui s'entassent à la périphérie de Pékin ou de Shanghai.

Pour tout l'or de la Chine est un portrait extrêmement drôle, terriblement intelligent, de la Chine contemporaine. L'auteure, sociologue et sinologue de formation, a une très belle plume, le sens de l'expression et de la pointe justes. Katarzyna Pawlak a séjourné deux ans à Shanghai et à Pékin, elle a suivi les Chinois dans le train et dans les rues, les a accompagnés à la montagne, pendant le Nouvel an chinois. Elle a regardé avec eux la télévision et lu les journaux locaux. Elle les a observés manger des graines de tournesol, engranger des kyrielles de mots d'anglais et cracher dans le train jusqu'à ne plus laisser d'endroits propres où poser son sac à dos.

Ne vous fiez pas à son style désinvolte. *Pour tout l'or de la Chine* est un sacré travail de sociologie. Il se compose de petits traités sur la télévision chinoise et Internet, sur le très complexe système *hukou* (enregistrement des ménages), le service de santé, les inégalités sociales, la dot, qui est, en Chine, apportée par le mari, le rôle de la femme et bien d'autres sujets encore.

Maria Kruczkowska



KATARZYNA PAWLAK
„ZA CHINY LUDOWE"
DOM WYDAWNICZY PWN,
VARSOVIE 2013
127×200, 248 PAGES
ISBN : 978-83-7705-322-5
DROITS DE TRADUCTION :
DOM WYDAWNICZY PWN

POUR TOUT L'OR DE LA CHINE. NOTES DE LA VIE QUOTIDIENNE DANS LE PAYS DU MILIEU.

QUAND j'ai cherché un appartement à louer et que j'ai indiqué aux agences la fourchette de prix qui me convenait, on m'a proposé des logements dans les « vieux blocs ». Vieux comment ? Vingt-cinq ans environ. Habituée à vivre dans l'un des premiers spécimens de construction de modèle réaliste socialiste de Varsovie, solide colosse du quartier de Muranów aux murs si épais que les forets au titane n'y résistent pas, je me disais qu'il était drôle de qualifier de « vieux » des bâtiments datant d'une trentaine d'années, et je ne comprenais absolument pas le problème (ou bien je ne voulais pas le comprendre, quiconque a débarqué dans la perspective d'un long séjour loin de chez soi sait dans quelles conditions l'on finit par accepter un logement). Les gens m'avertissaient prudemment, avançant que « la qualité n'était pas des meilleures », je m'imaginais qu'il n'y avait peut-être pas l'ascenseur ou bien qu'il s'agirait de réjouissances typiques des grands ensembles polonais : une mauvaise isolation acoustique, des vieilles fenêtres ou les murs de travers. Par ailleurs, comme c'est souvent le cas, je me disais que ces divers soucis que l'on peut rencontrer en louant un appartement situé dans un immeuble de piètre qualité ne me concerneraient pas, bien entendu. Ou bien qu'ils prendraient la forme de quelques menues réparations sans plus de précisions dont se chargerait un maître artisan souriant, de quelques clous, quelques joints, ce qui, pour quelqu'un se retrouvant dans une ville de vingt-cinq millions d'habitants en possession d'une seule valise, totalement seule et sans personne à qui s'adresser, ne serait qu'une broutille. Et d'ailleurs, j'ai un toit au-dessus de la tête, l'eau, l'électricité, le gaz (je fus presque émerveillée en apprenant que partout ici il y avait une installation de gaz et que je n'aurai pas à traîner des bouteilles, comme avant dans mon appartement à Taïwan). Que demander de plus ?

D'autant que j'ai trouvé un logement beau, propre, clair et sympathique (celui précisément dans lequel je me trouve et où j'écris en ce moment ; peut-être n'explosera-t-il pas aujourd'hui). Effectivement, dans la cage d'escalier, on trouve absolument tout. Des vieux seaux, des meubles cassés, une cage de canari sans canari et Momo, le bobtail des voisins. (J'ai eu du mal à reconnaître en lui un bobtail, car ils l'ont rasé pour qu'il ait moins chaud.) Il dort dans l'escalier, parce qu'il n'y a pas de place pour lui dans leur studio.

J'ai été plus charmée encore par le quartier, qui se compose d'à peu près ceci :

a) Une dizaine de blocs délabrés avec son million de constructions rajoutées, plus leurs habitants (qui se déplacent dans le quartier en pyjamas, de beaux

pyjamas, aux motifs gais, adaptés, comme je pourrai m'en convaincre plus tard, aux saisons de l'année : en coton, le printemps et l'été, en matière plus épaisse, piquée, l'automne et l'hiver).

b) Un marché, où, en plus des légumes, des condiments et du tofu, on peut acheter une poule vivante, un pigeon vivant. On peut demander aussi à ce qu'ils soient tués sur place.

c) L'homme dont j'ai déjà parlé et qui vend des grenouilles vivantes dans un filet. Une Taïwanaise (cheveux roux foncés, un sourire jusqu'aux oreilles) dont j'ai fait la connaissance aux cours et pour laquelle je me suis immédiatement prise de sympathie, me taquine pour que j'en achète une comme animal de compagnie. Lorsque je demande au monsieur des grenouilles le prix à l'unité, celui-ci s'assure avoir bien compris : « Tu veux parler d'une *jin, une seule* ? 300 gr ? Il faut la vider sur place ? »

d) Egalement un monsieur que j'ai évoqué déjà, vendeur de je-ne-sais-quoi ou fournisseur de je-ne-sais-quels services. (Jusqu'à la fin de mon séjour à Shanghai je garderai l'image d'un récipient vide, d'une rue ruisselant de sang, et d'un homme tenant à la main une sinistre lame sanguinolente.)

e) Le Comité Révolutionnaire de la Rue (que j'ai appelé ainsi en hommage aux fouineurs et aux mouchards des comités du temps de la Révolution culturelle ; autre dénomination : le Conseil des Gérontes). Ses membres sont assis sur de petits tabourets, aux croisements des allées principales, et ils veillent. Cheveux gris, en pyjama, des cartes à jouer à la main, un vieux chien essoufflé à leurs pieds. « Et l'autre type, là, je l'ai vu sortir de chez elle ce matin, ils ne sont pas mariés pourtant. » « Et celle-là, elle vient de jeter une télé presque neuve, elle est devenue riche soudain, elle a dû faire des magouilles, c'est sûr. »

f) Des boutiques et des troquets, parmi lesquels une petite brasserie dirigée par quatre générations de Hui. Les femmes en foulard de dentelle noire sur la tête, houspillant des gamins barbouillés fourrés sous les tables, préparent le meilleur des moutons au cumin, tandis que les hommes (barbichette, petit bonnet rond et blanc sur le crâne) avec force moulinets et déhanchements, produisent les meilleures nouilles au monde, et pour l'Aïd, la fête du sacrifice, ils égorgent un mouton, colorant de rouge le trottoir adjacent.

g) Une horde de chats, dont une chatte tigrée (on dit qu'elle a miaulé deux jours durant à la porte du voisin, et que lorsque celui-ci a fini par la laisser entrer, elle a sur-le-champ donné naissance à six chatons).

Et donc en apparence, tout va bien. Qu'est-ce qui cloche alors dans tout ça ? Eh bien le fait qu'il s'agisse de vestiges d'un monde en disparition, que plus personne même ne veut sauver, car enfin, ils se dressent sur la route de l'implacable droit du *fazhan*, le développement. « Les anciennes constructions », cela signifie en l'occurrence qu'elles appartiennent à la vieille époque, régie par d'autres règles et une logique différente de celle d'aujourd'hui. C'est précisément cela que voulaient me donner à comprendre mes interlocuteurs. Mon appartement, c'est le reliquat d'un monde où les logements étaient dus. Ils étaient à la fois un devoir envers le citoyen, et l'expression de la bonne volonté de l'Etat et de son *danwei* (« unité » de travail), sa terminaison nerveuse la plus proche du citoyen. Ils n'étaient pas soumis aux critères et aux principes du marché, car ces derniers n'existaient pas. En revanche, des logements, il devait y en avoir beaucoup, et là maintenant, tout de suite, sur-le-champ. Qui, au vu d'une si grande mission, se serait inquiété de sa qualité, surtout quand c'était gratuit. Un petit appartement fourni par le *danwei*, l'obtention, des mois après l'inscription sur les listes, d'un vélo de marque *yongjiu*, une machine à coudre et une petite radio en plastique, c'était le summum du rêve, un clin d'œil du destin que les choses s'arrangeaient, que tout allait dans la bonne direction. Petit confort matériel, petit monde bien tranquille.

De nos jours, de tels quartiers perdurent encore, ils vivent toujours, oui, mais ils vivent dans l'impasse de l'omniprésent, le tout-puissant, *fazhan*. Pour l'heure ils se décomposent, une installation après l'autre, une marche après l'autre, une cage après l'autre. Et ensuite, il suffira de quelques jours pour qu'en un rien de temps on remballe le linge, le marché, les poulets et les Hui, et que les fenêtres commencent à béer dans le vide. Et puis, les uns après les autres, les grands panneaux seront détachés des squelettes, les squelettes transformés en poussière, et à leur place surgiront les *shagpin fan*, habitations du nouveau monde, autrement dit commerciales. Sans pyjamas, sans individu porteur d'une lame, sans chatte à rayures, mais en revanche avec un monitoring, une petite fontaine et un parking souterrain. Peut-être même une piscine ?

Avant cependant que ce processus ne s'enclenche, y compris dans mon quartier, dans l'un des petits appartements de l'immeuble abritant une chatte et un bobtail chauve, un pan de mur entier se retrouvera, en l'espace de deux jours, couvert uniformément de moisissure, verte, comme l'herbe, mais à la verticale. (« La gouttière se trouve à l'intérieur du mur, comment peut-il en être autrement ?! » m'informe un maître artisan du quartier, l'un des nombreux qui, cette année-là, passeront et repasseront dans mes murs.) Et maintenant ? Et maintenant le gaz s'échappe de manière infernale. La situation s'est détériorée en l'espace de quelques secondes, littéralement. Impossible de couper le gaz parce que la colonne montante se trouve non pas dans la cage, mais dans l'appartement, au beau milieu de ma cuisine ; on construisait ainsi, autrefois, pour faire des économies sur les coûts d'installation et le temps. La voix lointaine de l'employé des urgences du gaz que j'appelle, paniquée, (alors que lui doit être bien installé, sans doute, loin d'ici, en sécurité, dans un des nouveaux gratte-ciel, sûrement, ou un bâtiment commercial, le malin !) me conseille d'ouvrir toutes les fenêtres, de fermer la porte de la pièce où je dors et d'attendre le lendemain matin jusqu'à ce qu'on vienne avec un nouveau tuyau et un nouveau compteur.

Même si je n'en ai franchement pas envie, je crois bien que je vais aller danser toute la nuit.

Traduit par Caroline Raszka-Dewez

WOJCIECH TOCHMANN

***Wojciech Tochman** (1969), journaliste et écrivain, un des auteurs polonais les plus traduits. Il a été finaliste à deux reprises pour le prix littéraire Niké, notamment avec son essai sur les massacres de Bosnie (*Mordre dans la pierre*).*

Le nouveau livre de Wojciech Tochman avec les photographies de Grzegorz Wełnicki qui en sont une illustration dynamique et une part incontournable, se présente comme un ouvrage d'une grande envergure, à plusieurs niveaux de lecture alors même qu'il n'est pas très épais.

Le récit se déroule avec pour fond les effroyables bidonsville de Manille et des héros aux traits marqués qui parlent de leur vie telle cette malheureuse jeune-fille « arbre », atteinte d'une maladie inconnue dont nous faisons connaissance au début du livre. Leurs micro-narrations éclairent un tableau plus vaste construit par Tochman, celui d'une société de misé-reux, d'exclus trahis par leur propre Etat et leurs concitoyens plus aisés. Les Américains avec leurs bases militaires aux Philippines et l'Eglise catholique, pharisienne dans sa démarche, participeraient grandement à l'expansion de la misère et du crime, du moins selon Tochman.

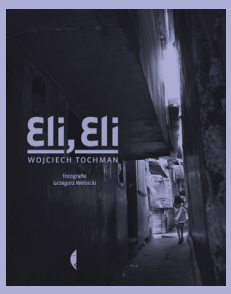
Une double méta-narration, née de l'expérience philippine du grand reporter et du photographe, tient une place importante dans ce livre. Elle consiste d'abord en une réflexion sur les possibilités d'intervention extérieure, des individus plutôt que des institutions, dans cet univers de malheur permanent. « Que puis-je faire pour ces gens ? » semble demander Tochman quand il raconte ce qui est arrivé lorsque Wełnicki et lui tentèrent d'intervenir avec leurs modestes moyens.

Un autre problème, plutôt fondamental, de nature éthique, est celui du statut quasi pornographique que prend tout récit sur le malheur des hommes ; tous ceux qui veulent parler de la misère ou documenter celle-ci sont interpellés. Les choses les plus simples, les plus évidentes sont mises en cause car, rappelle Tochman, « Quand le livre est un succès, l'auteur participe à des rencontres avec ses lecteurs. Ceux de son pays et, quand cela se passe bien, ceux de l'étranger aussi. Des bibliothèques, des maisons de la culture, des universités, des salons du livre et des festivals littéraires l'invitent. Il prend place devant des salles pleines ou presque. Il parle de la souffrance, des angoisses que certains connaissent,

des humiliations et du mépris subis par les hommes, des injustices, des inégalités et des exploitations des uns par les autres. Il est riche d'un savoir qui n'est pas le sien. Il répète souvent les pensées de ceux avec qui il s'est entretenu tandis qu'il collectait sa documentation. Il n'y a pas de reporter sans les autres personnes qui l'informent. »

Ce livre qui a pour titre *Eli, Eli* reprend les paroles du Christ sur la croix, possède une grande charge de souffrance, de colère et de désespoir. Il pose des questions auxquelles il n'est pas nécessaire de donner les réponses qui sont celles de l'auteur, mais qu'il est impossible d'ignorer.

Marcin Sendecki



WOJCIECH TOCHMAN
„ELI, ELI"
CZARNE, VARSOVIE 2013
190×240, 152 PAGES
ISBN : 978-83-7536-519-1
DROITS DE TRADUCTION :
POLISHRIGHTS.COM

ELI, ELI

Aucun bonheur

dans le regard de l'enfant qui nous fixe. Un visage derrière une grille blanche, l'étagère d'un vieux frigidaire rapportée du *junk shop*. Des yeux humides, méfiants, immobiles. C'est Pia. Trois ans, la peau couverte d'abcès, elle ne parle pas, bouge à peine et sourit rarement. Elle reste assise dans le trou noir qui est sa maison. Une armoire puante, de moins de deux mètres de hauteur, en contreplaqué et chiffons. Le plus jeune frère de la fillette, celui sur la droite de la photo, ne sourit pas du tout. C'est Buboy. Il grimace et se gratte. Il tousse. La main attentive de leur grand-mère veille à proximité. De l'arrière-grand-mère plutôt. Elle a presque quatre-vingts ans, la mère des enfants en a vingt. Les informations sur au moins une génération entre les deux nous manquent. Mais aucun de nous ne pose de questions concernant pareil détail, ni ne se prend la tête pour cela. Ce sont des enfants abandonnés, nous dit notre guide. La mère se drogue, on ignore où elle vit et si elle est vivante. Le père est en prison. Reste la grand-mère qui ne possède rien et ne parle presque pas. Elle ne vivra probablement plus longtemps. Triste affaire, triste spectacle.

Nous sommes venus photographier la pauvreté en groupe, plutôt nombreux. Des avions nous ont amenés de Madrid, Paris, Varsovie, Londres, Moscou, Tel Aviv, Sydney, Toronto et New York. Pour simplifier, disons de l'Ouest lointain. Arrivés dans la rue Adriatico, pleine de Blancs, nous avons laissé nos sacs à dos à l'hôtel Frendly où, une annonce à la réception proposait aux explorateurs *Lonely Planet* la découverte du véritable visage de Manille : « *True Manila !* Visite la ville inaccessible aux touristes ! *Free of charge !* Dix-sept heures à l'hôtel voisin, le *Where2Next* ».

Edwin N., un type ayant un peu moins que la quarantaine, habitant la rue Onyx est l'organisateur de notre excursion.

Le récit d'Edwin N.

...j'avais neuf ans, emploi du temps journalier fixe ; vers midi, pendant une heure, je faisais les détritus, ramassais les plastiques, la ferraille ; à treize heures, j'allais à l'école ; ensuite, à dix-sept heures, j'allais chercher les journaux du soir, *Red Light District* chez le grossiste ; je faisais un somme sur l'asphalte en les posant sous ma tête ; mais vite, il fallait y aller, parcourir la *Highway* polluée jusqu'à cinq heures du matin pour vendre ces journaux ; à six heures, la presse du matin à vendre jusqu'à neuf heures, puis deux heures de sommeil et debout, détritus, plastic, ferraille, école...

...les *white people* ne viennent pas dans notre rue, qui oserait ! Un jour, je regarde et j'en vois deux, un type et une bonne femme, égarés là, ils avaient vraiment l'air *interesting*, je n'arrêtais pas de zyeuter leur peau claire, je leur lance « *Hey Joe !* », c'était tout ce que savais dire en anglais ; eux,

ils m'ont pris en photo, m'ont souris avant de poursuivre leur chemin ; je vais pas leur donner cette photo comme ça, me suis-je dit, pour rien, et j'ai couru après eux ; c'était des missionnaires qui vivaient pas loin, je sais plus lesquels ; par chez nous, y'a plein de ces gens avec le Christ aux lèvres, ils donnent une sucette aux enfants et veulent tout de suite leur âme ; ceux-là ne la demandaient pas, alors je me suis lié d'amitié avec eux, ils m'ont emmené au Wendy pour manger un hamburger, au cinéma pour un film américain alors je leur ai montré la vraie Manille ; après ils sont partis mais avant ils m'ont donné du papier et des *stamps*, ils m'ont dit de leur écrire, en anglais, ils sont revenus, m'ont offert une guitare, appris à en jouer ; ils avaient une belle maison par ici, pleine de livres, ils prenaient à nouveau des photos de moi, ce sont les seules photos d'enfance que j'ai ; ils sont repartis et ils m'envoyaient des dollars, ils voulaient rien en retour, aucun notre père ; je m'instruisais, mon père me battait tous les jours, très fort et sur la gueule ; je décidai de sauver ma peau, j'avais déjà dans les treize ans, je me suis sauvé de chez moi, je recevais plus les lettres, le contact avec les missionnaires s'est interrompu…

…j'avais dix-neuf ans, je terminais l'école secondaire, il fallait bien manger, je vendais des cigarettes sur la *Highway*, ma mère vendait des vêtements usagés, elle m'aidait et je le l'aidais, cela dépendait des jours, de celui pour qui la journée avait été meilleure ; puis j'étudiais la criminologie à l'université pour entrer dans la police, j'avais sept sœurs à protéger, mais je suis pas fait pour ça, je suis trop nerveux, en plus un *policeman* tiendrait pas ici, j'avais tout le temps peur de mon père, alors j'ai pas arrêté mes études, j'ai travaillé au *videoshop*, fait du ménage au cinéma après les films, une occupation odieuse, les chiottes et le sol à laver au Robinson, *hard job*, trois types pour nettoyer un centre commercial gigantesque, y nous ont pas payé, l'employeur s'est tiré, que faire ? J'ai vendu des hamburgers au Wendy de quatre heures du matin à dix heures *in the evening*, travail et études, rien que ça pendant plusieurs années, j'ai aussi étudié la guitare classique à l'école de musique, Nous avions un *band* à l'université, mais où trouver le temps et les forces pour tout ? J'avais vingt-six ans, je terminai mes études, je me suis marié, nous avons deux enfants, ma fille s'appelle Jessica en hommage à la missionnaire américaine, et mon fils Timmy comme notre acteur célèbre de *soap opera*…

… enfin, j'ai ouvert mon propre *Titanic Video Shop*, mon père ivrogne y a vomi sur le seuil chaque jour et le *Titanic* a sombré au bout d'un an, y'a eu toute sorte de business, coulé l'un après l'autre, personne ne nous a appris à faire du business par ici, rien ne marche à Onyx, *no success*, tu plonges dans les dettes et tu sombres dans l'abîme ; *I was happy*, j'ai joué dans un film, c'était pas facile, j'y étais un chef de gang, tué à la fin, après j'ai fait des sourires dans une pub de café, on m'appelait *Double Espresso*, finalement je me suis retrouvé au Frendly de la rue Adriatico, beaucoup d'étrangers, ils arrivent, repartent et laissent au frigo des confitures ouvertes et des fromages, ça permet de se nourrir ; quelqu'un m'a demandé où j'habite, je me suis dit, une fois les *white people* m'ont aidé, je vais les aider à mon tour…

… Je vais leur montrer *free of charges* ma vraie *city*, ce ne serait pas sympa de leur prendre du cash pour leur montrer la misère…

… avant le tour, on prépare toujours de la nourriture dans des sacs en plastique, un peu de riz et une boite de sardines, aucun des *white people* ne paie pour ça ; on va dans les bidons ville et on distribue, chacun a plusieurs sacs ; chacun doit se pencher au-dessus d'un miséreux, le regarder dans les yeux et lui donner ; voilà ce que nous apprenons aux étrangers, les Philippines ne sont pas que des *islands* vertes avec un océan turquoise, nous avons aussi un monde différent, sombre et puant ; certains Blancs en restent sans voix, figés d'embarras ; pour la première fois de leur vie, ils donnent à manger à un pauvre, sans un mot, alors que *usually* on parle anglais ici ; ils n'ont pas de langue commune avec les pauvres ; certains pleurent, certains se vantent des photographies prises, et d'autres disent de nous des choses que je serais gêné de répéter…

…quand le tour se termine, je prends ma casquette et c'est à votre bon cœur ; par contre *in the evening* au *hostel* on dîne ensemble, et ce qui reste, on le partage en deux, une partie pour l'*education* des enfants d'Onyx, une partie pour les frais de nourriture de la visite suivante, du riz et des sardines, peut-être encore quelque chose ; il y a eu un premier groupe, un deuxième, un dixième ; un photographe de *Poland*, il s'appelle Gregory, il m'a dit « appelle ces visites *True Manila* », c'est ce que j'ai fait ; il y a eu un vingtième, un trentième et un soixantième groupe ; on a notre profil sur *Facebook*, j'aime bien faire ça, j'aime montrer aux Blancs notre misère, j'aime les grandes femmes blanches, les *white people* me font confiance, ils me suivent jusqu'ici, ils ont tort, je pourrais être un voyou, j'habite dans l'Onyx, ou un surineur, « donnez votre fric et *fuck off* », mais vous avez de la chance, je suis OK, je suis l'un des enfants d'Onyx, pas un assassin, pas un voleur, pas un terroriste, nous sommes de simples déguenillés, nous naissons nombreux, nous ramassons la ferraille pour pouvoir acheter du riz, nous mourrons jeunes ; regardez et photographiez notre vie sans aucune crainte, sans remord, notre Onyx est à vous !

Evidemment, Edwin N. ne raconte pas cela à tous les arrivants du Lointain Occident. Qui supporterait autant de détails, qui leur accorderait autant d'attention ! *True Manila*, c'est plutôt regarder et clic ! Clic ! Edwin nous donne plusieurs sacs de riz et nous nous mêlons aux miséreux.

« S'il vous plaît » fait un Français, qui pense toujours que le monde entier est francophone, au-dessus d'un squelette de sexe indéterminé qui respire encore ;

« *Tome !* » fait une touriste de Madrid, qui croit que plus d'un siècle après le départ des Espagnols ses paroles sont encore compréhensibles ici, au-dessus d'un homme aux cheveux long ;

« *Bitte schön !* » fait l'Allemand qui exagère vraiment ;

« *Here you are* », pour l'Anglais pas de souci, personne ne se demande pourquoi le monde entier parle sa langue ;

« Regarde ces petits singes », dit un blond à un autre blond, « ils attendent leur nourriture ».

Pia et Buboy. Ils sont assis immobiles sur une caisse devant leur maison-armoire. Dans la caisse il y a quatre poules, leur seule source de subsistance : pour un œuf, on peut acheter du riz. Quelqu'un sort une banane, les petits singes n'aiment-ils pas les bananes ? La grand-mère ouvre le fruit qu'elle partage en deux puis le donne aux enfants. Nous savons déjà qu'il n'y a ni mère ni père. Personne ne pose d'autres questions. Personne ne voit les yeux de la fillette s'arrondir soudain. De plus en plus grand. Chaque touriste se concentre sur son *iPhone*. Chacun veut capter la dernière lumière du jour. La grand-mère est aveugle, nous sommes aveugles ; seul Edwin voit ce qui se passe. Il attrape la fillette par les pieds et la secoue tête en bas. Pia étouffe. Elle crache toute la moitié de la banane. Pia sait avaler, mais elle ne sait pas mordre. Qui aurait imaginé !

Traduit par Maryla Laurent

FILIP SPRINGER

***Filip Springer** (1982) journaliste, reporter et photographe, est considéré comme l'un des reporters polonais les plus intéressants. Il a fait des études d'anthropologie et d'ethnologie et travaille comme reporter depuis 2006.* Ferment *est son troisième livre.*

Qui étaient Zofia et Oskar Hansen ? « Ils étaient une réponse à la fin du monde » dit Joanna Mytkowska, directrice du Musée d'art contemporain de Varsovie dans *Ferment*. Mais qu'entend-elle par là et qui était donc ce couple disparu sans laisser de trace, comme volontairement oublié, après les révolutions de l'espace architectural ? Filip Springer sait que les histoires les plus intéressantes se situent parfois dans l'ombre, à la marge, et que les places vides peuvent apporter de vraies révélations. Dans *Ferment*, Springer dresse avant tout le portrait d'un Don Quichotte du Système Linéaire Continu et de la Forme Ouverte. Même si Oskar Hansen soulignait toujours que tout ce qu'il avait réalisé, il l'avait fait avec sa femme, pour Springer toutefois il semble être la personnalité prépondérante (sensiblement plus ouverte, plus lumineuse). La biographie d'Oskar Hansen et de ses aïeux pourrait servir de trame à un film d'aventure. Petit-fils de millionnaire, dandy répond en souriant Zofia Hansen lorsqu'on l'interroge sur les idées de gauche de son mari. La traversée quasi miraculeuse de la vie d'Oskar Hansen (guerres, faillite, bravoure, salut miraculeux, cosmopolitisme), homme capable d'entreprendre des choses impossibles, semble avoir pour toile de fond l'existence tumultueuse de son grand-père qui a connu un succès financier phénoménal, celle de ses parents nomades capables d'outrepasser les convenances sociales, celle de son frère Erik, et celle aussi de son épouse, justement, qui n'a pas seulement inoculé et développé les idées socialistes chez l'architecte, mais qui l'a tiré de situations critiques, lui faisant toujours entendre la voix de la raison.

Le projet de « réaménagement » décentralisé de la Pologne ne pouvait être réalisé dans sa totalité, toutefois certains éléments du Système Linéaire Continu sont entrés en vigueur aujourd'hui, par nécessité et de façon chaotique, comme le souligne Springer. Le projet SLC devait justement être le ferment des transformations futures pour utiliser les mots

mêmes de Hansen lorsque, en 1976, à Zachęta, il répondait aux objections de Marek Budzyński. Ce sont des gens de cette trempe que décrit Springer, des gens qui avaient compris que seule l'impulsion donnée à ce qui dépasse le confort de nos habitudes permet le développement. Se fixer des devoirs impossibles à réaliser est le devoir fondamental des gens sérieux, qui traitent de façon sérieuse leur propre vie (et celle des autres). Dans les projets des Hansen (en particulier dans ceux qui n'ont pas été réalisés), on voit le dessein de construire une société citoyenne, une communauté d'individus qui, tout en se développant, veillent à ne pas nuire à leurs concitoyens. Ils étaient convaincus qu'il n'existait pas de maison type, que chaque projet devait être adapté aux besoins d'un homme réel, faisant tel métier, se passionnant pour telle chose.

Ferment soulève aussi la question du rejet des Hansen par la société polonaise qui ne comprenait pas leur démarche alors que leurs travaux étaient reconnus en Europe de l'Ouest. Des voix s'élèvent pour dire que Hansen avait fait une erreur en revenant en Pologne car, ici, l'attendait l'échec tandis que, là-bas, la célébrité, la gloire et la fortune. Joanna Mytkowska balaie d'un rire ces suppositions infondées et les met en pièces : l'approche anti-commerciale, anti-marché de Hansen ne lui aurait pas permis de collaborer avec un investisseur qui paye et qui exige ; car, pour Hansen, idéaliste au sang chaud, les moindres changements dans un projet étaient inacceptables. Les réunions qu'il interrompait et ses claquements de porte bien connus n'auguraient pas le succès… L'élève de Hansen fait une autre remarque, essentielle : ce n'était que dans une société dirigée de façon centralisée que les projets de décentralisation avaient une chance d'aboutir ne serait-ce que partiellement.

Dans *Ferment*, on voit émerger un homme dont l'action ne se limite pas à penser l'art de façon moderne. Filip Springer dépeint un homme qui se perd dans l'exaltation ; dépourvu d'instinct de conservation, il ne semble pas remarquer les changements politiques et sociaux ; peu à peu exclu de la vie sociale, il garde foi en la justesse des principes du SLC.

De quoi parle ce livre ? Il nous montre comme le souligne Joanna Mytkowska que « le principe de base des Hansen repose sur la croyance que les hommes sont bons, intelligents, qu'ils cherchent à évoluer et à prendre soin les uns des autres. C'est sur ce socle qu'ils ont construit. Oskar surtout croyait qu'il n'y avait pas de limites, que tout était possible, qu'il suffisait juste d'y penser. » Justement, penser. C'est la construction intellectuelle qui permet de survivre aux années d'extermination, puis de créer ceci ou cela, tout ce qui auparavant semblait inconcevable. Ce livre nous dit aussi que l'économie de la simple rentabilité ne fonctionne pas comme nous le voulons. Ce n'est pas pour les prix et la gloire, mais pour donner du champ à ce qui en l'homme est le meilleur qu'il faut agir et veiller sur ce qui couve, quitte à s'y brûler les doigts et les lèvres.

Anna Marchewka

FILIP SPRINGER
„ZACZYN"
KARAKTER, CRACOVIE 2013
150×205, 264 PAGES
ISBN : 978-83-62376-24-7
DROITS DE TRADUCTION :
POLISHRIGHTS.COM

FERMENT

BERGAME

« Il m'est difficile d'imaginer que l'inventeur de la nouvelle architecture, le co-inventeur du purisme cherche à humaniser l'architecture à l'aide d'étoffes, articles destinés à la vente. Je considère que tout ce mouvement appelé la renaissance des étoffes françaises n'a été créé qu'à des fins commerciales, pour faire de l'argent, et dans lequel on cherche à attirer et à profiter des grands artistes. [...] Les architectes du CIAM devraient s'y opposer et chercher à humaniser l'architecture contemporaine par des voies qui lui sont propres » tonne Oskar de la tribune. Il adresse ces paroles à celui qui, quelques mois auparavant, l'accueillait sous son toit, l'invitait à dîner et lui montrait ses tableaux. Quand Oskar s'arrête de parler, la salle croule sous les applaudissements. Ecoutant jusque-là en silence, Corbu applaudit avec les autres.

C'est Pierre Jeanneret qui l'a amené ici. Non pas emmené, mais qui lui a suggéré de venir à Bergame, à la VIIe rencontre du CIAM, pour écouter ce qui se disait sur l'architecture contemporaine. Oskar a suivi son conseil bien que ce voyage ne fût pas du tout dans ses moyens. Lorsqu'il arrive en Italie, il n'a pas un sou en poche. Il dort donc dans un parc, se lave à une fontaine et ne mange que du pain et des raisins. Quand, lors d'une pause entre les débats, Jeanneret se plaint de son hôtel et demande à Oskar s'il est satisfait de son logement, celui-ci répond : « J'ai réussi à trouver quelque chose de confortable et de peu cher ».

Avec cette intervention, il s'est un peu lâché car il n'avait absolument pas prévu d'intervenir. Mais il a craqué lorsqu'il a entendu Le Corbusier parler des gobelins et de leur utilité en architecture. Il a demandé la parole, est monté sur la tribune, a dit ce qu'il pensait, et maintenant, il est en train de descendre, à demi conscient, sans vraiment réaliser ce qui s'est passé. Lui, Oskar Hansen, un homme de nulle part, avec sa veste légèrement froissée et qui, à la fin des débats, ira dormir sur un banc dans le parc le plus proche, n'entend absolument pas les applaudissements. Quelques minutes plus tard, Jacqueline Tyrwhitt lui proposera de participer à l'Ecole d'été du CIAM à Londres. Oskar acceptera même s'il n'a pas la moindre idée de la manière dont il s'y prendra pour obtenir des autorités polonaises l'autorisation de faire un voyage en Angleterre.

Londres

Ils lui demandent s'il sait l'anglais. Il répond que non. Ils lui demandent son âge. Il répond vingt-sept ans. Ils lui demandent quand il a terminé ses études d'architecture. Il dit qu'il n'en est qu'à sa troisième année. Il lit l'incrédulité sur leurs visages. Ils lui disent qu'il fait de la propagande communiste. Oskar ne sait que leur répondre.

Eux, ce sont les journalistes britanniques. Ils sont venus entendre le verdict du jury qui examine les travaux de l'Ecole d'été du CIAM à Londres. On est en juillet 1949. Oskar a eu le temps d'être écœuré par toute cette fichue Angleterre.

Il est arrivé avec pratiquement deux semaines de retard, car l'ambassade britannique à Paris ne voulait pas lui délivrer de visa. A la frontière, dès qu'ils ont vu sa petite valise en carton, ils l'ont aussitôt pris à part pour un contrôle en règle. Ils ont examiné son passeport à la loupe. Ils lui ont demandé où il allait et pourquoi. Alors que, dans la lettre qu'il avait reçue de Londres, tout était expliqué, noir sur blanc. A la fin, ils l'ont laissé.

Il se présente en retard à l'école et on lui remet le projet à réaliser. Il peut choisir entre une cité-dortoir, un immeuble administratif, un carrefour ou un théâtre. Il choisit la cité. Il travaille tout seul, bien que d'autres travaillent en groupe. Il dessine neuf bâtiments répartis autour « d'un espace public » dans lequel il place deux écoles maternelles et un parc accessible à tous. Il met l'école primaire et les divers commerces et services en bordure, ainsi que la circulation automobile. Il réussit à rendre son travail avant la fin du temps imparti. Il consacre sa dernière journée à la visite de Londres. Notamment aux galeries et aux musées.

Lorsqu'il entend le résultat du jury, il n'en croit pas ses oreilles. Il obtient un prix. Les membres du jury lui apprennent que c'est pour avoir réussi à doubler la densité de la population de la cité tout en conservant à cette dernière « de grandes qualités de services de proximité».

Son projet fait grande impression sur Ernest Nathan Rogers qui lui propose sur le champ un poste d'assistant au Royal Institute of British Architects à Londres. Les portes pour la grande architecture (et la fortune) s'ouvrent largement devant Oskar Hansen. Lui, cependant, décide de rentrer. Rogers n'en revient pas et demande :

– Est-ce que tu sais ce qu'il y a là-bas ?

Oskar le sait. Il l'explique à l'Anglais aussi simplement qu'il le peut :

– Là-bas, il y a des ruines, elles m'attendent.

Rogers se frappe le front :

– Ce que tu as proposé ici, tu ne pourras pas le réaliser là-bas.

Mais cela, Oskar justement ne le sait pas encore.

Traduit par Agnès Wiśniewski

GOMBROWICZ
MIŁOSZ
SZYMBORSKA
MROŻEK

WITOLD GOMBROWICZ

CHRONOS

***Witold Gombrowicz** (1904-1969), un des écrivains polonais les plus éminents du XXe siècle, traduit en trente-cinq langues, auteur de récits, de romans et de pièces de théâtre, ainsi que d'un* Journal *en trois volumes considéré comme un chef d'œuvre de l'art du diariste. Des rumeurs et des légendes ont circulé autour du manuscrit de* Chronos *auquel peu de personnes avaient eu accès. Dès sa publication, ce journal intime a gagné un statut de best-seller.*

Chronos est fait d'une suite de notations jusqu'ici inconnues, et strictement personnelles, de Witold Gombrowicz. Ces notations, fascinantes en soi, sont totalement différentes des œuvres à la prose hautement sophistiquée (y compris de celle de diariste) que Gombrowicz avait lui-même destinées à l'impression.

Chronos pourrait tenir dans quelques dizaines de pages de texte imprimé, mais ce que nous avons en mains est un volume qui en compte plus de cinq cents. Ce texte, comme chacun peut le voir, problématique du point de vue éditorial, a été enrichi de notes indispensables, d'illustrations et de commentaires. Ainsi que d'une introduction instructive et émouvante de Rita Gombrowicz. C'est grâce à elle que *Chronos* a vu le jour sous sa forme intégrale, même si certains passages ont dû être douloureux pour elle, ce qui permet de comprendre son émotion lorsqu'elle écrit par exemple que « Witold, qui vécut les années de guerre dans une extrême pauvreté, me fait parfois penser à Job ». Mais c'est une autre chose que voit la veuve de l'écrivain lorsqu'elle écrit : « *Chronos* est le résultat d'une quête tenace des bases de son existence », et il nous faut être attentif, car nous voici qui approchons d'un noyau dur (dont on peut s'imaginer les définitions les plus diverses) qui surprend, démystifie, émeut, parfois nous glace le sang dans les artères, et dissipe toutes nos illusions.

Gombrowicz a probablement commencé à écrire *Chronos* au tournant des années 1952-1953, et il a continué presque jusqu'à sa mort en notant (sans doute rétrospectivement) les évènements les plus importants (ou dignes d'être notés) au fil des mois, en en tirant un bref « bilan » à la fin de chaque année. Au début, nous avons aussi un essai de reconstruction, dans un style plus télégraphique encore, des années qui précèdent depuis 1922 le début de la rédaction de *Chronos*.

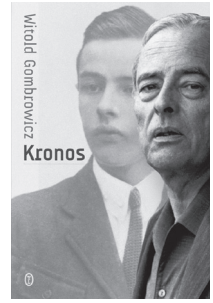
Cette reconstruction produit un effet fulgurant. Il faut d'abord dire que l'attention de Gombrowicz dans *Chronos* se concentre sur un cercle étroit de sujets (« les bases de son existence »). Il s'agit principalement de factures impayées et de questions de la vie courante, des relations avec les proches, présentées de manière laconique, de problèmes de santé relatés en détail, de succès et d'échecs moins artistiques que commerciaux, de traductions, de « croissance du prestige », et enfin de la vie érotique sous la forme d'un relevé quantitatif (en quantité élevée quand la santé et les circonstances le permettent). L'érotisme de Gombrowicz est dépourvu d'environnement romantique. Ainsi, au bilan de l'année 1955, nous lisons « Erot. : pas mal, plutôt tranquille, 15 ». On peut remarquer que Gombrowicz consacre beaucoup de place à l'érotisme justement dans la reconstruction des années d'avant-guerre, et de cette manière justement. Dans un fragment parmi d'autres, nous lisons par exemple : « 1939. 5,6. 2 putes de la rue Mokotowska, c. du Zodiac. 9 putes. 1939. 7. La danseuse de Wilno (l'été). L'amie des Breza et de Boy (l'été). 8. (J. Wilerowna). La pute avec la chaude-pisse. 9. Une vierge. En plus : c. de Praga, Franek, la f. au cinéma, sans doute la fille de Narbutt. 1939. Et celle en sandales de caoutchouc ».

Oui, on peut bien dire que c'est le concret du détail qui caractérise les notations qui concernent les sujets gombrowicziens évoqués plus haut dans ces relevés à usage personnel. On voudrait donc se demander s'il se voyait bien lui-même ainsi, s'il se souvenait de lui-même ainsi (seulement), ne gardant que ces notes pour cerner le plus important de son être. Particularité qui rend *Chronos* si fascinant, même si le texte ne suscite pas de sympathie pour l'auteur, mais crée plutôt de la distance.

Et encore ceci : il n'y a dans ce journal-non-journal aucun commentaire portant sur ce qu'on pourrait appeler « l'âme », sur l'eschatologie ou sur une métaphysique de quelque ordre que ce soit. Deux moments où c'est un réalisme ordinaire et brutal qui annonce la fin évidente : le final du bilan de l'année 1961 (« Santé : pas mal, respiration médiocre, la mort toujours plus proche »), et de manière analogue en 1966 : « Je lutte contre une multiplicité de maladies, je me meurs, avec Rita ça va globalement mieux, mais pas toujours… Mon Dieu, mon Dieu, combien de temps ? ».

Witold Gombrowicz tel qu'en lui-même, entre *Chronos* et le reste de son œuvre. Ou peut-être totalement ailleurs.

Marcin Sendecki
Traduit par Erik Veaux



WITOLD GOMBROWICZ, „KRONOS"
WYDAWNICTWO LITERACKIE,
CRACOVIE 2013,
145×205, 460 PAGES
ISBN: 978-83-08-05106-1
DROITS DE TRADUCTION :
THE WYLIE AGENCY
DROITS VENDUS EN ALLEMAGNE
(HANSER), EN CHINE (SHANGHAI 99),
EN REPUBLIQUE TCHEQUE (TORST)
ET EN SUEDE (BONNIERS).

WISŁAWA SZYMBORSKA

L'ECLAIR DU REVOLREV

***Wisława Szymborska** (1923-2012) poétesse, essayiste et chroniqueuse, fut lauréate du prix Nobel de littérature en 1996. Traduite en plus de quarante langues, elle a publié treize plaquettes de poésie considérées comme des chefs d'œuvre.*

L'éclair du revolrev présente Wisława Szymborska dans l'intimité, non pas celle qui créait des « poèmes à la dimension du monde » et qui lui valurent de recevoir le prix Nobel, mais une Wisława férue de plaisanteries littéraires pour son plaisir et celui de ses amis.

Certains de ces jeux furent déjà offerts au grand public, dans le volume *Comptines pour grands enfants* (2002) par exemple, mais ce ne fut jamais fait de façon exhaustive. Comme l'indique le poète et universitaire Bronisław Maj – un des complices de ces jeux littéraires – dans une préface impertinente, stylisée en pamphlet savant, « *L'éclair du revolrev* est un immense recueil d'œuvres jusque-là inconnues de Wisława Szymborska, la richesse de leurs formes est exceptionnelle et elles datent de toutes les époques de la vie de leur auteure, des toutes premières à la dernière ! »

En effet, le volume commence par des écrits de jeunesse – ritournelles enfantines, petits dessins et lettres de fillette –, pour se terminer par « le dernier petit poème de Wisława Szymborska, écrit à l'hôpital, nous informe l'éditeur, après une opération, en décembre 2011, quelques semaines avant sa mort ». Nous y lisons : « Les Hollandais sont intelligente nation/ Ils savent que faire/ quand disparaît la naturicielle respiration ! ». Avec le sens de l'humour et la mise à distance qui lui étaient propres, celle qui écrivit *L'Appel au Yeti* nous livrait ainsi son ultime parole poétique – dramatique, évidemment.

Un microcosme de plaisanteries littéraires, regroupées chronologiquement, selon leurs genres (des trouvailles de Szymborska pour la plupart) et leurs sujets se déploie entre les tous premiers écrits et le dernier. Trouver dans les langues étrangères des équivalents à ces créations où fourmillent les jeux de langue sera un défi de taille pour les traducteurs et un exercice, à coup sûr, pas piqué des vers ! Tous les textes ne sont pas versifiés et tel est le cas des excellents « Lettres du Parking-homme », « Contes de la vie des choses inertes » datés de 1949 ou du texte éponyme, un extrait de roman sensationnel à l'eau de rose écrit aux environs de 1935, que l'on ne peut manquer de remarquer !

Il faut ajouter que *L'éclair du revolrev* n'est pas que du texte brut. Le livre est aussi un album généreusement illustré de photographies, de reproductions de dessins et de facsimilés, de manuscrits et de tapuscrits de la poète.

Marcin Sendecki
Traduit par Maryla Laurent

WISŁAWA SZYMBORSKA
„BŁYSK REWOLWRU"
AGORA, VARSOVIE 2013
190×245, 142 PAGES
ISBN : 978-83-2681-248-4
DROITS DE TRADUCTION :
FUNDACJA WISŁAWY
SZYMBORSKIEJ / AGORA

CZESŁAW MIŁOSZ

LES MONTS PARNASSE

***Czesław Miłosz** (1911-2004), poète, prosateur, essayiste, traducteur. Lauréat du prix Nobel de littérature 1980. Traduit en quarante-deux langues. Docteur* honoris causa *de nombreuses universités des Etats-Unis et de Pologne. Citoyen d'honneur de Lituanie et de la ville de Cracovie.*

Avec son roman *Les monts Parnasse*, qui suivit *La prise du pouvoir* et *Sur les bords de l'Issa*, deux romans parus dans les années cinquante, le poète Czesław Miłosz revenait à la fiction pour la troisième et dernière fois. Il en entama vraisemblablement l'écriture en 1967 et y renonça définitivement en 1971 après l'avoir reprise avec plus de constance en 1970. Jerzy Giedroyć, le rédacteur en chef de la revue *Kultura* [revue de l'émigration polonaise publiée à Paris], auquel il avait proposé des extraits de son œuvre encore inachevée, s'était montré sceptique quant à leur intérêt et avait refusé de les publier. Quelques dizaines de pages du texte dactylographié – cinq chapitres sélectionnés parmi ceux contenus dans la version manuscrite – viennent de paraître, accompagnées des *Remarques préliminaires* écrites de la main de l'auteur.

L'événement est à signaler pour au moins trois raisons. La première, c'est que le lecteur se trouve en présence du genre de la science-fiction, ainsi que le précise le sous-titre, et cela seul suffit à donner envie d'examiner de plus près cette entreprise de Miłosz, dont la curiosité avait été éveillée par la « recherche d'une forme plus vaste ». La deuxième, qui n'est pas sans lien avec la première, c'est que Miłosz, en tant qu'écrivain commentateur de sa prose, apporte de nombreux éléments nouveaux intéressants à tout ce que l'on sait déjà de lui. Et enfin, troisième raison, ces quelques dizaines de pages du lauréat du prix Nobel inconnues jusqu'ici sont dignes d'une lecture attentive, quand bien même elles ne constitueraient qu'un témoignage de ses ambitions et un échec artistique, ainsi qu'il le confessa lui-même.

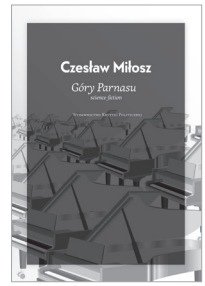
Comme on le sait, Czesław Miłosz avait une piètre opinion de la prose, en particulier de la prose moderne de la seconde moitié du XXe siècle qui, selon lui, « s'était détachée du monde des choses et des relations humaines ». « Formé sur les flux de conscience et les monologues intérieurs et hanté par les théories structurelles, le roman contemporain s'est enfoncé si loin qu'il n'a plus guère à voir avec ce qu'on entendait jadis par roman », écrit-il dans les *Remarques préliminaires aux Monts Parnasse*. De l'avis de Miłosz, la nouvelle prose avait d'une certaine manière perdu ce qui avait présidé à sa naissance et en avait fait la grandeur : sa capacité à émouvoir la masse des lecteurs et à toucher leur conscience, son aptitude à dévoiler des vérités et à lancer des débats accessibles au plus grand nombre. La science-fiction était, à ses yeux, un genre où les vertus de la prose « à l'ancienne » demeuraient vivaces, capable de communiquer avec le public plus facilement que la poésie élitiste, en tout cas dans sa version « classique ». Ainsi *Solaris*, un roman de Stanisław Lem, que Miłosz appréciait et dont il apprécia plus tard les expérimentations et la recherche d'une forme plus vaste pour la science-fiction. Quelle ironie !

Miłosz porta son choix sur la science-fiction dans le but d'exprimer à travers elle son anxiété quant à l'orientation que prenait l'évolution de la civilisation. Il dépeint l'humanité au déclin du XXIe siècle, un monde où les progrès de la technique ont entraîné une consommation compulsive et où une caste élitiste de technocrates a détruit les liens entre les masses humaines qu'elle dirige. Dans ce monde auquel la Raison a fait perdre son Sens et qu'elle conduit à sa fin, naît une forme d'avant-poste annonciateur d'une renaissance quasi religieuse, une bande d'hurluberlus qui poursuit, sous la houlette d'un certain Ephraïm, l'espoir de sortir de l'indifférence et de l'impuissance générales.

On ne connaît pas la fin de l'histoire. Miłosz n'a laissé que les premières ébauches, par moments très plastiques, de son monde et la présentation, très intéressante par endroits, de certains protagonistes. Il échoua à créer une quelconque action (quoi d'autre aurait pu galvaniser les émotions des lecteurs ?), et c'est sans doute la raison pour laquelle il renonça à poursuivre son roman. Lui-même donne des explications de son découragement et de son échec d'une manière un peu plus subtile dans les *Remarques préliminaires*, dont la lecture est indispensable pour juger par soi-même les parts respectives de son goût du passé et de sa très grande modernité dans la responsabilité de cet échec. Dans une postface instructive, Agnieszka Kosińska commente toutes les péripéties, les situations, les filiations et les prolongements inattendus des *Monts Parnasse*. Pour que nul n'aille penser que *Les monts Parnasse* s'en tient à la prose, les fragments du roman sont accompagnés de *Liturgie d'Ephraïm*, un texte en prose et en vers publié en 1968 dans la revue *Kultura*. Pourvues d'un « commentaire explicatif sur le personnage d'Ephraïm », des incantations rituelles truffées de paraboles de l'évangile montrent Miłosz dans son véritable élément.

Les monts Parnasse constitue une lecture réellement passionnante.

Marcin Sendecki
Traduit par Laurence Dyèvre



CZESŁAW MIŁOSZ
„GÓRY PARNASU"
WYDAWNICTWO KRYTYKI POLITYCZNEJ, VARSOVIE 2012
145×205, 128 PAGES
ISBN : 978-83-63855-01-7
DROITS DE TRADUCTION :
THE WYLIE AGENCY

MAŁGORZATA I. NIEMCZYŃSKA

MROŻEK. STRIP-TEASE D'UN NEVROSE

***Małgorzata I. Niemczyńska** (1982) est critique et journaliste pour le quotidien* Gazeta Wyborcza *et le trimestriel* Książki. Magazyn do czytania *dans lesquels elle publie des textes sur les questions liées à la littérature ainsi que des entretiens avec des écrivains, des musiciens et des cinéastes.*

Le premier ouvrage biographique consacré à Mrożek après sa mort n'est pas une biographie au sens strict du terme. *Mrożek. Strip-tease d'un névrosé* de Małgorzata I. Niemczyńska constitue plutôt un atlas brillamment rédigé et parfaitement documenté d'une constellation dans laquelle l'auteur des pièces comme *La Police*, *Le Tailleur* ou *L'Abattoir* occupe une place centrale et autour duquel gravite sur des orbites plus ou moins lointaines une multitude d'autres planètes, lunes et étoiles dont l'influence déplace constamment la planète Mrożek sur la carte du ciel.

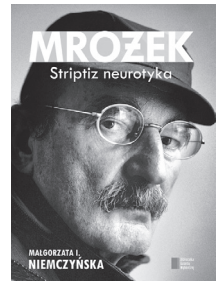
Les objets de la constellation Mrożek sont des gens et des endroits, en particulier Borzęcin dans les environs de Cracovie où il naquit et vécut pendant la guerre. Cette genèse évoquée sommairement par Mrożek lui-même comme le montre *Strip-tease d'un névrosé* a eu sur lui une influence réelle, quoique paradoxale comme quasiment tout dans sa vie. Car, à la différence d'autres écrivains de sa génération, Mrożek n'a pas tenté de régler la question de la mémoire de la guerre à l'aide de sa plume ou de figures dispersées sur la scène. Il n'en parlait pas et c'est seulement en 1980 dans *A pied* qu'il lui a donné un visage. Il s'agissait d'ailleurs peut-être plus d'entamer une conversation tardive avec son père que de parler d'histoire.

Strip-tease d'un névrosé est original en ce qu'il raconte la vie de Mrożek tout en cherchant également des empreintes biographiques dans ses œuvres, dans les histoires d'autres gens qui ont marqué Mrożek (et vice versa) par leur personnalité, leurs sentiments, leur intelligence. C'est pourquoi dans l'ouvrage de Niemczyńska on voit apparaître au premier plan d'autres personnages, comme Witold Gombrowicz dont la tutelle fut longtemps pesante pour Mrożek et dont il voulut se défaire, mission foncièrement impossible compte tenu du fait que tous deux ont fait « l'œuvre d'une vie » de défendre la singularité de son propre « Je ». On y croise également Stanisław Lem (on peut conseiller de lire *Strip-tease* en parallèle avec la correspondance des deux auteurs) avec qui, malgré la spécificité de leurs mondes littéraires, Mrożek avait étonnamment beaucoup en commun quant à son rapport aux autres et au monde (à vrai dire proche de la misanthropie, à l'exception de son penchant pour la motorisation). Mais Niemczyńska parvient avant tout à restituer un portrait émotionnel de l'écrivain qui se manifeste très clairement quand elle écrit sur ses épouses successives : la peintre Maria Obremba presque oubliée mais extrêmement intéressante (sa sœur jumelle fut la première femme d'Andrzej Wajda, ainsi Wajda et Mrożek furent un temps beaux-frères) ainsi que la Mexicaine Susana Osorio Rosas. Ce portrait émotionnel certes familier de ceux qui auront englouti l'intégralité du *Journal* de Mrożek est la partie la plus sombre du livre de Niemczyńska.

Il y a pourtant une autre femme importante dans la vie de Mrożek, qui a été plus proche de lui que beaucoup d'autres qui se considéraient son ami. *Strip-tease d'un névrosé* commence en effet par la reconstitution du moment où Mrożek est sorti d'aphasie et insiste sur la difficile tâche de « recoller les morceaux » de Mrożek. L'héroïne de cette partie du livre est Beata Mikołajko, la thérapeute de Mrożek qui grandit comme une héroïne silencieuse dans l'ouvrage de Niemczyńska. Le livre se termine par un entretien avec l'écrivain, un des derniers qu'il ait donné après avoir à nouveau quitté la Pologne, définitivement cette fois, pour Nice. Il traduit avec force l'éloignement de Mrożek, apparemment parvenu si ce n'est à régler, tout au moins à mettre un terme aux querelles qu'il entretenait avec lui-même depuis des dizaines d'années.

Outre l'histoire de l'écrivain, de ses proches (et plus proches, mais jamais les plus proches), et de ses lieux de séjour toujours temporaires (par exemple, le fantastique chapitre sur la Maison des écrivains à Cracovie dans laquelle séjournèrent en leur temps Szymborska, Kisielewski, Słomczyński, Gałczyński ou Różewicz), le livre de Małgorzata I. Niemczyńska évoque de nombreux souvenirs et découvertes dignes d'intérêt relatifs à l'œuvre plus ancienne de Mrożek. Par exemple sa bande dessinée sur un super-héros ou le roman sur le sénateur McCarthy écrit en collaboration avec Bruno Miecugow (absent des *Œuvres complètes*). On y évoque également le Mrożek-réalisateur de film, emploi de l'auteur de *L'Amour en Crimée* aujourd'hui complètement oublié (il n'est même pas crédité à ce poste sur des sites comme Filmweb ou Imdb). De nombreux ouvrages de Mrożekologues et de Mrożekophiles verront certainement bientôt le jour, *Strip-tease d'un névrosé* restera en tout cas un incontournable point de référence.

Paweł Goźliński
Traduit par Isabelle Jannès-Kalinowski



MAŁGORZATA I. NIEMCZYŃSKA
„MROŻEK. STRIPTIZ NEUROTYKA"
AGORA, VARSOVIE 2013
170×220, 250 PAGES
ISBN : 978-83-268-1276-7
DROITS DE TRADUCTION : AGORA

NOUVEAUX LIVRES DE POLOGNE
PRINTEMPS 2014

©Institut polonais du Livre, Cracovie 2014

Rédaction :
Izabella Kaluta, Agnieszka Rasińska-Bóbr

Textes :
Paweł Goźliński, Maria Kruczkowska,
Anna Marchewka, Iga Noszczyk, Dariusz Nowacki,
Patrycja Pustkowiak, Marcin Sendecki,
Kazimiera Szczuka, Małgorzata Szczurek

Traduction :
Laurence Dyèvre, Isabelle Jannès-Kalinowski,
Maryla Laurent, Véronique Patte,
Caroline Raszka-Dewez, Erik Veaux,
Agnès Wiśniewski, Agnieszka Żuk

Rédaction du texte français :
Oskar Hedemann

Photos :
Paweł Huelle – ©Instytut Książki
Jerzy Pilch – ©Olga Majrowska
Hubert Klimko-Dobrzaniecki – ©Gunnar
Ignacy Karpowicz – ©Piotr Miazga
Paweł Potoroczyn – ©Grzegorz Lepiarz
Andrzej Stasiuk – ©Piotr Janowski / AG
Angelika Kuźniak – ©Krzysztof Dubiel
Artur Domosławski – ©Marek Szczepański
Małgorzata Rejmer – ©Aleksandra Pavoni / Lampa i Iskra Boża
Wojciech Tochman – ©Krzysztof Dubiel

Ce catalogue est également disponible en d'autres langues, il peut être commandé auprès de l'Institut polonais du Livre.

Les éditeurs peuvent s'adresser à l'Institut polonais du Livre pour obtenir des extraits de traduction plus longs des ouvrages présentés.

Pour plus d'information sur la littérature polonaise consultez le site :
www.bookinstitute.pl

Conception graphique et maquette :
Studio Otwarte, www.otwarte.com.pl

INSTYTUT KSIĄŻKI

©POLAND

www.bookinstitute.pl